

# VéLa

# rité

Revue théorique de la IV<sup>e</sup> Internationale

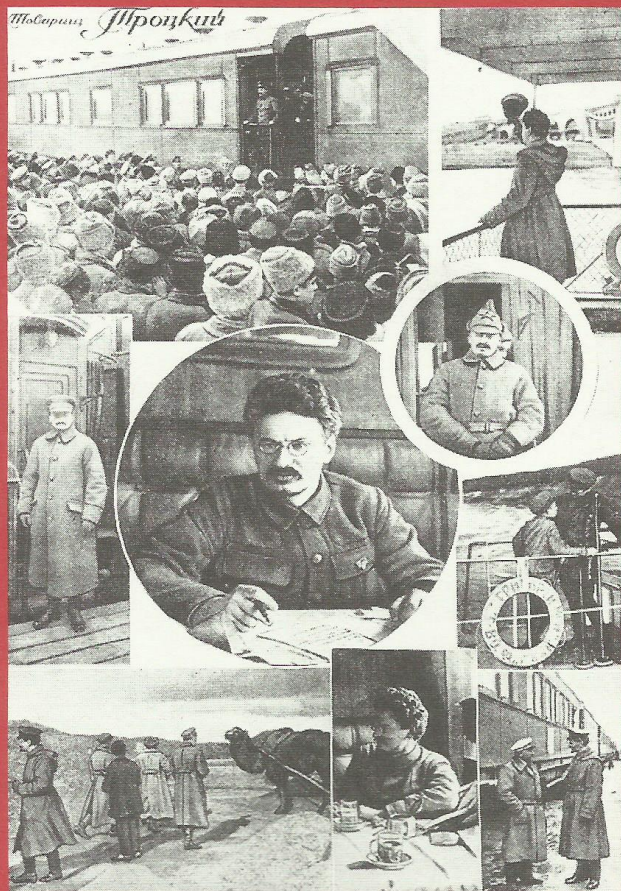


Photo-montage soviétique de 1919.

**Numéro spécial**

**70 ans après  
son assassinat**

**L'ACTUALITÉ  
DE LÉON  
TROTSKY**

**N° 69**

Nouvelle série (n° 675) - août 2010 - Prix : 4 euros - 8 FS

***« La politique du communisme ne peut que gagner à exposer dans toute sa clarté la vérité. Le mensonge peut servir à sauver les fausses autorités, mais non à éduquer les masses. C'est la vérité qui est nécessaire aux ouvriers comme un instrument de l'action révolutionnaire.***

***Votre hebdomadaire s'appelle « La Vérité ». On a assez abusé de ce mot, comme de tous les autres d'ailleurs. Néanmoins, c'est un nom bon et honnête. La vérité est toujours révolutionnaire. Exposer aux opprimés la vérité de leur situation, c'est leur ouvrir la voie de la révolution. »***

**Léon Trotsky**

# LA VERITE

REVUE THEORIQUE DE LA IV<sup>e</sup> INTERNATIONALE

## SOMMAIRE

- **Présentation** ..... p. 3
- **Chronologie** ..... p. 13  
(Par Jean-Jacques Marie)
- **Le témoignage de Sieva  
(Esteban Volkov)** ..... p. 15
- **Léon Trotsky, un révolutionnaire  
au cœur de la révolution russe de 1905,  
"répétition générale"  
de la révolution de 1917** ..... p. 23  
(Par Dominique Ferré)
- **Trotsky et les débuts de la lutte  
antibureaucratique en URSS** ..... p. 33  
(Par Christel Keiser)
- **Trotsky et le courant bolchevique  
"Le bolchevisme  
est la seule forme possible de marxisme  
pour cette époque"** ..... p. 41  
(Par Andreu Camps)
- **Révolution permanente  
et front unique anti-impérialiste** .... p. 49  
(Par João Alfredo Luna)

- **La IV<sup>e</sup> Internationale  
et les “Fronts populaires”  
Les leçons d’Octobre** ..... p. 59  
(Par Jean-Pierre Raffi)
- **Trotsky  
et la défense de l’URSS** ..... p. 67  
(Par Pavlusko Imsirovic)
- **Trotsky  
et les syndicats** ..... p. 75  
(Par Olivier Doriane)
- **Trotsky, l’art, la société, la révolution :  
principes et pronostics** ..... p. 83  
(Par Michel Sérac)
- **Trotsky sur le Labor Party  
et le Parti noir aux Etats-Unis** ..... p. 91  
(Par Alan Benjamin)
- **Trotsky  
et le *Programme de transition*** ..... p. 99  
(Par Daniel Gluckstein)
- **La fondation de la IV<sup>e</sup> Internationale :  
une nécessité historique** ..... p. 111  
(Par Lucien Gauthier)
- **Le Manifeste  
de la conférence d’alarme** ..... p. 123  
(Par Jean-Jacques Marie)

# Présentation

Il y a soixante-dix ans, le mois d'août 1940 marquait la conclusion en Europe de la première phase du conflit mondial dans lequel tous les continents seraient entraînés, qui conduirait à des destructions sans précédent dans l'histoire de l'humanité, à des dizaines de millions de morts.

Ce conflit verrait, en Europe, dans le bastion même de la civilisation moderne, une population entière, la population juive — plus de six millions d'êtres humains, hommes, femmes, vieillards, enfants —, massacrée sans pitié, un conflit où, pour la première fois, le feu nucléaire, n'épargnant personne, détruirait, coup sur coup, deux villes japonaises.

Pourtant, en dehors de quelques cérémonies rituelles et de rappels de circonstance, ce 70<sup>e</sup> anniversaire ne suscite guère de commentaires ni de réflexion sur ce qui constituait les causes de ce déchaînement de barbarie, comme s'il fallait exorciser ce passé pour ne pas avoir à examiner ses liens avec le présent.

En août 1940, l'essentiel de l'Europe continentale occidentale était sous la botte nazie. Les pays neutres, comme l'Espagne ou le Portugal, étaient la proie de dictatures anti-ouvrières favorables au nazisme. A l'Est, la bureaucratie stalinienne avait consolidé le partage de la Pologne entre elle et le nazisme, et se vantait cyniquement d'avoir ainsi garanti la paix.

*“Malgré les conquêtes territoriales du Kremlin, la position internationale de l'URSS s'est considérablement aggravée”*, écrivait Léon Trotsky le 17 juin 1940, montrant que le démembrement de la Pologne exposait dangereusement l'URSS, car l'Allemagne nazie avait désormais *“une frontière commune avec l'URSS”*, et que, pour Hitler, *“ses victoires à l'Ouest ne sont que la préparation à une gigantesque marche vers l'Est”*.

Quelques mois plus tôt, en février 1940, Trotsky soulignait que les victoires de Hitler préluadaient à un désastre inévitable : le plan de Hitler *“conduira à la catastrophe non seulement le régime national-socialiste, mais aussi le capitalisme allemand”*.

En cette année 1940, Léon Trotsky, réfugié à Mexico, lutte contre le temps, travaille d'arrache-pied, *“attaché comme un galérien à son bureau”*, dira plus tard le dirigeant trotskyste américain James P. Cannon, pour analyser en marxiste les immenses événements qui se précipitent afin d'y distinguer ce qui relève de la conjoncture et ce qui est décisif pour la lutte émancipatrice du prolétariat. Le principal dirigeant, avec Lénine, de la révolution d'Octobre, le fondateur de l'Armée rouge, l'organisateur du combat politique contre la montée de la bureaucratie contre-révolutionnaire et sa dictature consacre toutes ses forces à une tâche qui peut paraître dérisoire, mais qu'il considère comme le *“travail le plus important dans sa vie”* (1) : armer politiquement, souder autour d'une perspective claire les militants dispersés par la guerre et la répression, les petites organisations de la IV<sup>e</sup> Internationale. Il sait que le temps lui est compté à la fois par la marche rapide des événements et par le fait qu'à chaque moment, il peut être victime d'un attentat. La dictature contre-révolutionnaire devait se débarrasser à tout prix de celui qui lui arrachait son masque.

Soudoplatov, l'un des responsables de la police politique de Staline, l'un des organisateurs de l'assassinat de Trotsky, rappelle dans ses Mémoires que les consignes étaient claires :

*“Il faut en finir avec Trotsky dans l'année, avant le début de la guerre.”*

Il “fallait en finir”, pas seulement à cause de tout ce que Trotsky incarnait, mais aussi parce qu'il n'était pas seul. Il était l'animateur d'un mouvement, mouvement dont, sans lui, les assassins espéraient qu'il disparaîtrait.

---

(1) Voir dans ce numéro l'article de Daniel Gluckstein sur le *Programme de transition*.

Staline dit à Soudoplatov :

*“A part Trotsky en personne, il n’y a aucune figure politique importante dans le mouvement trotskyste. Si on élimine Trotsky, tout danger disparaîtra (...). L’élimination de Trotsky se traduira par l’effondrement total du mouvement.”*

Le 20 août 1940, l’assassin frappait. Le 24 août, la *Pravda* annonçait :

*“Les services secrets étrangers ont perdu leur vieil agent acharné, organisateur d’assassinats.”*

Ainsi, les infâmes calomnies utilisées pour couvrir l’assassinat de toute la direction du parti de Lénine, qui avaient été utilisées contre Trotsky de son vivant, continuaient à l’être après sa mort. Depuis, le maître d’œuvre des meurtres et des mensonges a été renié parce ceux-là mêmes qu’il incarnait : après sa mort, les dirigeants qui l’avaient encensé ont chassé sa dépouille du mausolée, l’ont dénoncé comme un meurtrier.

Le long développement de la lutte des travailleurs et des peuples, manifesté en Europe de l’Est et en URSS même par la marche à ce que Trotsky appelait la révolution politique — l’action révolutionnaire de la classe ouvrière pour défendre la propriété sociale des moyens de production contre la bureaucratie et pour renverser celle-ci et établir la démocratie ouvrière —, a non seulement vérifié dans les faits l’analyse de Trotsky, mais a démontré, à l’échelle de l’action des masses, du processus historique même, le caractère réactionnaire de la bureaucratie.

Personne, aujourd’hui, n’oserait reprendre les assertions de la *Pravda*. La figure historique de Trotsky — y compris dans “l’histoire officielle” — s’impose comme celle d’un des plus grands révolutionnaires du XX<sup>e</sup> siècle, comme celle d’un grand penseur.

Comme le reconnaissait un homme dont les conceptions politiques étaient radicalement contraires à celles de Trotsky, François Mauriac :

*“Plus j’y songe et plus il m’apparaît que Trotsky triomphant eut agi sur les masses socialistes de l’Europe libérale et attiré à lui ce que le stalinisme a rejeté dans une opposition irréductible.”*

Il ne s’agit pas ici que de commémoration. Certes, à l’occasion du 70<sup>e</sup> anniversaire d’événements qui furent déterminants pour l’histoire de l’humanité — et dans lesquels s’inscrivait l’assassinat de Trotsky —, il serait légitime de revenir sur la place, l’action et la pensée de ce grand révolutionnaire. Ce n’est cependant pas ce souci qui a conduit le secrétariat international de la IV<sup>e</sup> Internationale à décider ce numéro spécial de la revue *La Vérité*. C’est d’abord le fait que, comme le disait Staline lui-même, tuer Trotsky, c’était tenter d’en finir avec la IV<sup>e</sup> Internationale.

Or ce qu’exprime, pour la lutte des classes, notre organisation internationale et chacune de ses sections, c’est la continuité organisée et agissante du mouvement fondé par Trotsky. La IV<sup>e</sup> Internationale n’a pas été détruite en 1940, ni plus tard.

Parmi les notes retrouvées sur le bureau de Trotsky après l’assassinat, il y avait, dans celles dictées le 20 août, les passages suivants :

*“La réaction détient aujourd’hui un pouvoir tel que sans doute jamais auparavant dans l’histoire moderne de l’humanité. Mais ce serait une erreur impardonnable de ne voir qu’elle. Le processus historique est contradictoire. Sous le couvert de la réaction officielle, de profonds processus se déroulent dans les masses qui accumulent des expériences et sont réceptives aux perspectives politiques. La vieille tradition conservatrice de l’Etat démocratique, qui était si puissante à l’époque de la dernière guerre impérialiste, n’est plus aujourd’hui qu’une survivance très instable. La Deuxième Guerre mondiale pose la question du changement de régime de façon plus impérieuse, plus pressante que la Première.”*

Trotsky écrivait dans un autre article du 30 juin :

*“Nous ne changeons pas de cap. La nouvelle carte de l’Europe n’invalide pas les principes de la lutte des classes révolutionnaire.”*

C’est la réalité de la lutte des classes qui faisait que la situation présente n’était qu’un moment qui serait dépassé par l’action révolutionnaire des masses elles-mêmes. C’est lucidement que Trotsky indique que la guerre qui se déchaîne contient en germe de

puissants développements révolutionnaires, ceux qui surgiront à partir de 1943 et qui modifieront à nouveau la carte de l'Europe et celle du monde.

C'est avec non moins de lucidité qu'il souligne les obstacles auxquels se heurtera la volonté des travailleurs :

*“N'est-il pas possible que les staliniens se retrouvent à la tête d'une nouvelle montée révolutionnaire et mènent la révolution au désastre comme en Espagne et auparavant en Chine ? Il est évidemment impossible d'exclure une telle possibilité, en France, par exemple. La première vague de la révolution a souvent, ou, plus exactement, toujours porté au pouvoir ces partis de gauche qui, dans la période précédente, s'étaient arrangés pour ne pas se discréditer totalement et qui ont derrière eux une tradition politique importante.”*

Ces notes se concluent — et ce sont les toutes dernières lignes dictées par Trotsky — par les paragraphes suivants :

*« L'intransigeance de la lutte qu'ont menée Marx, Engels et Lénine contre l'opportunisme, d'une part, contre l'anarchisme, d'autre part, démontre qu'ils ne sous-estimaient nullement ce danger. En quoi consiste-t-il ? En ce que l'opportunisme des sommets de la classe ouvrière, ouvert à l'influence bourgeoise, pourrait obstruer, ralentir, rendre plus difficile, retarder la réalisation de la tâche révolutionnaire du prolétariat.*

*C'est précisément cette condition de la société que nous sommes en train d'observer. Le fascisme n'est pas du tout venu “au lieu du socialisme”. Le fascisme est la continuation du capitalisme, une tentative de perpétuer son existence par les mesures les plus bestiales et les plus monstrueuses. Le capitalisme a eu la possibilité de recourir au fascisme seulement parce que le prolétariat n'a pas fait à temps la révolution socialiste. Le prolétariat a été paralysé par les partis opportunistes. La seule chose qu'on puisse dire, c'est qu'il s'est présenté plus d'obstacles, plus de difficultés, plus d'étapes sur la route du développement révolutionnaire du prolétariat que les fondateurs du socialisme scientifique ne l'avaient prévu. Le fascisme et la série des guerres impérialistes constituent la terrible école à travers laquelle le prolétariat doit se libérer des traditions petites-bourgeoises et des superstitions, doit se débarrasser des partis opportunistes, démocratiques et aventuristes, doit forger et éduquer l'avant-garde révolutionnaire et préparer ainsi la solution de cette tâche en dehors de laquelle il n'est pas de salut pour le développement de l'humanité » (2).*

***“Se préparer pour de longues années (...) de guerres, de soulèvements, de brefs intermèdes de trêves...”***

Répétons-le, ces notes, ces déclarations, ces articles font partie d'un échange constant avec les militants et les groupes de la IV<sup>e</sup> Internationale. A travers l'examen serré des événements, Trotsky donne son lien avec l'action quotidienne et tout son contenu à la perspective d'ensemble dégagée dans le Manifeste sur la guerre impérialiste et la révolution prolétarienne mondiale.

*“Le monde capitaliste n'a pas d'issue, à moins de considérer comme telle une agonie prolongée. Il faut se préparer pour de longues années, sinon des décennies, de guerres, de soulèvements, de brefs intermèdes de trêves, de nouvelles guerres et de nouveaux soulèvements (...). Le grand problème historique ne sera en aucun cas résolu jusqu'à ce qu'un parti révolutionnaire prenne la tête du prolétariat” (3).*

Cette discussion permanente, ce travail d'éducation et d'armement politique indispensables à la solidification d'une organisation sont brisés nets par le piolet de l'assassin.

Comment vont réagir les militants, les groupes associés à la IV<sup>e</sup> Internationale quand tombera la nouvelle : Trotsky n'est plus, il a été assassiné ?

Dans la plupart des pays, l'événement est réduit à une information de quelques lignes.

(2) Voir “Bonapartisme, fascisme et guerre”, Œuvres, tome 24.

(3) Voir l'article de Jean-Jacques Marie à ce sujet.

Pierre Lambert, alors jeune militant âgé de vingt ans, qui vient de s'évader de la prison où l'a jeté le gouvernement "antifasciste" de Daladier, l'un de ceux qui forment "la petite poignée" qui va "tenir", poursuivre le combat pour la construction du parti révolutionnaire dans les conditions de l'illégalité et d'une meurtrière répression, évoquait en 1969 ce qu'avait signifié pour lui et ses camarades la disparition de Léon Trotsky :

*"En 1940, quand nous apprenons la mort de Léon Trotsky, nous sommes une poignée de jeunes, ces jeunes qui n'ont aucune expérience, qui n'ont pas pu acquérir cette expérience, et il est bien normal qu'en l'acquérant, nous ayons fait toutes sortes d'erreurs : il nous a fallu assimiler le programme dans la chair et dans le sang, il nous a fallu, en définitive, payer très cher pour cela parce qu'il n'est pas possible de faire autrement... Parce que est dure l'assimilation de la révolution prolétarienne, dans la lutte des classes, en apprenant ce que signifie la lutte des classes ; non pas comme des curés rouges qui vont apporter la vérité aux travailleurs, mais comme des militants qui participent à la lutte des classes, armés d'une stratégie, d'un programme, d'une tactique... Comme des militants qui sont capables de comprendre comment, à chaque étape, construire un parti révolutionnaire. Oh ! Cela n'a pas été facile ! Et les erreurs n'ont pas manqué"* (4).

C'était la première réponse à Staline. L'assassinat de Trotsky portait un coup terrible à la IV<sup>e</sup> Internationale, et cependant, les "figures sans importance" dont parlait Staline, les "jeunes sans expérience" s'organisaient autour du programme politique élaboré par Trotsky sur la base de l'expérience collective de la lutte des classes du prolétariat, de ses victoires comme de ses défaites, ils ancrèrent pratiquement ce programme dans la lutte des classes — dont il était issu — par l'action pour la construction d'un parti révolutionnaire. Ils le faisaient face aux pires difficultés, en commettant nombre d'erreurs, mais c'est grâce à eux que la prédiction de Staline ne s'est pas réalisée : la IV<sup>e</sup> Internationale a survécu à Trotsky.

La IV<sup>e</sup> Internationale a été présente et active dans les gigantesques bouleversements révolutionnaires qui ont marqué la fin de la guerre, et elle regroupait alors des forces plus importantes que lors de sa fondation. Certes, si le programme de la IV<sup>e</sup> Internationale, ses principes, n'avaient pas correspondu à la réalité de la lutte des classes, au fait qu'à chaque étape, malgré les obstacles, les masses poussées par "les conditions objectives du capitalisme pourrissant" repartaient au combat en se heurtant "à la politique de trahison des vieilles organisations ouvrières", si les "lois de l'histoire" n'étaient pas "plus puissantes que les appareils bureaucratiques", cela aurait été impossible. Mais cette réalité objective n'aurait pas suffi si les tâches qui en découlaient n'avaient pas été incarnées dans des organisations, pour fragiles qu'elles aient été.

Aux Etats-Unis, où en 1940 existent encore certaines libertés fondamentales — comme celle du droit de réunion —, le Socialist Workers Party (5), dès qu'il est informé de la mort de Trotsky, prépare un meeting.

Le 28 août 1940, alors que le gouvernement américain a refusé que la dépouille de Léon Trotsky puisse entrer aux Etats-Unis pour y être enterrée, devant des centaines de travailleurs, James P. Cannon, le principal dirigeant du SWP, rend hommage à Léon Trotsky :

*"Toute la vie consciente du camarade Trotsky, depuis qu'à 18 ans, il a rejoint le mouvement ouvrier dans la petite ville provinciale de Nikolaïev jusqu'au jour de sa mort, 42 ans plus tard à Mexico, a été totalement dédiée à la lutte pour une idée centrale. Il combattait pour l'émancipation des travailleurs et de tous les opprimés du monde, et pour la transformation de la société, passant du capitalisme au socialisme par le moyen d'une révolution sociale.*

(4) Conférence de Pierre Lambert sur "L'actualité du Programme de transition", le 24 janvier 1969. Le texte de cette conférence a été reproduit dans *La Vérité*, n° 604 (juin 1989), en annexe à une réédition du *Programme de transition*.

(5) Le Socialist Workers Party était l'organisation trotskyste américaine.



*Dans sa conception, cette révolution sociale et libératrice exigeait, pour son succès, la direction d'un parti politique révolutionnaire de l'avant-garde ouvrière. Dans toute sa vie consciente, Trotsky ne s'est jamais détourné de cette conception."*

***"Est-ce que le mouvement que Trotsky a créé et inspiré survivra à sa disparition ?"***

Cannon continuait en disant :

*"Aujourd'hui, dans l'esprit de ceux qui, dans le monde entier, partagent notre douleur, une question s'impose : est-ce que le mouvement que Trotsky a créé et inspiré survivra à sa disparition ? (...) Sans la moindre hésitation, nous donnons une réponse affirmative à cette idée. Les ennemis qui prédisent un effondrement de notre mouvement, comme ceux de nos amis qui le craignent, ne font que révéler qu'ils ne comprennent pas ce qu'était Trotsky, ce qu'il signifiait et ce qu'il a laissé derrière lui comme héritage (...). Un ensemble d'idées qui guideront la lutte pour un avenir de liberté de l'humanité. Ces puissantes idées de Trotsky constituent notre programme et sont notre drapeau. Elles forment un guide clair pour l'action dans toutes les complexités de notre époque."*

Cannon ajoutait :

*« Trotsky lui-même considérait que les idées constituaient la plus grande des forces. Il a répété à plusieurs reprises : "Ce n'est pas le parti qui produit le programme, c'est le programme qui constitue le parti." Dans une lettre qu'il m'avait adressée, il avait écrit : "Nous travaillons avec les idées les plus correctes et les plus fortes du monde, avec des forces numériquement insuffisantes et des moyens inadéquats. Mais à la longue, les idées justes dégagent les forces humaines et matérielles qui leur sont nécessaires." Trotsky était convaincu avec Marx qu'une idée qui s'emparait des masses constituait une force matérielle. »*

On peut s'étonner de voir le dirigeant trotskyste américain souligner à plusieurs reprises l'importance des idées, des conceptions. En fait, ce sont les soi-disant idéalistes au service des classes dominantes qui méprisent les idées et les conceptions, en changeant constamment en fonction des besoins du système d'exploitation. Ce sont les matérialistes, dont les conceptions traduisent la réalité de la lutte des classes, qui donnent tout leur prix aux convictions, et donc au programme, qui ne peut devenir une "force matérielle" qu'à travers la construction d'une organisation. C'est le fondement même du bolchevisme.

Prononcé dans le cœur même de la grande puissance impérialiste, à la veille de son engagement dans la guerre, ce discours résonnait comme un défi. Le défi fut tenu. La "grande démocratie" de Roosevelt jeta en prison James P. Cannon et 17 autres militants du SWP pour avoir affirmé dans leur action aux Etats-Unis ce que Trotsky avait résumé en affirmant : *"Nous ne changeons pas de cap"*, c'est-à-dire que la guerre n'effaçait pas la réalité de la lutte des classes, que les exploités demeuraient des exploités, et les exploités des exploités.

C'est aussi par le combat d'organisations comme le SWP aux Etats-Unis — et d'autres dans les différentes parties du monde — que la IV<sup>e</sup> Internationale, loin de disparaître, prépara les conditions de sa reconstitution au lendemain de la guerre.

C'est bien ce que Trotsky affirmait en 1940, dans les heures les plus sombres — *"La victoire des masses populaires sur la tyrannie nazie constituera l'une des plus grandes explosions de l'histoire du monde"* — qui se réalisa. La montée révolutionnaire, qui commençait avec force dès le renversement du régime fasciste en Italie (1943), touchait tous les continents. En Europe occidentale, les Etats bourgeois disloqués ne se maintenaient qu'en confiant leur gestion aux partis de la classe ouvrière, partis communistes et partis socialistes, et en acceptant de profondes concessions à la longue incompatibles avec la domination de la bourgeoisie qu'il s'agissait de sauvegarder de manière immédiate. Les grands empires coloniaux, et d'abord celui de l'impérialisme britan-

nique, se désintégraient, la révolution déferlait en Asie, menaçant de mort le régime du Kouo-min-tang en Chine. Cette vague révolutionnaire se brisait sur l'obstacle de la social-démocratie et du stalinisme — avant tout comme résultat de la *“force contraignante du stalinisme”*, comme le disait Pierre Lambert dans la conférence de 1969 qui nous avons déjà citée. Les grands Etats impérialistes restaient en place. En d'autres termes, *“la grande question”* dont parlait le Manifeste sur la guerre impérialiste de la IV<sup>e</sup> Internationale n'avait pas été résolue, un parti révolutionnaire n'avait pu se mettre à la tête des masses.

C'est dans ces conditions — où, pour n'en rester qu'aux apparences, le système capitaliste mondial semble à nouveau avoir assuré la stabilité de sa domination, où l'essentiel des conquêtes arrachées à l'échelle mondiale par la vague révolutionnaire (la socialisation des moyens de production en Europe de l'Est, les premières victoires de la révolution chinoise) apparaissent comme contrôlées par l'appareil stalinien mondial — que va se développer *“la plus grande crise que le trotskysme international ait connue”*, ainsi que la caractérise Pierre Lambert.

Pierre Lambert expliquait dans cette conférence :

*“Si la guerre éclate, disaient Pablo, Frank, Germain, si elle doit éclater dans les deux ou trois ans qui viennent, il est impossible, dans ce court délai, de construire le parti révolutionnaire et la IV<sup>e</sup> Internationale. Dans ces conditions, dans les conditions de la guerre froide d'aujourd'hui et de la guerre chaude qui va éclater demain, la bureaucratie stalinienne, placée dans les conditions de la guerre froide, sera contrainte de réaliser le socialisme à sa manière. Camarades, nous touchions là au programme, au nœud des problèmes, au centre des questions, nous touchions en définitive à la signification d'un programme comme l'expression d'une lutte consciente de militants conscients, construisant une organisation en intervenant dans la lutte des classes. Parce que, s'ils avaient raison, le programme était alors faux, puisque le programme dit : la bureaucratie stalinienne est passée définitivement du côté de l'ordre bourgeois. Si celle-ci peut réaliser le socialisme à sa manière, alors il faut dire que la voie de l'histoire vers le socialisme est celle de la bureaucratie, même avec les crimes sans nom de Staline, il faut dire que les ossements des vieux bolcheviks, qui, avec Lénine et Trotsky, avaient dirigé la révolution d'Octobre et ont été massacrés par Staline, ont pavé le chemin vers une société qui mène, en définitive, au développement des forces productives, c'est-à-dire à un essor, à une avancée de l'humanité — alors il faut dire que Staline avait raison, non seulement contre Trotsky, mais même contre Lénine, qui, dès 1923, voulait engager le combat contre Staline”* (6).

Le concentré de cette conception totalement contraire au programme de la IV<sup>e</sup> Internationale que dénonce Pierre Lambert se trouve dans un texte rédigé par Michel Pablo :

*“La réalité sociale objective pour notre mouvement est composée essentiellement du régime capitaliste et du monde stalinien. Du reste, qu'on le veuille ou non, ces deux éléments constituent la réalité objective tout court, car l'écrasante majorité des forces opposées au capitalisme se trouvent aujourd'hui dirigées ou influencées par la bureaucratie soviétique (...). La bureaucratie soviétique est elle-même obligée — dans de nouvelles conditions — à gauchir sa politique”* (7).

Comme on le voit, la lutte des classes a disparu ; à la lutte entre les classes fondamentales de la société, la bourgeoisie et le prolétariat, est substituée une opposition entre *“le monde stalinien”* et *“le régime capitaliste”*.

Nous avons dit non et nous l'avons payé cher, explique Pierre Lambert. L'implantation de ce révisionnisme pro-stalinien dans les sommets mêmes de la IV<sup>e</sup> Internationale a non seulement entraîné la dislocation de celle-ci comme organisation internationale centralisée sur la base de la révolution socialiste, mais a abouti à la destruction de

(6) Michel Pablo, Germain (Ernest Mandel) et Pierre Frank comptaient parmi les principaux dirigeants du courant qui rejetait le programme de la IV<sup>e</sup> Internationale.

(7) Michel Pablo : *“Ou allons-nous ?”*, 1951.

sections entières de la IV<sup>e</sup> Internationale. Par l'une des ironies dont l'histoire est coutumière, le SWP américain, qui s'est d'abord maintenu grâce à ses positions dans la lutte des classes aux Etats-Unis tout en cherchant à diverses reprises la conciliation avec le révisionnisme destructeur, s'est finalement désintégré parce que sa direction a refusé de tenir compte de ce que Cannon disait sur la place des idées — c'est-à-dire du programme —, la sacrifiant à un empirisme dicté par les circonstances.

Cette crise ouverte en 1950, et qui avait d'abord vu la majorité de la section française isolée, a conduit au fait que, pendant des décennies, le combat pour résoudre le problème de la direction révolutionnaire du prolétariat a pris la forme du combat pour la reconstruction de la IV<sup>e</sup> Internationale. C'est au travers de ce combat que la continuité a été préservée, ce qui constitue aujourd'hui la IV<sup>e</sup> Internationale a été forgé dans ce combat.

C'est pourquoi, il est indispensable de revenir sur la place particulière qu'a tenue le camarade Pierre Lambert dans ce long combat. Non seulement il a compté parmi les premiers à dire non, mais, en cherchant à chaque étape à lier la défense du programme de la IV<sup>e</sup> Internationale à l'intervention effective dans la lutte des classes et à l'attention portée à l'échelle internationale à chaque élément qui pouvait consolider l'indépendance de classe du prolétariat et aider à la reconstruction de la IV<sup>e</sup> Internationale, il a joué un rôle central dans l'organisation, l'homogénéisation, le développement des forces qui se regroupaient — ou tendaient à se regrouper — sur la base du programme de la IV<sup>e</sup> Internationale.

## **La IV<sup>e</sup> Internationale a surmonté les plus grands bouleversements du XX<sup>e</sup> siècle**

Il ne s'agit pas ici de retracer l'histoire du combat pour la reconstruction de la IV<sup>e</sup> Internationale en la liant aux développements de la lutte des classes pendant cette même période. Ils étaient résumés dans les rapports présentés par le conseil général de la IV<sup>e</sup> Internationale au Septième Congrès mondial, en 2009.

*“(…) Nous nous réunissons alors que, confirmant à nouveau le programme de fondation de la IV<sup>e</sup> Internationale, se déchaîne la crise mondiale d'un système capitaliste à l'agonie. Cette marche à la dislocation du marché mondial est le produit direct du retard de la révolution, retard dû à l'action contre-révolutionnaire des appareils barrant la route à l'action de la classe ouvrière. C'est à la lumière de ces 70 dernières années que se vérifie l'affirmation ouvrant le programme de fondation de la IV<sup>e</sup> Internationale : la crise de l'humanité, c'est la crise de la direction révolutionnaire du prolétariat.*

*La IV<sup>e</sup> Internationale a surmonté les plus grands bouleversements du XX<sup>e</sup> siècle : l'affermissement de la caste parasitaire et la création de son appareil international, l'assassinat de Léon Trotsky, la seconde guerre impérialiste et la scission liquidatrice du pablisme.*

*Soixante-dix ans se sont écoulés. Face aux appareils contre-révolutionnaires et à la liquidation pabliste, nous avons, avec le camarade Lambert, assuré cette continuité de la IV<sup>e</sup> Internationale.*

*Cette continuité de la IV<sup>e</sup> Internationale a été assurée, en particulier, face à (et en dépit de) l'un des plus grands bouleversements du XX<sup>e</sup> siècle : l'effondrement de l'URSS, préparé par le torpillage de ses fondements par la bureaucratie stalinienne. C'est-à-dire la remise en cause de la conquête la plus élevée du prolétariat mondial. Si cet effondrement a porté un coup au prolétariat mondial, il n'a pas pour autant signifié la fin de la lutte des classes.*

*La IV<sup>e</sup> Internationale a tenu, d'abord parce que son programme, concentré de la continuité de tout le mouvement ouvrier révolutionnaire, a été vérifié par les événements, et que, sur la base de ce programme, le cadre constitué en 1938 a permis, durant*

*des décennies, de sélectionner des cadres trotskystes qui ont assuré le fil de la continuité et par là même permis de développer une orientation qui nous a conduits en 1993 à reproclamer la IV<sup>e</sup> Internationale”* (rapport présenté au Septième Congrès de la IV<sup>e</sup> Internationale, 8 au 11 octobre 2009).

Quand nous affirmons que le programme de la IV<sup>e</sup> Internationale a “*été vérifié par les événements*”, c’est d’abord parce que la lutte des classes s’est poursuivie, que les faits ont démontré à plusieurs reprises que “*l’orientation des masses est déterminée, d’une part, par les conditions objectives du capitalisme pourrissant ; d’autre part, par la politique de trahison des vieilles organisations ouvrières. De ces deux facteurs, le facteur décisif est bien entendu le premier : les lois de l’histoire sont plus puissantes que les appareils bureaucratiques*” (*Programme de transition*).

La situation mondiale, telle qu’elle se présente aujourd’hui, a été façonnée par les luttes successives de la classe ouvrière, qui, dans toute la période suivant la Seconde Guerre mondiale, ont tendu vers le renversement du système capitaliste d’exploitation fondé sur la propriété privée des moyens de production. Ces luttes ont contrecarré, freiné la marche à la barbarie engendrée par le fonctionnement même du système capitaliste ; elles n’ont pas eu raison de ce système du fait du contrôle maintenu sur les organisations de la classe ouvrière par des appareils contre-révolutionnaires. Par là même, elles n’ont pu interdire que des coups terribles soient portés à la classe ouvrière.

La défaite de l’impérialisme américain face à la guerre révolutionnaire du peuple vietnamien, appuyée sur les conquêtes de la révolution chinoise malgré la politique suivie par la bureaucratie dirigeante en Chine, la grève générale en France en 1968, la révolution portugaise, la montée de la révolution politique en Pologne et dans toute l’Europe de l’Est ne sont que quelques-uns des exemples de cette lutte mondiale des exploités et des opprimés contre les exploités et les oppresseurs.

L’impérialisme a tenté — et tente de manière permanente — de détruire à l’échelle mondiale comme dans chaque pays les conquêtes arrachées par la lutte des classes. L’existence de l’URSS, reposant sur la propriété d’Etat des moyens de production, conséquence de la révolution d’Octobre et cristallisant les conquêtes sociales de cette révolution, a constitué un acquis pour le prolétariat mondial dans son ensemble. Toute la politique de la bureaucratie, à l’échelle internationale comme dans chaque pays, a conduit à la destruction de l’URSS. Comme l’a expliqué le rapport adopté par le Septième Congrès mondial de la IV<sup>e</sup> Internationale :

*“L’effondrement de l’URSS a porté un coup majeur à la classe ouvrière dans le combat international qui oppose capital et travail. L’URSS représentait la conquête la plus élevée du prolétariat mondial, et ce malgré l’expropriation politique du prolétariat, car l’Etat ouvrier dégénéré matérialisait, malgré tout, dans son existence, les conquêtes de la révolution d’Octobre.”*

La destruction de l’URSS, préparée par toute l’action de la bureaucratie, n’est explicable qu’en se référant à l’analyse de la bureaucratie et de l’URSS contenue dans *La Révolution trahie* :

*“Les destinées de la révolution d’Octobre sont aujourd’hui liées à celles de l’Europe et du monde (...). Un recul vers le capitalisme reste cependant possible.”*

La destruction de l’URSS, épisode majeur de la lutte des classes mondiale, n’a ni mis fin à celle-ci ni signifié l’ouverture d’une nouvelle ère de domination stabilisée pour l’impérialisme. La IV<sup>e</sup> Internationale “*n’a cessé d’expliquer que les traits fondamentaux de la période des guerres et des révolutions restaient la caractéristique de la période actuelle*” (rapport du Septième Congrès mondial).

Dans la lutte des classes mondiale qui se poursuivait, la destruction de l’URSS a été un point d’appui considérable pour que l’impérialisme accentue son offensive contre les peuples et contre les travailleurs, multiplie les guerres, intensifiant la destruction massive des forces productives. Mais cette offensive ne peut régénérer un système d’exploitation dans l’impasse et aboutit à de nouveaux déséquilibres menaçant la stabilité de sa domination et cette domination même.

Sans cette lutte incessante, sans cet affrontement ininterrompu entre révolution et contre-révolution, qui constitue le terrain même de son existence et de sa construction, la IV<sup>e</sup> Internationale n'existerait pas. Toutefois, sa réalité organisée, sa politique ne découlent pas mécaniquement de cette réalité de la lutte des classes. Elles procèdent d'une action organisée et déterminée, non par les fluctuations de la lutte des classes dans chaque pays et à l'échelle internationale, mais par les principes mêmes du programme et par leur mise en œuvre.

## **Le capitalisme n'a pas survécu parce qu'il s'ouvrait une issue**

Contrairement à ce qu'ont répété, sous des formes diverses, les différents révisionnismes du marxisme, le capitalisme n'a pas survécu parce qu'il s'ouvrait une issue. Au contraire, sa perpétuation s'est effectuée et s'effectue au travers d'une mise en cause de plus en plus nette des fondements de la civilisation, par la destruction accrue des forces productives de l'humanité, et d'abord de la force productive essentielle, *“la classe révolutionnaire elle-même”* (Marx).

Quand nous disons que la IV<sup>e</sup> Internationale s'est maintenue, nous constatons simplement le fait qu'à travers ses sections, ses initiatives, elle a en permanence été un facteur agissant dans la lutte des classes. Elle n'a pu l'être qu'à partir de la défense, dans le cours même de la lutte des classes, des principes et du programme de la IV<sup>e</sup> Internationale. Non que ceux-ci constituent un dogme qu'il suffirait de préserver, mais au contraire parce que, à chaque étape, à partir des faits, la validité ne peut en être démontrée que par l'expérience de la lutte et par l'analyse des développements en cours. A la veille de la Seconde Guerre mondiale, Trotsky expliquait que cette guerre serait la continuation de la précédente. Mais, ajoutait-il, *“continuation n'est pas répétition (...) Une continuation signifie un développement, un approfondissement, une accentuation.”*

La “continuation” du système impérialiste a entraîné toute une série de modifications dans les moyens employés par le système capitaliste pour survivre, toute une série de changements dans la configuration du champ de bataille : mais les adversaires principaux demeurent les mêmes, la bourgeoisie et le prolétariat, et l'enjeu pour que l'humanité ne sombre pas dans l'abîme reste dans la révolution sociale mettant fin à l'exploitation procédant de l'appropriation privée des moyens de production.

Personne n'ose aujourd'hui nier que la planète tout entière est dévastée par une crise mondiale — crise qui a ses racines dans le fonctionnement même du système capitaliste, dans le régime failli des moyens de production à un moment déterminé de son histoire, celui de la putréfaction avancée de l'impérialisme. Ce sont tous les moyens parasitaires utilisés pour assurer sa survie qui sont aujourd'hui les facteurs d'une crise incontrôlable qui touche tous les domaines.

Parce qu'il s'agit d'une crise mondiale, elle frappe avec force l'impérialisme américain, parce que celui-ci est la clé de voûte du système de domination mondial de l'impérialisme ; elle est le fondement et se combine avec une crise politique sans précédent de la plus grande puissance du monde. Cette crise mondiale trouve aujourd'hui en Europe son expression la plus concentrée.

Dans le monde entier, les masses se heurtent aux conséquences destructrices du maintien du système capitaliste. Les peuples, les nations sont menacés dans leur existence même.

Quel est l'obstacle majeur pour les travailleurs et les peuples ? Précisément ces “appareils bureaucratiques conservateurs” dont le programme de fondation de la IV<sup>e</sup> Internationale dénonce la volonté de rester liés à la bourgeoisie même dans sa période d'agonie. Caractérisation encore plus aiguë aujourd'hui.

La IV<sup>e</sup> Internationale n'a pas d'intérêts séparés de ceux du prolétariat mondial, et donc de tous ceux qui veulent agir pour préserver l'indépendance de leurs organisations, l'unité contre les plans meurtriers du capitalisme à l'échelle internationale et dans chaque pays.

La IV<sup>e</sup> Internationale fonde son action sur le fait que la lutte de la classe ouvrière est l'axe de tout combat pour la sauvegarde de la civilisation et de l'unité.

Elle réaffirme que l'issue est dans la disparition du système mondial du capitalisme fondé sur la propriété privée des moyens de production.

C'est parce que, au travers de son combat et comme une condition de ce combat, la IV<sup>e</sup> Internationale a analysé, à chaque étape, ces modifications, ces approfondissements, ces accentuations à la lumière de l'analyse fondée sur la méthode marxiste, sur celle de Trotsky, que nous pouvons aujourd'hui reprendre à notre compte ce qu'affirmait Pierre Lambert en 1969 :

*“Apprenez aujourd'hui, y compris avec nos erreurs, le bilan qui a été le nôtre, à nous trotskystes (...). Oui, nous avons fait des erreurs, mais il n'y a aucune tendance en France et dans le monde qui a été capable de rendre compte, comme nous en avons rendu compte, même avec toutes nos erreurs, des événements qui se déroulaient, des événements qui allaient venir. Et sur ce plan, nous pouvons en définitive discuter de ce bilan.”*

Ce numéro spécial de *La Vérité*, qui reprend, à travers toute une série d'articles, les positions politiques mises en avant par Léon Trotsky pour en souligner le rapport avec les tâches les plus urgentes auxquelles est confrontée la classe ouvrière internationalement et dans chaque pays, est une composante de la discussion de ce bilan.

**François Forgeue**

# Chronologie

Par Jean-Jacques MARIE

26 octobre 1879 : naissance de Léon Davidovitch Bronstein à Ianovka (Ukraine).

1899 : condamnation de Léon Bronstein et d'Alexandra Sokolovskaïa à quatre ans d'exil en Sibérie.

1902 : évasion de Léon Bronstein, choix du pseudonyme de Trotsky, départ à l'étranger, rencontre avec Lénine ; rencontre de Natalia Sedova.

1903 : II<sup>e</sup> Congrès du Parti ouvrier social-démocrate de Russie (POSDR) à Bruxelles, puis à Londres. Division entre bolcheviks et mencheviks, aux côtés desquels Trotsky se range jusqu'en janvier 1905.

1905 : "Dimanche rouge" à Saint-Petersbourg, massacre des manifestants par l'armée et la police du tsar Nicolas II ; retour de Trotsky en Russie ; grève générale en Russie ; Trotsky élu membre du comité exécutif, puis du présidium du soviet de Saint-Petersbourg. Décembre : arrestation du comité exécutif du soviet et de Trotsky, condamné en 1906 au bannissement à vie en Sibérie. Publication de *Bilan et perspectives*.

1907 : évasion de Trotsky ; congrès du POSDR réuni à Londres.

1908 : Trotsky fonde à Vienne la *Pravda*.

1912 : conférence de Prague, où les bolcheviks se proclament POSDR.

1912-1913 : Trotsky reporter de terrain lors des deux guerres balkaniques (Turquie, Bulgarie, Roumanie, Serbie, Monténégro, Grèce).

1914 : assassinat de Jean Jaurès ; début de la Première Guerre mondiale. Vote des crédits de guerre par les groupes parlementaires socialistes allemand, puis français. Dislocation de la II<sup>e</sup> Internationale.

1915 : Trotsky fonde en France le journal internationaliste *Golos* (puis *Nach Golos*, puis *Nache Slovo*, puis *Natchalo*) ; conférence socialiste internationale de Zimmerwald contre la guerre.

1916 : Trotsky, expulsé de France, part en Espagne, puis aux États-Unis.

1917 : renversement de la monarchie russe ; retour en Russie de Trotsky ; adhésion au Parti bolchevique de Trotsky, élu au comité central au VI<sup>e</sup> Congrès. Septembre : Trotsky élu président du soviet de Petrograd. Octobre : prise du pouvoir par les bolcheviks. Trotsky commissaire aux Affaires étrangères.

1918 : signature de la paix de Brest-Litovsk. Trotsky démissionne des Affaires étrangères et devient commissaire à la Guerre et président du Comité militaire révolutionnaire de la République. VII<sup>e</sup> Congrès du Parti bolchevique ; attentat contre Lénine ; renversement de la monarchie autrichienne, puis allemande.

1919 : écrasement du soulèvement spartakiste à Berlin ; Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg assassinés ; congrès de fondation de la III<sup>e</sup> Internationale (communiste), dont Trotsky rédige le manifeste. VIII<sup>e</sup> Congrès du Parti bolchevique.

1920 : IX<sup>e</sup> Congrès du Parti bolchevique ; II<sup>e</sup> Congrès de l'Internationale communiste. Trotsky publie *Terrorisme et communisme*.

1921 : insurrection de Cronstadt ; début de la NEP ; III<sup>e</sup> Congrès de l'Internationale communiste, où Lénine et Trotsky font adopter la stratégie du front unique ouvrier contre la bourgeoisie.

1922 : IV<sup>e</sup> Congrès de l'Internationale communiste ; lettres de Lénine au congrès dites *Testament de Lénine*.

1923 : Lénine demande d'écarter Staline du poste de secrétaire général du comité central ; XII<sup>e</sup> Congrès du Parti communiste. Octobre : lettre de Trotsky et des 46 contre la bureaucratisation du parti. Formation de l'Opposition de gauche et début de la campagne de l'appareil contre le "trotskysme". Trotsky publie *Cours nouveau*.

1924 : XIII<sup>e</sup> Congrès du Parti bolchevique ; Trotsky publie *Les Leçons d'Octobre*.

1925 : Trotsky contraint de démissionner du commissariat à la Guerre ; XIV<sup>e</sup> Congrès du Parti bolchevique. Constitution et défaite de la Nouvelle Opposition (Kamenev-Zinoviev).

1926 : grève des mineurs, puis générale, en Grande-Bretagne. Formation de l'Opposition unifiée. Trotsky exclu du bureau politique. Trotsky publie *Europe et Amérique*.

1927 : déclaration des 84 opposants contre la politique de Staline en Chine, qui débouche sur l'écrasement de la grève ouvrière à Shanghai par Tchang kai-chek ; Trotsky exclu du comité central, puis du parti. Décembre : XV<sup>e</sup> Congrès du Parti communiste.

1928 : Trotsky exilé à Alma Ata. Mort de sa fille Nina.

1929 : Trotsky, expulsé d'URSS en Turquie, organise l'Opposition de gauche internationale. Il publie *La Révolution défigurée, Ma Vie*. Premier plan quinquennal en URSS ; début de la collectivisation massive et forcée.

1930 : Trotsky publie *Histoire de la révolution russe, La Révolution permanente*.

1932 : Trotsky et les membres de sa famille déchus de la nationalité soviétique.

1933 : Hitler chancelier du Reich ; Trotsky arrive en France et, vu la faillite de l'Internationale communiste, se prononce pour

la préparation d'une nouvelle Internationale.

1934 : XVII<sup>e</sup> Congrès du Parti communiste d'Union soviétique, dit des vainqueurs ; le gouvernement français décide d'expulser Trotsky ; assassinat de Kirov.

1935 : Trotsky accueilli en Norvège ; formation du Rassemblement (Front) populaire en France.

1936 : grève générale en France ; coup d'Etat franquiste en Espagne ; début de la guerre civile et de la révolution espagnole ; Trotsky publie *Où va la France ?, La Révolution trahie*. Premier procès de Moscou ; Trotsky placé en résidence (très) surveillée en Norvège.

1937 : Trotsky arrive au Mexique ; deuxième procès de Moscou ; journées de Barcelone. Trotsky publie *Les crimes de Staline* ; Staline fait condamner à mort secrètement le fils cadet de Trotsky, Serge Sedov, accusé d'avoir voulu empoisonner au gaz les ouvriers de son usine.

1938 : assassinat de Léon Sedov, fils aîné de Trotsky, par le Guépéou, à Paris ; troisième procès de Moscou ; Trotsky publie *Leur morale et la nôtre* ; conférence de proclamation de la IV<sup>e</sup> Internationale, qui adopte le *Programme de transition* ; accords de Munich entre Hitler, Daladier, Mussolini et Chamberlain.

1939 : Hitler envahit la Tchécoslovaquie ; Franco prend Madrid ; pacte germano-soviétique ; la Wehrmacht, puis l'Armée rouge envahissent la Pologne. Début de la discussion sur la nature de l'URSS dans le SWP (les textes de Trotsky seront rassemblés dans *Défense du marxisme*).

1940 : 24 mai : première tentative d'assassinat, manquée, de Trotsky. 20 août : assassinat de Trotsky par l'agent du Guépéou Ramon Mercader, dont Staline décore la mère de l'ordre de Lénine.



# Le témoignage de Sieva (Esteban Volkov)

**Le mercredi 8 février 2006, Sieva (Esteban Volkov), petit-fils de Léon (Lev) Davidovitch Trotsky, de passage à Paris, a donné une conférence aux côtés des camarades Pierre Lambert et Jean-Jacques Marie. Devant une assistance attentive, il a livré son témoignage personnel sur les souvenirs de son grand-père, et plus particulièrement sur l'assassinat de Léon Trotsky, le 20 août 1940. C'est avec sa permission que nous publions ce témoignage.**

**Jean-Jacques Marie :** Sieva (Esteban Volkov) est né en 1926 à Moscou. Il est le fils de Zinaïda (l'une des deux filles de Trotsky avec sa première femme Alexandra Sokolovskaïa) et de Platon Volkov, enseignant, membre du comité central du syndicat des enseignants et membre de l'Opposition de gauche.

Son père a été déporté en Sibérie, en 1928, dans les cohortes d'opposants qui s'appelaient "bolcheviks-léninistes". Il sera jugé par le collège militaire de la Cour suprême le 3 octobre 1936 et fusillé le lendemain, le 4 octobre, c'est-à-dire deux mois après le premier procès de Moscou.

La mère de Sieva, Zinaïda, a quitté l'URSS en 1931 pour se faire soigner. Elle a donc emmené Sieva avec elle. Elle est partie, après un séjour à Prinkipo, en Turquie, où était exilé Trotsky, recevoir des soins à Berlin et vivre avec son demi-frère, Léon Sedov, le fils de Trotsky et de sa deuxième femme, Natalia. Zinaïda s'est suicidée le 5 janvier 1933.

Sieva a vécu chez Léon Sedov, 26, rue Lacrosette, à Paris, jusqu'à l'assassinat de Léon Sedov, le 16 février 1938. Au même moment, d'ailleurs, Alexandra Sokolovskaïa était fusillée à Moscou, bien qu'un

historien russe prétende qu'elle a survécu et qu'elle a été libérée en 1991, parce qu'il a trouvé une homonyme et qu'on essaie ainsi de cacher l'exécution de cette femme.

Ensuite, Siéva est arrivé au Mexique, le 8 août 1939. Il a donc subi et vécu le premier attentat contre la maison où vivait Trotsky, le 24 mai 1940, et donc vécu un an auprès de son grand-père, jusqu'à son assassinat le 20 août 1940.

•  
• •

**Sieva (Esteban Volkov) :** Pour moi, c'est une grande satisfaction d'être entouré par des camarades qui continuent à lutter pour les principes politiques de Léon Trotsky. Justement, nous sommes actuellement à Paris pour un documentaire qui est en train d'être tourné. Nous sommes allés dans la matinée au 26, rue de Lacrosette, le lieu où nous avons vécu, Léon Sedov avec Jeanne Martin, sa compagne, et moi-même.

J'ai un souvenir assez précis de cette époque. Je suis vraiment l'un de ceux qui

ont eu le plus de chance dans la famille, parce que personne de ma famille n'est arrivé à l'âge que j'ai actuellement. Toute la famille a été assassinée, exterminée par la dictature contre-révolutionnaire du stalinisme.

Heureusement, aujourd'hui, la vérité historique est en train de l'emporter, grâce aux historiens comme le camarade Jean-Jacques et d'autres, qui sont en train de reconstruire la mémoire assassinée, mutilée par le stalinisme.

C'était assez émouvant pour moi de retrouver ce lieu où j'ai vécu quand j'étais à Paris, de l'âge de 9 à 13 ans et demi. J'ai vu l'école primaire où j'étais scolarisé. Après cela, on a visité la clinique Mirabeau. C'est le lieu où Léon Sedov a sûrement été empoisonné par le Guépéou. Il y avait été amené à la suite d'une crise d'appendicite, par son faux ami, l'agent du Guépéou, Zborovski, dit "Étienne". Alors qu'il était en voie de récupération après son opération, sa situation s'est brusquement dégradée, et il a été l'objet d'une attaque fatale.

Je suis sorti de Russie en 1931 avec ma mère. La condition qu'avait fixée Staline pour sortir de Russie était qu'elle pouvait emmener seulement un de ses enfants. J'ai eu la chance d'être choisi par elle. J'étais le plus jeune, le plus petit, et c'est moi qui suis parti avec elle à Prinkipo, où vivait mon grand-père, Lev Davidovitch. J'ai eu la chance d'y retourner il y a quelques années pour revoir la maison. La construction est conservée, l'intérieur est tout à fait dévasté, on dirait qu'il a eu des bombardements. Mais l'extérieur de la maison est plus ou moins le même qu'à l'époque où mon grand-père y vivait. Le petit port de pêche n'a pas changé, la descente du jardin non plus. Mais Prinkipo n'est plus la même île. C'était une île assez déserte avec peu de maisons, et maintenant, c'est le lieu de résidence de toute la bourgeoisie d'Istanbul. On doit retourner là-bas pour le film qu'on est en train de tourner, mais il faudra d'abord voir si la maison existe. Car elle est en vente, il y a toujours le risque que quelqu'un l'achète et y fasse des changements.

A Prinkipo, j'ai connu les camarades Jean Van Heijenoort, Otto Schussler et Jan Frankel. Frankel est la personne avec qui

j'avais lié le plus d'amitié. Natalia, dans cette période, s'occupait beaucoup de moi. J'ai même, grâce à sa patience, appris à lire et à écrire en russe. D'après le témoignage de Van, je commençais même à parler un peu en turc.

Beaucoup de souvenirs me sont restés du moment où la maison a brûlé. C'était au milieu de la nuit, j'étais sorti de mon lit, de ma chambre, et je regardais ce spectacle dantesque, la maison entourée de flammes dans une nuit noire, des étincelles qui volaient. C'était impressionnant. Après cela, on a changé de domicile, on a quitté un moment l'île de Prinkipo pour s'installer à Kadikoy, sur la côte asiatique, provisoirement, en attendant que la maison soit réparée. Quant elle a été restaurée, nous y sommes revenus.

Je suis parti à Berlin avec Van à la fin de 1932, un an après le départ de ma mère, au moment où Hitler se préparait à prendre le pouvoir. Mais je suis resté très peu de temps avec ma mère. Un jour, tout à coup, Léon Sedov, mon oncle, est arrivé, et m'a pris sous son aile. Mais à ce moment-là, personne ne m'a informé du suicide de ma mère. Je ne l'ai appris qu'un an plus tard, alors que j'étais à Vienne.

A Vienne, l'entourage était agréable. C'étaient des socialistes, je vivais dans une petite pension pour jeunes, dirigée par des psychanalystes freudiens. J'y suis resté deux ans, jusqu'à ce que le camarade Frankel, l'un des collaborateurs de Trotsky, vienne me chercher. Il m'a emmené à Paris, où je suis resté avec Léon Sedov et sa compagne, Jeanne Martin, qui avait d'abord été la femme de Molinier.

Après la mort de Léon Sedov, nous avons d'abord vécu dans une chambre meublée, Jeanne et moi. Et après, nous sommes allés vivre avec Molinier, qui alors était marié avec une camarade roumaine, ou bulgare, qui s'appelait Véra Lanis. Ce séjour avec Jeanne n'était pas très joyeux, c'était une femme blessée, très déprimée, que la mort de Liova (Léon Sedov) avait empli de douleur et de tristesse. Et elle avait un caractère assez difficile. C'était une femme très rigide, avec des idées parfois absurdes, d'une autre époque. Pour elle, un enfant devait se coucher à 8 h 30 le soir, pas une minute plus tard, ne devait pas manger de la moutarde ni du

vinaigre, car elle déclarait que c'était mauvais pour lui, il devait porter des chaussures hautes, sinon ses chevilles pouvaient s'abîmer... C'était vraiment un supplice de vivre avec cette femme !

Quand Léon Sedov est mort, Jeanne a gardé son pyjama ensanglanté dans une petite valise au-dessus d'une armoire. A la mort de Léon Sedov, l'appartement où nous vivions avait été scellé par la police. Toutes nos affaires sont restées là-bas, les livres, le linge, mes jouets. On est resté simplement avec les affaires que l'on avait sur nous.

---

## ARRIVÉE AU MEXIQUE

---

Après la mort de Léon Sedov, il y a eu un problème avec Jeanne : elle voulait me retenir avec elle, alors que Trotsky voulait me prendre auprès de lui. Mon grand-père a dû engager des procès, des procédures judiciaires pour assurer l'autorité paternelle sur moi. Jeanne m'avait envoyé en hiver dans le Jura avec une amie qui avait une auberge pour jeunes. Là, je suis tombé malade. J'avais la diphtérie, cela a duré un ou deux mois. Et un jour, tout à coup, on m'a annoncé que quelqu'un venait me voir. C'était Marguerite et un ami avocat qui venaient avec un ordre judiciaire, et je suis parti avec eux en voiture. Nous avons traversé des forêts pleines de neige, restant une nuit dans une petite auberge en pleine forêt au bord de la route.

C'est alors qu'a commencé mon voyage pour le Mexique. Mais cela a pris du temps. Je suis resté plusieurs mois chez des amis dans la banlieue parisienne, à moitié caché, jusqu'à ce qu'on ait obtenu le visa et les papiers nécessaires. Finalement, nous sommes partis pour Le Havre, et de là nous avons pris le bateau, lequel, après un arrêt au port de Southampton tard dans la nuit, est reparti pour New York. C'était en 1939, au moment où se tenait la foire mondiale à New York. Nous sommes restés quelque temps dans l'appartement de Ruth Ageloff, la sœur de Sylvia Ageloff, la jeune femme qui avait été séduite par Ramon Mercader (alias Frank Jackson), le futur assassin de Lev Davidovitch. De là, on a pris le train pour le Mexique et nous sommes arrivés à la gare de Mexico.

C'est le jeune secrétaire et garde de Trotsky, Jean Van Heijenoort, qui est venu nous chercher. Après un long trajet dans une vieille Ford, nous sommes arrivés à la maison, rue Viena, à Coyoacan.

Cela a été un grand changement dans ma vie, un changement total. C'était un autre monde pour un garçon comme moi. J'avais alors 13 ans et demi. C'était un lieu plein de vie, plein de chaleur humaine. Mon grand-père et Natalia étaient entourés d'un groupe de jeunes camarades, il y avait des Américains, un Allemand et un Français. C'était une famille, une grande famille. Ce n'étaient pas des gardes professionnels, c'étaient des camarades, des collaborateurs qui venaient de leur propre volonté, qui n'avaient pas de salaire. On leur donnait un peu d'argent de poche pour le dimanche, pour sortir, acheter des cigarettes. C'étaient des vrais camarades, mais qui, à leur arrivée au Mexique, n'avaient aucune idée de l'usage d'un revolver et peu de connaissances des mesures de sécurité. Le stalinisme, lui, multipliait les campagnes de calomnies. Les insultes étaient continuelles et violentes dans leurs journaux. D'ailleurs, peu de gens lisaient ces journaux, mais l'argent ne cessait d'arriver du Kremlin. A l'heure actuelle, grâce aux documents de VENONA (1), du gouvernement nord-américain, on en connaît beaucoup plus sur les liens et les mécanismes par lesquels arrivaient l'argent et les gens chargés de préparer l'assassinat de Lev Davidovitch. L'un d'eux était Vicente Lombardo Toledano. C'était l'un des leaders syndicaux les plus importants du Mexique, de la Confédération des travailleurs mexicains (CTM). C'était l'un des plus grands calomnieurs de Trotsky. Il recevait l'argent, via la stalinienne Kathy Harris, des États-Unis.

---

## PREMIER ATTENTAT

---

La campagne de calomnies s'intensifia beaucoup au début de l'année 1939. Trotsky, qui n'avait jamais abandonné son grand sens de l'humour, disait : il semble

(1) Programme de renseignement américano-britannique de décryptage des agences de renseignement soviétiques.

que les journalistes sont sur le point de changer la plume pour la mitrailleuse. Et effectivement, le 24 mai, à 4 heures du matin, la maison fut prise d'assaut par un groupe de 20 à 25 pistoleros, commandés par le peintre David Alfaro Siqueiros, un stalinien qui avait participé à la guerre civile espagnole. Un groupe se mit derrière un grand arbre, d'où il put établir un rideau de feu face aux chambres des camarades, des gardes. Et trois autres groupes allèrent vers la chambre de Trotsky, qui avait deux portes et une porte-fenêtre donnant sur le jardin. Et de ces trois directions, ils arrosèrent la chambre de balles, avec des Thomson 45. Je dormais dans la chambre à côté et je fus réveillé par quelqu'un qui poussait la porte du jardin. Au début, je pensais que c'était un camarade, parce que je ne pouvais pas m'imaginer que quelqu'un de l'extérieur pouvait pénétrer chez nous. Mais après quelques secondes, je me suis rendu compte que ce n'étaient pas des camarades, mais des assaillants. Ce moment m'a paru éternel, des coups de feu, l'odeur de la poudre... Une balle me frôla, égratignant mon gros orteil. Et finalement, il y a eu un silence, j'ai eu l'impression que mes grands-parents n'étaient plus vivants.

Après cela, quelqu'un entra de nouveau et j'entendis le mot bombe. A ce moment-là, je sortis de ma cachette — j'étais sous le lit, dans un coin — et j'ai sauté à toute vitesse vers le jardin. Je craignais que la maison ne vole en morceaux. Mais heureusement, ce n'étaient pas des bombes explosives, c'étaient des bombes incendiaires qui commençaient à provoquer un incendie dans la chambre. L'idée de ces staliens, c'était certainement de brûler les archives. Après cela, il y a eu un grand silence. Quand je bondis dans le jardin, je faillis même entrer en collision avec un des assaillants qui partait à toute vitesse. Pour mon grand-père, l'intention de brûler les archives mettait en cause sans aucun doute possible Staline comme commanditaire de l'attentat.

Puis, je traversais la bibliothèque et la salle à manger. Je suis sorti par derrière, vers la chambre des gardes, et je suis entré dans la chambre de Harold Robbins. Quelques minutes après, on entendit la voix du grand-père, pleine de vie et de joie d'avoir survécu à cet attentat. Toute la maison

était autour de lui pour faire des commentaires.

C'était le caractère de Lev Davidovitch. Il sortait de cet attentat comme si rien ne s'était passé. Quand il raconta ce qui venait de se passer au chef de la police, Salazar, ce dernier, au début, n'a pas cru qu'il y avait eu un attentat.

Alors, quand le PC mexicain lança la version selon laquelle cet attentat avait été un faux attentat, ce qu'il appelait un "*auto-attentat*", la police est tombée dans le piège. Ils avaient vu Trotsky tellement tranquille, sans aucune émotion, ils ne pouvaient pas croire qu'il avait été au bord de perdre sa vie.

On s'est rendu compte qu'il manquait le camarade qui était de garde, le jeune Américain Sheldon Harte. Aujourd'hui, nous savons que c'était un agent infiltré dans la maison, que c'était un stalinien. On connaît la facilité avec laquelle le Guépéou, le PC, ont pu infiltrer des agents dans les rangs trotskystes. Nous étions très naïfs. Zborowski, connu sous le nom d'Etienne, était l'ami le plus proche de Léon Sedov. Quant à Lola Estrine — aussi amie d'Etienne et de Sedov — et le rôle qu'elle a joué, on ne le connaît pas très bien. C'est encore un mystère qu'il faut résoudre.

Ce Sheldon Harte est entré dans la maison recommandé par le SWP, le parti américain. C'était un jeune de 25 ans. Moi, je le trouvais très nerveux. La secrétaire de mon grand-père, une Russe de bonne présence, qui s'appelait Fanny Yanovitch, qui d'après ses souvenirs recevait parfois entre les lignes quelques poèmes de mon grand-père, racontait que souvent elle empruntait la plume de Sheldon Harte et que la veille de l'attentat, il a réclamé qu'elle lui rende sa plume d'une manière vraiment trop insistante. Elle disait aussi que Harte ne cessait de lui demander des informations sur le livre que Lev Davidovitch écrivait sur Staline, où en était le livre, comment il avançait, s'il était déjà prêt d'être fini.

Il a été prouvé que Sheldon Harte était un agent infiltré. C'est lui qui a ouvert la porte. Mais il y a aussi des contradictions au sujet de son rôle pour ouvrir la porte. Jake Cooper, un camarade américain qui était dans la même chambre que lui, un ancien teamster (membre du syndicat des

camionneurs à Minneapolis), disait : *“Sheldon m’a sauvé la vie. Parce que la garde de cette nuit, c’était la mienne. Mais j’ai eu un problème de santé, j’avais mal à l’estomac, et alors Sheldon m’avait relevé.”*

Mais Sheldon Harte a été assassiné. Ce qui semble le plus logique, quand on connaît le Guépéou, c’est qu’il a été utilisé comme bouc émissaire.

Pour sauver leur image devant Staline, après un échec comme celui qu’ils avaient subi, il fallait trouver quelque coupable. Ce jeune Américain était le mieux indiqué.

Vous connaissez sans doute le film de Joseph Losey sur l’assassinat de Trotsky. Le script venait de sources staliniennes qui tentaient de valider la version inventée par le Guépéou : Mercader aurait été un trotskyste déçu par Trotsky, désespéré.

Et en plus, ils prétendaient que Sheldon Harte avait finalement été recruté par Trotsky et que l’attentat avait été manqué parce que Trotsky en avait été averti et n’avait pas dormi dans la chambre mais au sous-sol, en laissant son petit-fils dans la maison, exposé aux balles !

C’est intéressant, le mécanisme du stalinisme. Il est très probable que Sheldon Harte a été choisi comme bouc émissaire pour sauver l’image du peintre Siqueiros, celui qui a dirigé l’attentat.

On raconte pas mal d’erreurs sur la maison de Coyoacan. On raconte que c’était une forteresse, ce qui est tout à fait faux. C’était une maison normale, seulement les murs étaient un peu plus hauts et toutes les constructions qui ont été faites furent effectuées après le premier attentat.

Après le premier attentat, les camarades américains ont fait une collecte de fonds pour faire des travaux de fortification dans la maison.

Des postes de garde furent fabriqués sur les toits, aux fenêtres furent installés des volets en fer, aux portes intérieures de la chambre aussi.

C’est-à-dire qu’un attentat de la même nature que celui du 24 mai aurait été beaucoup plus difficile à réaliser.

Mais Trotsky disait que le prochain attentat ne serait pas de même nature, qu’il viendrait d’une autre manière. Chaque matin, il répétait à Natalia, quand elle ou-

vrait la fenêtre : *“Natalia, ils nous ont donné un jour de vie en plus.”*

---

## UNE DES TÂCHES PRIMORDIALES DE STALINE

---

Juste après l’attentat final de Mercader, celui qui tua Trotsky, la première chose que mon grand-père indiqua quand Natalia s’approcha près de lui fut : *“Jackson”*, indiquant avec ce seul mot que c’est par là qu’était venu l’attentat que nous attendions. Comme nous le savons, le Guépéou avait entrepris plusieurs plans d’assassinats en même temps. Si l’un d’eux ne marchait pas, automatiquement ils mettaient l’autre en action. Ce Mercader avait réussi à séduire Sylvia Ageloff, une militante un peu naïve du SWP. Comme on l’a su récemment dans les livres qui ont été publiés, ceux de Volkogonov, par exemple, Staline avait vraiment peur de Trotsky, de la clarté avec laquelle Trotsky dénonçait tous ses crimes, toutes ses trahisons. Une des tâches primordiales de Staline était l’assassinat de Trotsky. Toutes les ressources, les meilleurs agents, tous les moyens furent rassemblés pour le supprimer.

Un jour soudain, Jackson déclare à Sylvia Ageloff que son patron va l’envoyer en Amérique et qu’il devait travailler au Mexique, comme par hasard. Sylvia était en très bons termes avec tous les camarades de la maison. Jackson, qui l’accompagnait, restait un peu à l’écart et ne manifestait aucun intérêt pour la politique. Mais il commençait à cultiver l’amitié avec les camarades, mais pas avec Trotsky ni Natalia. Il invitait les camarades à manger en ville, à Mexico... Quand il partait en voyage, il laissait sa voiture. Quand Marguerite et Alfred Rosmer retournèrent en France, ils devaient prendre le bateau à Veracruz, qui est à 400 km de Mexico, et c’est lui qui les emmena à Veracruz, et il semble que Natalia les accompagna. Parfois aussi, il nous invitait à des pique-niques dans les alentours de Mexico. Il faisait des cadeaux. Mais il ne cherchait pas à établir une relation personnelle avec Trotsky ; c’était une manière assez habile pour ne pas éveiller de soupçons et la curiosité des camarades.

Mais soudain, à la suite des divergences apparues dans le parti américain au sujet de la défense de l'URSS (débat dans lequel Sylvia était dans la minorité, c'est-à-dire dans le groupe de Max Shachtmann, qui était contre la défense de l'URSS et disait qu'il n'y avait absolument rien à défendre en URSS), Jackson, qui apparemment n'avait jamais éprouvé le moindre intérêt pour la politique, manifesta soudainement un intérêt pour cette polémique et fit savoir que contrairement à Sylvia, il appuyait la défense de l'URSS, et que, à ce sujet, il avait écrit un petit article, et demanda par l'intermédiaire des camarades que Trotsky le lise pour recevoir son opinion et ses conseils. Mon grand-père tomba dans ce piège.

Après tout, c'était un sympathisant généreux qui aidait tous les camarades, qui montrait beaucoup d'attention. Et puis, outre cela, Lev Davidovitch se dit qu'il avait peut-être la possibilité de gagner un nouveau membre pour le parti. Alors, il accepta.

---

## LE 20 AOÛT 1940...

---

Jackson lui rendit deux visites ; lors de la première, il ne se passa rien. Ce fut seulement une répétition, un essai. Quelques jours après, il revint avec l'article plus ou moins corrigé sur les indications de mon grand-père, à qui l'article ne paraissait pas extraordinaire : c'était un article assez médiocre, confus. Pourtant, il fit de son mieux pour conseiller Jackson. Mais la deuxième visite ne fut pas un essai, ce fut pour accomplir l'attentat quelques minutes après être entré dans le bureau. Un cri terrible secoua la maison et Natalia courut tout de suite dans le bureau et trouva mon grand-père devant la porte, debout, ensanglanté. Elle le coucha dans la salle à manger, les camarades vinrent. Tout de suite, quelques-uns se jetèrent sur Jackson, le camarade Joe Hansen se cassa la main du coup de poing qu'il lui donna. Et Trotsky, qui écoutait le combat qui avait lieu dans le bureau d'à côté, arriva encore à dire : "Non, non, ils ne doivent pas le tuer. Il doit parler."

Je suis arrivé cinq à dix minutes après l'attentat. Je revenais de l'école par une

longue rue. Et à deux trois pâtés de maison, j'ai senti que quelque chose d'étrange venait d'arriver. Je voyais une voiture garée à la moitié de la rue, des policiers devant la porte ouverte. J'ai eu le pressentiment que cette fois les choses n'allaient pas être les mêmes. Nous n'allions pas avoir la même chance que la première fois.

Effectivement, quand j'entrai dans le jardin, je trouvai Harold Robbins, un des gardes, son revolver dans la main, très nerveux. Je lui demandai : qu'est-ce qu'il s'est passé ? Il m'a simplement répondu, en s'exclamant : "*Jackson, Jackson !*"

Traversant rapidement le jardin, j'aperçus au fond d'un couloir une personne avec le visage en sang, escorté par les policiers, qui gémissait comme un animal, se comportant comme une véritable loque humaine : c'était Jackson-Mercader. Quel contraste avec les révolutionnaires qui tombaient sous les balles du Guépéou à Vorkouta, Magadan ou dans la Kolyma en chantant *L'Internationale* et aux cris de : "*Vive Lénine et Trotsky !*"

Je me rendis à travers le jardin vers la bibliothèque. Mon grand-père était dans la chambre d'à côté. Il indiqua aux camarades de ne pas me laisser rentrer : "*Sieva ne doit pas voir cette scène.*" Je n'ai jamais oublié ce geste tellement humain, au moment où il est blessé à mort, pensant aux conséquences que cette scène pouvait avoir sur un enfant. Après cela, il fut emmené à l'hôpital. Il fut opéré.

---

## "JE SUIS CERTAIN DE LA VICTOIRE DE LA IV<sup>e</sup> INTERNATIONALE"

---

A Joe Hansen, ses derniers mots furent : "*Je suis certain de la victoire de la IV<sup>e</sup> Internationale.*" Après quoi, il exprima son amour et sa tendresse pour Natalia et lui dit : "*Je pense que cette fois-ci, ça va être fini.*" Il lui indiquait que son cœur n'allait pas résister. Puis, la vie lui échappa. Ce fut l'assassinat de Trotsky.

Mais l'histoire nous le prouve : Trotsky continue d'être vivant. Grâce aux trotskystes, aux historiens, l'histoire est en train de se rétablir. Le stalinisme est dans les poubelles de l'histoire, heureusement, et le chemin vers le socialisme est ouvert.

C'est la tâche du parti révolutionnaire de reprendre ce chemin qui avait été barré, rempli de décombres par le stalinisme. Mais heureusement, il est en train de se rouvrir. Chaque jour, nous voyons que la cause du socialisme est plus nécessaire que jamais et que le capitalisme à bout de souffle est entré dans une étape de décadence dangereuse, il est en train de détruire le merveilleux oasis que nous avons dans l'univers, dans l'espace. La tâche des révolutionnaires est justement de continuer la lutte de Trotsky. Je me félicite que des camarades continuent le combat de Lev Davidovitch contre le capitalisme.

Un écrivain reprochait à Trotsky d'avoir formé la IV<sup>e</sup> Internationale, je suis tout à fait en désaccord avec lui. Cela a été une extraordinaire université du marxisme et de la lutte révolutionnaire, même si les moments historiques ne correspondent pas à des éclosions, ni des triomphes révolutionnaires, il faut préparer les camarades, les révolutionnaires pour la lutte, pour continuer le chemin. L'histoire a son propre rythme et les choses ne vont pas aussi vite que l'on voudrait. C'est l'histoire. L'important, c'est de conserver la théorie révolutionnaire et continuer dans la lutte, et ne pas perdre le chemin.

Enfin, je voudrais parler de l'image de Trotsky tel que je l'ai connu à Mexico. Il y a beaucoup de fausses images de Trotsky, qui le présentent comme un individu très strict, genre militaire. Non, c'était un être humain, plein de vie, plein de joie, plein de chaleur, avec un grand sens de l'humour. Et surtout, un grand amour pour le travail humain. Il n'admettait pas de hiérarchie. Je me souviens que dans la maison, un jour, il y a eu un problème d'obstruction sanitaire dans un égout. Et le premier à prendre la pioche, c'était lui.

Quand on allait pique-niquer parfois les dimanches, il aimait collecter des cactus. Ces plantes symbolisent la résistance aux conditions les plus difficiles de la nature. Quand il n'y a pas d'eau, que la chaleur est immense, ce sont des plantes qui survivent dans ces conditions. C'est peut-être pour cela qu'il avait une grande admiration, un grand amour pour les cactus. Surtout que c'est au Mexique qu'il y a la plus grande variété de ces plantes. C'est vraiment merveilleux. On voit l'adaptation de la vie dans des conditions extrêmes.

Dans la maison, il donnait beaucoup d'importance à l'éducation des camarades. Il y avait toujours des séances dans le bureau, à la fin de la journée, où il discutait de tous les problèmes avec les camarades. Il avait un extraordinaire sens de l'humour. Il s'intéressait à la situation des camarades, à leur état de santé... Trotsky était la nature humaine. Une grande joie de vivre, malgré la situation difficile dans laquelle on était, un esprit de combat. Mais il était très strict sur la question de la discipline et du respect du travail, très strict.

Je me souviens d'un incident. Un jour, Sheldon Harte (celui qui sera kidnappé le matin de l'attentat) avait laissé par maladresse la porte sur la rue ouverte, un moment, quelques minutes. Et Trotsky l'appela et lui dit : *“Ça, c'est un oubli impardonnable, Sheldon, et vous pouvez être la première victime de cet oubli.”* C'était la personnalité de Trotsky.

---

## RÉTABLIR LA VÉRITÉ, EFFACER LES MENSONGES

---

Un des gardes me racontait que lorsque mon grand-père les voyait parler avec moi, il leur demandait de ne pas me parler de politique. Mon intérêt personnel a plutôt été scientifique. On l'a vu également avec son fils, Serge, le plus jeune. Il n'était pas lié à la politique, c'était plus un ingénieur dans l'industrie. Et moi, je suis chimiste. Mon rôle, c'est plutôt d'être un témoin historique, de rétablir la vérité, d'effacer tous les mensonges, toutes les falsifications monstrueuses du stalinisme. Mon rôle, c'est de dénoncer un crime aussi sévère, aussi impardonnable que l'assassinat des révolutionnaires, que la tentative de détruire la mémoire de l'humanité, qui est aussi un crime contre l'avenir, contre le progrès, c'est un crime abominable.

Il y a eu plusieurs films, en particulier celui d'Alain Dugrand, un film historique assez bien fait. Après, il y a eu un trotskyste américain, Dave Weiss, qui vient de mourir d'ailleurs, qui a filmé pendant dix ou quinze ans, mais jamais il n'a rien fini. Il a laissé beaucoup de matériaux. Il serait intéressant de finir l'œuvre qu'il n'a pas terminée.

Au Mexique, nous venons de finir un documentaire qui s'appelle *Trotsky et le Mexique, deux révolutions du XX<sup>e</sup> siècle*. Naturellement, le personnage central est Trotsky, qui correspond à la révolution russe. C'est fait par le cinéaste argentin Adolfo Garcia Videla, un sympathisant trotskyste. C'est un assez bon documentaire. Actuellement, on tourne un autre documentaire sur moi, le petit-fils, sur mes souvenirs de Paris, puis de Prinkipo, puis du Mexique lié à Léon Trotsky.

Il faut aussi dire quelques mots sur le film de Losey, qui, heureusement, est un film raté, parce que l'objet de ce film était de discréditer Trotsky. Le script venait de sources stalinienne et tâchait de présenter l'assassinat de manière fausse, comme une décision d'un trotskyste déçu contre Trotsky. C'est en fait une version tirée des procès de Moscou. Heureusement, Losey n'a pas réussi, parce que nous avons engagé une bagarre, une lutte acharnée contre lui ; nous avons menacé de dénoncer publiquement sa tentative de falsifier des faits historiques.

Ce film, reprenant la tentative de Staline de falsifier l'histoire, avait un antécédent assez curieux. Quelques années auparavant, l'avocat Adolfo Zamora (proche ami de mon grand-père, qui, à la demande de Lev Davidovitch, est devenu mon tuteur légal) nous a expliqué le rôle de l'ambassade d'URSS peu après l'assassinat. Le procureur général du Mexique, José Aguilar y Maya, a dit à Zamora, son ami personnel, que l'ambassadeur soviétique à Mexico, Constantin Oumanski, avait pris contact avec lui et lui a offert de l'argent pour que la justice mexicaine accepte la version du Guépéou, à savoir : Jackson

n'avait pas tué Trotsky en le frappant par derrière, mais à la suite d'une lutte au corps à corps. Mais Oumanski n'a pas réussi à le faire ; Aguilar y Maya a refusé l'argent. Peu après, Oumanski a été destitué de son poste au Mexique et transféré au Costa Rica. Chose étrange : quelques semaines après, l'avion dans lequel l'ambassadeur repartait au Costa Rica pour son nouveau poste a explosé quasiment au décollage. Coïncidence ?

Enfin, des gens sont venus nous voir pour nous proposer d'assassiner Jackson-Mercader. Un fabricant de fausse monnaie, San Pietro, qui était dans une cellule voisine de celle de Mercader, se proposait de l'éliminer. Une autre fois, c'était un policier, gardien dans la prison, qui offrit moyennant paiement d'éliminer Mercader. Nous avons déclaré à la presse toutes ces tentatives, parce que nous pensions que c'était le même Guépéou qui voulait se débarrasser de Mercader pour ensuite se décharger de ce crime sur nous.

Pour Lev Davidovitch, la mort n'était pas un problème. Il savait que c'était une issue de la lutte. Il disait (je pense qu'il a dit cela à un écrivain français, André Malraux) : *“Quand un homme accomplit sa tâche dans la vie, mourir ce n'est pas un problème.”* Trotsky n'était pas un homme à mourir de vieillesse dans un lit. Il est tombé au combat, dans une tranchée de la révolution.

Sans être membre de votre groupe, vous pouvez publier mon témoignage, car mon “leitmotiv” a toujours été d'être en bons termes avec tous les groupes qui continuent la lutte entreprise par Léon Trotsky, et surtout de rétablir la vérité historique.



# Léon Trotsky, un révolutionnaire au cœur de la révolution russe de 1905, “répétition générale” de la révolution de 1917

Par Dominique FERRÉ

Au lendemain de la première révolution russe de 1905, Trotsky est condamné et déporté en Sibérie (d'où il réussit à s'évader en cours de trajet), après un procès retentissant dont il se sert comme d'une tribune pour défendre le soviét des députés ouvriers de Saint-Petersbourg, qu'il a coprésidé.

Jean-Jacques Marie note :

« Une longue traversée du désert de dix ans commence alors pour Trotsky. Il peut certes tirer un bilan satisfaisant de son passé récent : il a saisi mieux que personne la portée des soviets. Il est à peu près le seul à expliquer alors : “Le but du soviét est de lutter pour la conquête du pouvoir révolutionnaire.” Il affrontera la prochaine révolution russe riche d'une analyse, d'une pratique, d'une réputation, avec des amis, mais sans organisation, avec un journal, mais sans parti » (1).

---

**1905 : “UNE BRISURE DANS LA VIE  
DU PAYS, DANS LA VIE DU PARTI  
ET DANS MA VIE PERSONNELLE”**

---

Trotsky tire dans *Ma vie* les leçons de sa participation, à vingt-six ans, à la première révolution russe :

“Cette révolution causa une brisure dans la vie du pays, dans la vie du parti et dans ma vie personnelle. Brisure dans le sens d'une plus grande maturité (...).

(A) la fin de (ma) période d'émigration, je me séparai tout à la fois des deux groupes dirigeants, bolcheviks et mencheviks. Je rentrai en Russie en février 1905 ; les autres leaders émigrés ne revinrent qu'en octobre et en novembre (...).

Les événements de cette année tumultueuse se précipitaient l'un après l'autre. Il fallait prendre position sur-le-champ. A peine écrite, une proclamation était portée à l'imprimerie clandestine. Les principes théoriques établis en prison et sur les lieux de déportation, les méthodes politiques acquises dans l'émigration trouvaient maintenant, pour la première fois, leur application immédiate dans le combat. Je sentais en moi de l'assurance devant les événements (...).

De février à octobre, ma participation fut surtout d'ordre littéraire. En octobre, je me jetai brusquement dans le formidable remous, qui, pour moi personnellement, était la plus sérieuse épreuve. C'est sous le feu qu'il fallait prendre des décisions (...). Sans y réfléchir (il me restait trop peu de temps pour m'examiner moi-même), je sentis organiquement que j'avais dépassé

(1) Jean-Jacques Marie, *Trotsky, naissance d'un destin*, Autrement, 1998.

*l'âge de la scolarité. Non en ce sens qu'alors j'ai cessé d'étudier : non pas, car le besoin d'apprendre et le zèle me sont restés dans toute leur intensité et leur fraîcheur jusqu'à ce jour. Mais, à partir d'un certain moment, je poursuivis mes études en maître, et non plus en élève."*

La révolution éclate en Russie le 9 (22) janvier 1905 (le "Dimanche rouge"), quand la troupe tire sur la foule désarmée et pacifique des ouvriers, conduits par le pope Gapone, venue porter "au petit père le tsar" leur Manifeste pour la journée de huit heures, les libertés démocratiques et l'Assemblée constituante.

Trotsky est l'un des premiers militants de la social-démocratie révolutionnaire russe dans l'émigration à rentrer en Russie.

Si "*de février à octobre (sa) participation fut surtout d'ordre littéraire*", elle l'amène tout d'abord à apprécier les processus d'une révolution.

Révolution qui — comme il l'écrira des années plus tard, dans sa magistrale *Histoire de la révolution russe* (février et octobre 1917) — est avant tout "*l'irruption violente des masses dans le domaine où se règle leur propre destinée*".

Séparé de sa femme, Natalia, qui est arrêtée le 1<sup>er</sup> mai lors d'un meeting ouvrier clandestin en forêt, il est contraint de se cacher quelques mois en Finlande.

Suivant les événements qui mettent en mouvement des centaines de milliers d'ouvriers, de paysans, d'intellectuels, Trotsky cherche à en saisir la portée.

Les grèves éclatent, s'essouffent, reprennent. Les grèves économiques deviennent des grèves politiques. Un phénomène nouveau apparaît : la grève générale.

Dans le cadre d'un régime autocratique où les libertés démocratiques n'existent pas, où les syndicats n'existent que sous la forme de "syndicats Zoubatov" (2) et où quelques dizaines de cercles des partis révolutionnaires sortent de la clandestinité, la jeune classe ouvrière russe est amenée par son propre mouvement à constituer ses formes d'organisation, les soviets (conseils), assemblées de délégués élus dans les usines et intégrant les représentants des organisations ouvrières existantes.

---

## LE SOVIET : "DANS LE DÉSORDRE RÉVOLUTIONNAIRE COMMENCE À SE FORMER UN NOUVEL ORDRE"

---

Trotsky note quelques années plus tard ce phénomène propre à toute révolution :

*"Le chaos d'une révolution n'est pas du tout celui d'un tremblement de terre ou d'une inondation. Dans le désordre révolutionnaire commence immédiatement à se former un nouvel ordre ; les gens et les idées se répartissent naturellement sur de nouveaux axes. La révolution ne paraît être une absolue folie qu'à ceux qu'elle balaie et renverse. Pour nous, la révolution a été l'élément natal, quoique fort agité"* (3).

Trotsky comprend tout particulièrement — et avant les autres dirigeants social-démocrates, dont Lénine — l'importance du soviets dans la mobilisation révolutionnaire des masses :

*"Le soviets souleva de formidables masses. Tous les ouvriers, comme un seul homme, tenaient pour le soviets"* (4).

La grève ouvrière se généralise en octobre, et les jacqueries se répandent dans les campagnes alors que le mécontentement augmente dans l'armée contre l'incurie de l'état-major après la défaite russe dans la guerre contre le Japon (septembre 1905). Le 13 octobre au soir, une trentaine de délégués ouvriers se sont réunis à l'appel du groupe menchevique afin de constituer une "administration autonome ouvrière révolutionnaire" aux ambitions limitées : porter à la Douma (Parlement) municipale les revendications des travailleurs. Le soviets est

---

(2) Zoubatov : nom d'un policier du régime tsariste qui, pour tenter d'encadrer le mouvement ouvrier naissant, prêchait pour la formation de "syndicats" contrôlés par la police. A Saint-Petersbourg, il enrôle le pope (prêtre orthodoxe) Gapone pour conduire son "Assemblée des ouvriers russes des fabriques et manufactures de Saint-Petersbourg". Mais ce "syndicat policier", qui prêche les valeurs chrétiennes et l'amour du tsar censé protéger les travailleurs contre les capitalistes, est saisi par les ouvriers en l'absence de syndicats indépendants et est vite poussé à la tête de la grève générale de Saint-Petersbourg, en janvier 1905. Et le pope Gapone doit prendre la tête d'une manifestation ouvrière qui se rend au palais d'Hiver pour porter au tsar les revendications, le 9 (22) janvier 1905.

(3) Trotsky, *Ma vie*.

(4) *Ibidem*.

constitué par l'élection d'un délégué par tranche de 500 travailleurs (parfois moins), plus 10 bolcheviks, 10 mencheviks et 10 socialistes-révolutionnaires. Il est dirigé par un comité exécutif de 31 membres (23 élus par l'assemblée, plus 2 bolcheviks, 2 mencheviks, 2 socialistes-révolutionnaires, un représentant du "Bund", le parti ouvrier juif, et un représentant du Parti socialiste polonais [5]). Le soviét, qui se dote dès le 14 de son propre organe de presse, les *Izvestiya* (les "Nouvelles"), imprimées dans les imprimeries réquisitionnées, réunit rapidement de 400 à 500 députés ouvriers. Délégués élus, mandatés et révocables par leurs assemblées d'usines. D'autres soviets se sont constitués dans d'autres villes.

---

**"NOTRE FORCE EST EN NOUS.  
NOUS DEVONS DÉFENDRE  
NOTRE LIBERTÉ L'ÉPÉE À LA MAIN"**

---

Dès le 14 octobre, Trotsky décide de revenir à Saint-Petersbourg et de se "jeter brusquement dans le formidable remous" des événements révolutionnaires. Armé de toute son expérience antérieure, il est, dès le 17 octobre, élu au comité exécutif du soviét. Le même jour, le tsar, contraint par la grève générale et l'agitation dans tout le pays, publie un "Manifeste" qui accorde une Constitution et un Parlement (Douma) élu au suffrage universel. Dès le lendemain, Trotsky — jusque-là habitué aux réunions en petit comité dans la clandestinité ou dans l'émigration — doit pour la première fois prendre la parole devant des milliers d'ouvriers de la capitale russe. Tout son discours cherche, en des mots simples et saisissables par tous, à mettre en garde contre toute illusion, à ne faire confiance que dans ses propres forces. Il s'adresse ainsi à son auditoire :

*"Ne vous hâtez pas de célébrer la victoire, car elle est incomplète. Une traite vaut-elle autant que son montant en pièces d'or ? La promesse de la liberté équivaut-elle à la liberté ? Qu'est-ce qui a changé depuis hier ? Les portes des prisons se sont-elles ouvertes ? Nos frères sont-ils revenus de la Sibérie sauvage ? (...) Notre force est en nous. Nous devons défendre notre liberté l'épée à la main. Le Manifeste du tsar n'est qu'un chiffon de papier. Le voici*

*devant vous et voici, j'en fais un chiffon ! On nous l'a donné aujourd'hui, et on le déchirera en petits morceaux demain, comme je vais le faire tout de suite."*

Et il déchire le Manifeste en lambeaux. Analyse qu'il répète dans un article des *Izvestiya* du même jour :

*"Nous avons la liberté de nous réunir, mais nos réunions sont cernées par la troupe. Nous avons la liberté de nous exprimer, mais la censure n'a pas changé. Nous avons la liberté d'apprendre, mais les universités sont occupées par les soldats. Nos personnes sont inviolables, mais les prisons sont bondées (...). Nous avons une Constitution, mais l'autocratie est toujours là. Nous avons tout... et nous n'avons rien" (6).*

Pendant des semaines, l'activité de Trotsky se concentre sur l'agitation visant à aider les masses à prendre leurs propres affaires en main. Il y a pour cela besoin d'une presse ouvrière indépendante, et Trotsky, avec Parvus (7), prend le contrôle de la *Russkaïa gazeta*, quotidien populaire de masse vendu 1 kopeck (dont le tirage passe vite de 30 000 à 100 000 exemplaires), dirige les *Izvestiya* du soviét et le journal menchevik *Natchalo* ("Le Début"). Dans tous les articles, il cherche à exprimer, dans un langage simple, l'analyse des événements en cours pour permettre à des couches opprimées toujours plus larges d'entrer en mouvement. L'impact des nombreux articles qu'il y publiait fut rapporté, des années plus tard, dans *Ma vie*, à travers une anecdote concernant la publication, dans la *Russkaïa gazeta*, d'un article intitulé "*Bonjour, dvornik de Pétersbourg !*". Article d'agitation destiné aux "garçons de cour" (dvorniki) — une catégorie de travailleurs particulièrement arriérés, dont beaucoup étaient recrutés comme indicateurs par la police. Rendu fou furieux par la lecture de cet article, le boursicotier chez qui Trotsky et Natalia louaient (sous un faux nom) une petite chambre fit irruption chez eux. Brandissant un revolver, il s'écria

(5) Une grande partie de la nation polonaise a été annexée par l'empire tsariste et y constitue l'une des nombreuses minorités opprimées.

(6) Cité dans Jean-Jacques Marie, *Trotsky, naissance d'un destin*, op. cit.

(7) Alexandre Helphand, dit Parvus (1867-1924), militant social-démocrate allemand d'origine russe, qui dégénéra à la veille de la Première Guerre mondiale, se reconvertissant dans les "affaires" et la spéculation.

en hurlant, le doigt pointé sur l'article de son locataire :

*“Voyez ça ! Ils en viennent maintenant à soulever les garçons de cour ! Si je tenais ici ce bagnard-là, je tirerais sur lui avec ça !”*

Il ignorait que le “bagnard” en question était son propre locataire...

---

**LA TÂCHE ESSENTIELLE :**  
**“ARRACHER LE POUVOIR**  
**À CEUX QUI LE DÉTIENNENT**  
**ET LE TRANSMETTRE**  
**À LA RÉVOLUTION”**

---

Mais Trotsky n'est pas seulement journaliste révolutionnaire, il est aussi orateur, stratège, dirigeant ouvrier :

*“Les cinquante-deux journées pendant lesquelles exista le premier soviét furent surchargées de travail à n'en plus pouvoir : réunions du soviét, comité exécutif, meetings incessants et trois journaux. Je ne vois pas moi-même bien clairement comment nous vécûmes dans ce remous de grandes eaux” (8).*

Comme dirigeant du soviét, il présente le 5 novembre, devant le conseil des députés ouvriers, un rapport proposant la reprise du travail, repli tactique destiné à préserver les forces de la classe ouvrière :

*“Dominons nos nerfs et ne cherchons point à devancer les événements” (alors qu'il faut) “se préparer à une lutte sans merci (...). Appliquons-nous de toutes nos forces à créer et à renforcer ce dont nous avons le plus besoin : l'organisation, encore l'organisation et toujours l'organisation.”*

Comme dirigeant révolutionnaire, il est amené à se poser les questions les plus fondamentales de la stratégie révolutionnaire. Les 14 et 16 novembre, il fait voter par le comité exécutif l'extension de l'influence du soviét de Pétersbourg à “d'autres villes, afin de couvrir toute la Russie d'un réseau de soviets”, et d'envoyer des émissaires à Moscou et Nijni-Novgorod. Il faut également, dit-il, “organiser les campagnes et établir une liaison entre elles et les villes, s'attacher étroitement l'armée”.

Quant à la grève générale, que les masses ont réalisée, si elle permet de rassembler la classe ouvrière “classe contre classe” face à l'ennemi, affaiblissant celui-

ci en bloquant comme un seul homme la production, elle ne se suffit pas à elle-même :

*“Il faut encore arracher le pouvoir à ceux qui le détiennent et le transmettre à la révolution. Telle est la tâche essentielle. La grève générale crée les conditions nécessaires pour que ce travail soit effectué, mais elle est, par elle-même, insuffisante pour le mener à bien.”*

La répression, l'inexpérience de la classe ouvrière russe et le manque d'un parti révolutionnaire déterminé, trempé dans la lutte de classe, ne laisseront pas la possibilité de répondre à ces questions en 1905. Il n'empêche : l'organisation des ouvriers par eux-mêmes, intégrant l'ensemble des organisations ouvrières existantes dans un front uni “classe contre classe”, la centralisation nationale des organes du front uni, la jonction de la classe ouvrière avec les couches opprimées : paysans et soldat, la prise du pouvoir politique... toutes les questions les plus fondamentales qui seront posées en 1917 (et que le Parti bolchevique aidera à surmonter, sous la direction de Lénine et de Trotsky) étaient posées en 1905. Trotsky notera dans *Ma vie* que “tous les éléments d'une révolution victorieuse existaient en puissance, mais ils n'étaient pas encore mûris”. En ce sens, concluait-il, “pour la Russie, la révolution de 1905 fut la répétition générale de 1917”.

---

**“SUR AUCUNE QUESTION LÉNINE**  
**NE SE TROUVA EN DÉSACCORD**  
**AVEC LA POLITIQUE DU SOVIET”**

---

Le 8 novembre 1905, Lénine arrive à Saint-Petersbourg. Avant le déclenchement de la révolution, les deux hommes sont en conflit politique depuis le congrès qui, en 1903, a séparé la social-démocratie russe entre mencheviks et bolcheviks. Rentré tard en Russie, Lénine apprécie mal, à ce moment, l'importance de ce que représente le soviét, sans rejeter pour autant la nécessité pour les bolcheviks d'y participer, mais comme à des

*“organisations sans parti auxquelles les circonstances peuvent nous contraindre de participer (...), par exemple dans l'intérêt*

(8) Trotsky, *Ma vie*.

*de la propagande du socialisme devant un auditoire démocratique aux concours indéfinis”.*

Les divergences et les polémiques sur la nature du parti ouvrier à construire qui ont séparé les deux hommes pendant les trois années précédant 1905 existent toujours. Mais à un militant, indigné que des groupes bolcheviques publient proclamations et tracts rédigés par Trotsky, Lénine répond, en privé :

*“C’est là reprendre un vieux point de vue.”*

Des décennies de calomnies staliniennes, nécessaires à la bureaucratie pour imposer sa politique de soumission à l’impérialisme qualifiée de *“socialisme dans un seul pays”*, ont trafiqué et perverti la réalité historique. Quelles furent les véritables relations entre Lénine et Trotsky en 1905 ? Trotsky précise :

*“Lénine ne participa point directement aux travaux du soviet, il n’y prit pas la parole. Inutile d’ajouter qu’il suivait attentivement chaque démarche du soviet, qu’il influençait sa politique par l’intermédiaire des représentants de la fraction bolchevique, qu’il expliquait l’action du soviet dans son journal. Sur aucune question Lénine ne se trouva en désaccord avec la politique du soviet. En outre, comme le prouvent les documents, toutes les décisions du soviet, sauf peut-être quelques-unes occasionnelles et peu importantes, furent rédigées par moi, soumises par moi au comité exécutif et rapportées par moi-même, au nom du comité, devant le soviet. Lorsque se constitua une commission fédérative de délégués des bolcheviks et des mencheviks, c’est encore moi qui eu charge de parler au nom de la commission devant le comité exécutif. Et aucun conflit ne se produisit alors” (9).*

Et de citer les Mémoires de Lounatcharski (10) :

*« Je me rappelle que, quelqu’un ayant dit en présence de Lénine : “L’étoile de Khroustalev (11) est à son déclin, et l’homme fort du soviet est actuellement Trotsky”, Lénine parut s’assombrir une seconde, puis déclara : “Pourquoi pas ? Trotsky a conquis cette situation par un labeur inlassable et brillant”. »*

Trotsky note également que

*“Lénine était déjà arrivé quand la Novaïa Jizn prit la défense de mes articles sur la révolution permanente. Nos journaux, de même que nos fractions, tendaient à la*

*fusion. Le comité central des bolcheviks, avec la participation de Lénine, adopta à l’unanimité une résolution dans laquelle il était dit, en substance, que la scission n’avait pu être que le résultat des conditions spéciales de l’émigration et que les événements de la révolution avaient détruit toute base de lutte entre fractions. Ce fut aussi la ligne que je défendis dans Nat-chalo, contre la résistance passive de Martov.”*

---

### **“LA RÉVOLUTION PERMANENTE VENAIT DE SORTIR AVEC SUCCÈS DE SA PREMIÈRE GRANDE ÉPREUVE”**

---

C’est en effet au cours de la révolution de 1905 (et dans les deux années qui suivent son écrasement) que Trotsky élabore la théorie marxiste de la *“révolution permanente”*.

Tirant les leçons de 1905, Trotsky écrit :

*“La demi-victoire de la grève d’octobre, indépendamment de son importance politique, eut pour moi une inappréciable signification théorique. Ce ne furent ni l’opposition de la bourgeoisie libérale, ni les soulèvements spontanés des paysans, ni les actes de terrorisme des intellectuels qui forcèrent le tsarisme à s’agenouiller : ce fut la grève ouvrière. L’hégémonie révolutionnaire du prolétariat s’avéra incontestable. J’estimai que la théorie de la révolution permanente venait de sortir avec succès de sa première grande épreuve. De toute évidence, la révolution ouvrait au prolétariat la perspective de la conquête du pouvoir. Les années de réaction qui allaient bientôt suivre ne purent m’obliger à abandonner ce point de vue. Mais j’en tirais aussi des conclusions pour l’Occident. Si telle était la force du jeune prolétariat en Russie, quelle ne serait pas la puissance révolutionnaire de l’autre prolétariat, celui des pays les plus cultivés !” (12).*

(9) Trotsky, *Ma vie*.

(10) Anatoli Lounatcharski (1875-1933) était en 1905 l’un des principaux rédacteurs du quotidien bolchevique *Novaïa Jizn* (“La Vie nouvelle”), organe quotidien des bolcheviks d’octobre à décembre 1905.

(11) Personnalité secondaire, l’avocat Khroustalev-Nossar fut premier président du soviet de Saint-Pétersbourg, remplacé après son arrestation fin novembre 1905 par une direction collégiale composée de l’intellectuel Svertchkov, de l’ouvrier ukrainien Zlydnev et de Trotsky.

(12) Trotsky, *Ma vie*.

Jean-Jacques Marie, rendant compte des travaux théoriques auxquels Trotsky se consacre en prison après son arrestation début janvier 1906, indique :

« Il rassemble en un volume, intitulé Notre révolution, ses articles et ses écrits de l'année écoulée, première ébauche de son étude, 1905 (...). Trotsky rassemble ses conclusions dans un chapitre final, publié ensuite comme brochure, qu'il intitule Bilan et perspectives. Ce texte, alors passé à peu près inaperçu, conclut l'avant-dernière étape de sa mue, décisive, car il révèle un théoricien apte à généraliser une pratique. Il systématise ses analyses éparpillées des mois passés en théorie de la révolution permanente : dans la Russie monarchique et arriérée, la révolution démocratique bourgeoise (c'est-à-dire le renversement de la monarchie, l'instauration de la république et des libertés fondamentales) ne pourra pas être réalisée par la bourgeoisie nationale, trop veule et débile. Seul le prolétariat pourra la mettre en œuvre et prendre le pouvoir ; voulant alors défendre ses propres intérêts et réaliser ses propres aspirations, il se heurtera aux intérêts de la bourgeoisie et mettra en cause sa domination sociale et la propriété privée des moyens de production. La nationalisation du système bancaire et l'expropriation des grandes entreprises et des grands propriétaires provoqueront une guerre sociale qui ne se limitera pas au cadre national de la Russie, mais s'étendra au-delà (...). Pour survivre et se développer, la révolution russe devra donc "réaliser des réformes sociales toujours plus profondes et rechercher un appui direct et immédiat dans la révolution en Europe occidentale", en cherchant à s'y étendre » (13).

---

## LÉNINE ET TROTSKY, DE 1905 À 1917

---

C'est un long cheminement théorique et politique basé sur son expérience dans la révolution de 1905 qui va conduire Léon Trotsky à rejoindre le Parti bolchevique en juillet 1917, dont il sera l'un des dirigeants les plus populaires après Lénine.

Entre la révolution de 1905 et celle de 1917, ce que Lénine caractérise en 1916 comme l'impérialisme, c'est-à-dire le "stade suprême du capitalisme", période d'agonie du régime de la propriété privée des moyens de production incapable de surmonter ses contradictions, marquée par "la réaction sur

toute la ligne", et par conséquent "ère des guerres et des révolutions", va contribuer à rapprocher les deux militants.

La polémique a pourtant fait rage entre eux dans les années qui précèdent la Première Guerre mondiale. Lénine, en particulier, combat avec acharnement la position de Trotsky, qui reste partisan d'un parti réunissant bolcheviks et mencheviks. Lorsqu'en janvier 1912, Lénine réunit à Prague une conférence de la fraction bolchevique qui se proclame "Parti ouvrier social-démocrate russe", élisant son propre comité central, en raison du refus des autres courants de rompre avec les "liquidateurs", c'est-à-dire l'aile des mencheviks qui voulaient liquider le travail illégal au bénéfice du seul travail légal, ces autres courants constituèrent un comité d'organisation qui tenta de rassembler toutes les forces de la social-démocratie russe face aux bolcheviks. Cheville ouvrière de cette tentative éphémère de regroupement, lors d'une conférence tenue en août 1912, Trotsky et ce "bloc d'août" furent la cible d'une polémique acharnée de Lénine.

---

### "C'ÉTAIT SÉVÈRE, MAIS VRAI"

---

Rappelant sa participation à ce "bloc", Trotsky écrira, des années plus tard :

« J'ai participé activement à ce bloc. En un certain sens, je l'ai créé. Politiquement, j'étais en désaccord avec les mencheviks sur tous les problèmes fondamentaux ; (...) j'étais beaucoup plus proche des bolcheviks sur l'orientation politique générale, mais j'étais hostile au "régime" léniniste, car je n'avais pas encore réussi à comprendre qu'un parti solidement soudé et centralisé est indispensable pour atteindre le but révolutionnaire. Aussi ai-je alors constitué ce bloc circonstanciel formé d'éléments hétérogènes et qui était dirigé contre l'aile prolétarienne du parti (...). Lénine soumit le "bloc d'août" à une critique impitoyable et les coups les plus durs s'abattirent sur mon dos. Lénine démontra que, puisque je n'étais d'accord politiquement ni avec les mencheviks ni avec les Vperiodistes (14), ma politique n'était que de l'aventurisme. C'était sévère, mais

---

(13) Jean-Jacques Marie, *Trotsky, naissance d'un destin*, op. cit.

(14) Fraction ultra-gauche qui s'était séparée des bolcheviks.

vrai ! (...) En dépit de ma conception de la révolution permanente, qui, sans aucun doute, dessinait la perspective juste, je ne m'étais pas encore affranchi à cette époque, en particulier dans le domaine de l'organisation, des traits caractéristiques du révolutionnaire petit-bourgeois. Je souffrais de "conciliationnisme" envers les mencheviks et de méfiance envers le centralisme de Lénine. Aussitôt après la conférence d'août, le bloc commença à se désagréger en ses parties composantes. Au bout de quelques mois, je quittai le bloc non seulement sur le terrain des principes, mais aussi sur celui de l'organisation » (15).

L'éclatement de la première guerre impérialiste mondiale provoque un séisme dans le mouvement ouvrier lorsque la plupart des chefs de l'Internationale basculent dans le camp de leur propre bourgeoisie. Ce séisme va accélérer le cheminement politique de Trotsky. Lénine et lui condamnent les dirigeants de la II<sup>e</sup> Internationale, qui, se vautrant dans "l'Union sacrée" avec leur propre bourgeoisie en août 1914, permettent la première guerre impérialiste mondiale et son cortège de destructions. Les deux refusent de voir dans la trahison des chefs de la social-démocratie internationale la fin de la lutte des classes. Mais tous deux n'en tirent pas immédiatement la même conclusion sur le plan de l'organisation. Lénine prend position pour "*une nouvelle Internationale*" ouvrière, rompant avec la deuxième et ses dirigeants faillis. Il faudra encore quelques mois à Trotsky pour en arriver à cette conclusion. Les deux hommes se retrouvent à la conférence ouvrière de Zimmerwald (Suisse, septembre 1915), dont Trotsky, dans *Ma vie*, dresse en quelques lignes le tableau :

"Les délégués prirent place, en se servant, dans quatre voitures, et gagnèrent la montagne. Les passants considéraient avec curiosité ce convoi extraordinaire. Les délégués eux-mêmes plaisantaient, disant qu'un demi-siècle après la fondation de la première Internationale, il était possible de transporter tous les internationalistes dans quatre voitures. Mais il n'y avait aucun scepticisme dans ce badinage. Le fil de l'histoire casse souvent. Il faut faire un nouveau nœud. C'est ce que nous allions faire à Zimmerwald. Les journées de la conférence (du 5 au 8 septembre 1915) furent orageuses. L'aile révolutionnaire, à la tête de laquelle se trouvait Lénine, et le groupe pacifiste auquel appartenait la

majorité des délégués réussirent difficilement à s'entendre sur un manifeste commun dont j'élaborai le projet. Le manifeste ne disait pas tout ce qu'il aurait fallu dire, loin de là. Mais il marquait tout de même un grand pas en avant. Lénine s'était tenu à l'extrême flanc gauche. Sur un bon nombre de questions, il se trouva tout seul dans cette gauche à laquelle je n'appartenais pas formellement, bien que je fusse proche d'elle sur toutes les questions essentielles. C'est à Zimmerwald que Lénine tendit fortement le ressort pour une future action internationale. Dans ce petit village de la montagne suisse, il posa les premières pierres de l'Internationale révolutionnaire."

---

### "UNE ANALYSE IDENTIQUE DE LA SITUATION ET DES PRÉVISIONS TOUTES PAREILLES"

---

"C'est seulement pendant la guerre que je compris que ces tentatives (d'unification avec les mencheviks — NDLR) seraient inutiles",

écrit Trotsky, dans le chapitre de *Ma vie* intitulé « *Le "trotskysme" en 1917* ». Point de vue qui se forge définitivement après l'éclatement de la révolution de février 1917 à Petrograd. Il ajoute :

"A New York, au début de mars, j'écrivis une série d'articles consacrés à l'étude des forces de classes et des perspectives de la révolution russe. En ce même temps, Lénine envoyait de Genève à Petrograd ses Lettres de loin. Écrits sur deux points du monde que sépare l'océan, ces articles donnent une analyse identique de la situation et expriment des prévisions toutes pareilles. Toutes les formules essentielles — sur l'attitude à prendre à l'égard des paysans, de la bourgeoisie, du gouvernement provisoire, de la guerre, de la révolution internationale, sont absolument identiques (...). Je ne connaissais pas le jugement de Lénine. Je parlais de mes propres prémisses et de ma propre expérience révolutionnaire. Et j'indiquais les mêmes perspectives, la même ligne stratégique que donnait Lénine."

Or, lorsque la deuxième révolution russe éclate, en février 1917,

"pas un des dirigeants du parti (bolchevique — NDLR) se trouvant alors en

---

(15) Trotsky, *Défense du marxisme*, "D'une égratignure au danger de gangrène", 24 janvier 1940.

Russie — pas un ! — n'avait même l'idée de gouverner vers la dictature du prolétariat, vers la révolution socialiste. La conférence du parti qui avait réuni, à la veille de l'arrivée de Lénine, quelques dizaines de bolcheviks avait montré qu'aucun d'eux n'allait en pensée au-delà de la démocratie. Ce n'est pas sans intention que les procès-verbaux de cette conférence restent cachés jusqu'à ce jour. Staline était d'avis de soutenir le gouvernement provisoire de Goutchkov-Milioukov (16) et d'arriver à une fusion des bolcheviks avec les mencheviks (...). La Pravda de Petrograd, dont les rédacteurs en chef, avant l'arrivée de Lénine, étaient Staline et Kamenev, est restée à tout jamais un monument d'esprit borné, d'aveuglement et d'opportunisme. Cependant, la masse du parti, comme la classe ouvrière dans son ensemble, se dirigeait spontanément vers la lutte pour le pouvoir."

Voilà qui "tord le cou" aux décennies de calomnies staliniennes prétendant opposer, en 1917, "léninisme" et "trotskysme".

Trotsky ajoute :

« En rejoignant (en juillet 1917 — NDLR) le Parti bolchevique, Trotsky reconnu complètement et entièrement la justesse des méthodes léninistes de construction du parti. En même temps, la tendance de classe intransigeante qui caractérise le bolchevisme avait corrigé un pronostic erroné. Si nous ne soulevâmes pas à nouveau le problème de la "révolution permanente" en 1917, c'est qu'il avait été réglé pour nous deux par la marche même des événements. Ce n'étaient point des combinaisons subjectives ou conjoncturelles, mais la révolution prolétarienne qui constituait la base d'un travail commun. C'est une base solide. En outre, il ne s'agissait pas d'un "bloc", mais d'une unification au sein d'un seul parti contre la bourgeoisie et ses agents petit-bourgeois. A l'intérieur du parti, le bloc d'octobre conclu entre Lénine et Trotsky était dirigé contre les tergiversations petites-bourgeoises sur l'insurrection » (17).

---

**“LE BOLCHEVISME AVAIT ATTIRÉ  
À LUI TOUT CE QU’IL Y AVAIT  
DE MEILLEUR DANS LES TENDANCES  
DE LA PENSÉE SOCIALISTE” (LÉNINE)**

---

« J'arrivai à Petrograd un mois après Lénine (...). Je trouvai la situation dans le parti essentiellement modifiée. Lénine

avait fait appel à la masse des partisans contre leurs tristes leaders. Il mena une lutte systématique contre ces "vieux bolcheviks — écrivait-il — qui ont déjà joué plus d'une fois un triste rôle dans l'histoire de notre parti, répétant sans y rien comprendre une formule apprise par cœur au lieu d'étudier les particularités de la nouvelle et vivante situation" (...). Avant même d'avoir adhéré en bonne et due forme au parti, je contribuai à l'élaboration des plus importants documents du bolchevisme. Il ne vint à l'esprit de personne de demander si j'avais renoncé au "trotskysme" (...). Si, à cette époque, on a pu voir le trotskysme opposé au léninisme, ce fut seulement en ce sens que, dans les sphères supérieures du parti, pendant avril, Lénine fut accusé de trotskysme. Kamenev en parlait ainsi, ouvertement et avec persistance (...). Le 1<sup>er</sup> novembre 1917, à une séance du comité de Petrograd (le procès-verbal de cette séance, historique sous tous rapports, est tenu secret jusqu'à présent), Lénine déclara que depuis que Trotsky s'était convaincu de l'impossibilité d'une alliance avec les mencheviks, "il n'y avait pas de meilleur bolchevik que lui". Il montra par là clairement, et non pour la première fois, que si quelque chose nous séparait, ce n'était pas la théorie de la révolution permanente (...). Jetant un coup d'œil rétrospectif, deux ans après la révolution d'Octobre, Lénine écrivait : "Au moment de la conquête du pouvoir, lorsque fut créée la république des soviets, le bolchevisme avait attiré à lui tout ce qu'il y avait de meilleur dans les tendances de la pensée socialiste proches de lui." Peut-il y avoir l'ombre d'un doute qu'en parlant d'une façon aussi marquée des tendances de la pensée socialiste les plus proches du bolchevisme, Lénine avait en vue tout d'abord ce que l'on appelle maintenant le "trotskysme historique" ? (...) Pour Lénine, lorsqu'il passait en revue l'évolution du parti dans son ensemble, le trotskysme n'était pas quelque chose d'étranger ou d'hostile ; c'était, au contraire, le courant de la pensée socialiste le plus proche du bolchevisme. »

**Dominique Ferré**

(16) Gouvernement constitué à la chute du tsar, composé des bourgeois libéraux et soutenu de façon critique par les dirigeants mencheviques et socialistes-révolutionnaires du soviét, où ils étaient alors majoritaires.

(17) Trotsky, *Défense du marxisme*, "D'une égratignure au danger de gangrène", 24 janvier 1940.





1906 : procès des principaux dirigeants du soviet de Pétersbourg et de la révolution de 1905 (à la barre, avec un dossier dans les mains, Léon Trotsky, âgé de 27 ans).



“Sois sur tes gardes” : affiche de la guerre civile (1919) représentant Trotsky en uniforme de l’Armée rouge.

# Trotsky et les débuts de la lutte antibureaucratique en URSS

Par Christel KEISER

Dès son retour à l'activité politique en octobre 1922 — après une attaque cérébrale —, Lénine s'inquiète du développement de la bureaucratie dans le Parti bolchevique et dans l'appareil d'Etat soviétique. En novembre, il propose à Trotsky d'être son allié dans le combat qu'il décide d'engager, en particulier contre le département dirigé par Staline, l'"Inspection ouvrière et paysanne" (1). Cette inspection a été créée sur décision du VIII<sup>e</sup> Congrès du PC russe, le 30 mars 1919, afin de pourchasser dans les diverses administrations de l'Etat le bureaucratisme, le laisser-aller, la gabegie et la corruption. Sur proposition de Zinoviev, Lénine a fait nommer à sa tête Staline, qui va vite trouver les moyens de se constituer ainsi une clientèle en prenant la défense de ceux qu'il devait traquer. Cette inspection va donc servir d'instrument à la couche bureaucratique naissante autour de Staline pour tenter d'empêcher toute démocratie.

---

## LA DISCUSSION SUR LES PROCESSUS DE BUREAUCRATISATION DU PARTI S'ENGAGE...

---

Les dirigeants du Parti bolchevique ont toujours considéré la révolution russe comme un segment de la révolution mondiale. Ils ont ainsi placé les plus grands

espoirs dans la victoire de la révolution allemande, qui devait briser l'isolement de la révolution en Russie. En 1923, l'échec de la révolution allemande, dû largement à l'attitude des dirigeants du Parti communiste allemand, provoque la désillusion et la démoralisation des militants bolcheviques.

Par ailleurs, la Russie doit faire face à une grave crise économique. Lors du XII<sup>e</sup> Congrès du parti, en avril 1923, Trotsky qualifie cette crise de "*crise des ciseaux*" : la courbe des prix industriels ne cesse de progresser, tandis que celle des produits agricoles stagne, provoquant un affaissement du prolétariat industriel.

Alors que la majorité du bureau politique décide de baisser de manière autoritaire les prix industriels afin de remédier à ce problème, Trotsky considère que la Nep (2) doit être corrigée grâce à la mise en place d'une planification permettant le

(1) Dans *Ma vie*, Trotsky relate ainsi l'échange sur cette question : "*Eh bien, continua Lénine (...), je vous propose de faire bloc avec vous : contre le bureaucratisme en général, contre le bureau d'organisation en particulier.*" Trotsky accepte : "*Il est flatteur, répondis-je, de faire un bloc honnête avec un honnête homme*" (chapitre 30).

(2) La Nouvelle Politique économique (Nep) est caractérisée par la suppression des mesures de réquisition, remplacées par un impôt progressif en nature, le rétablissement de la liberté du commerce et la réapparition d'un marché, le retour à l'économie monétaire, la tolérance d'une industrie privée moyenne et petite, et l'appel, sous contrôle de l'Etat, à des investissements étrangers.

développement de l'industrie lourde. La troïka (Staline, Zinoviev, Kamenev) s'oppose à ce projet.

La situation économique s'aggrave au cours de l'été, provoquant grèves et manifestations. Dzerjinski, responsable du Guépéou, demande alors au bureau politique que chaque membre du parti soit tenu de dénoncer à la police politique toute activité d'opposition.

Dans une lettre au comité central du 8 octobre analysant la demande de Dzerjinski, Trotsky fait part de sa préoccupation concernant l'aggravation des processus de bureaucratisation de l'appareil du parti et menace d'en appeler au parti tout entier.

Le 15 octobre, 46 autres militants (3) adressent une déclaration au comité central également contre la bureaucratisation du parti. Cette déclaration relie l'existence d'un appareil de fonctionnaires appointés au sommet et le refus de la mise en œuvre d'une politique active de planification, qui font peser sur le pays une grave crise économique.

*“Le texte est révélateur de la profondeur de la crise interne qui conduit à un regroupement aussi large de militants responsables sur une plate-forme de lutte pour la démocratie interne” (4).*

Actes fractionnels et de division, rétorque le comité central. Pourtant, la direction n'a d'autre recours que d'ouvrir la discussion, y compris dans les colonnes de la *Pravda*.

Cette discussion va se mener de novembre 1923 à mars 1924 (5), mettant en évidence des critiques sur le fonctionnement de l'appareil et donnant naissance à l'“Opposition de gauche”. Le 5 décembre 1923, le bureau politique, faisant mine de répondre à ces critiques, adopte une résolution annonçant un cours nouveau :

*“Le parti doit procéder à une modification sérieuse de sa politique dans le sens d'une application stricte et méthodique de la démocratie ouvrière.”*

Trotsky vote cette résolution.

Les 28 et 29 novembre, paraît, dans la *Pravda*, *Cours nouveau*, qui analyse les origines, les racines sociales et économiques, ainsi que les formes du bureaucratisme.

Dans la préface de cette brochure, Trotsky caractérise la discussion engagée et

précise la signification qu'il entend accorder à la résolution du comité central :

*“Autour de ces questions concernant le régime intérieur du parti et de l'économie du pays, il s'est élevé au cours de la discussion des nuages de poussière qui forment souvent un voile impénétrable et brûlent les yeux. Mais cela passera. Les nuages de poussière se dissiperont. Les contours réels des questions apparaîtront. La pensée collective du parti tirera progressivement des débats ce qui lui est nécessaire, acquerra de la maturité et deviendra plus sûre de soi. Et, de la sorte, la base du parti s'élargira et sa direction s'affermira. C'est en cela que consiste le sens objectif de la résolution du comité central sur le cours nouveau du parti.”*

Selon Pierre Broué, Trotsky

*“sait parfaitement que son interprétation et l'application qu'il voudrait faire de la résolution diffèrent profondément de la conception qu'en a la troïka” (6).*

---

### ... POUR ABOUTIR AU DÉBUT DU COMBAT DE TROTSKY CONTRE LE BUREAUCRATISME

---

Le 10 décembre, Trotsky rédige une *“Lettre à une assemblée du parti”*, publiée en appendice de la brochure *Cours nouveau*. Cette lettre est en réalité un véritable appel au combat. Trotsky y explique à quelles conditions la résolution du 5 décembre doit permettre de lutter contre les dangers du bureaucratisme. Il note que si les dirigeants du parti, y compris les plus représentatifs de la bureaucratie naissante, ne formulent aucune critique sur la résolution, c'est parce qu'ils souhaitent *“pratiquement l'enterrer”*. Or, selon Trotsky, la mise en œuvre de cette résolution exige le *“remplacement des bureaucrates momifiés par des éléments vigoureux étroitement liés à la vie de la collectivité”*.

La publication de *Cours nouveau* marque la fin de la période de la discussion

(3) Parmi eux, se trouvent quelques-uns des bolcheviks les plus éminents : Prébrajinski, Antonov-Ovseenko, Alski.

(4) Pierre Broué, *Le Parti bolchevique, Histoire du PC de l'URSS*, 1963, Editions de Minuit.

(5) Discussion qui va se mener sans Lénine, victime d'une troisième attaque en mars 1923 qui le prive de la parole.

(6) *Ibidem*.

libre. Dès lors, l'appareil va se déchaîner contre Trotsky.

Il ne s'agit pas ici de résumer la "*Lettre à une assemblée du parti*" — dont nous publions de larges extraits ci-dessous —, mais d'attirer l'attention du lecteur sur quelques problèmes politiques soulevés par Trotsky à un moment crucial de l'histoire du Parti bolchevique.

Contre le bureaucratisme, la "*Lettre à une assemblée du parti*" rappelle que "*le parti doit se subordonner son propre appareil, sans cesser d'être une organisation centralisée*", en précisant que "*la démocratie et le centralisme sont deux faces de l'organisation du parti*".

Dans le chapitre 1 de *Cours nouveau* (7), Trotsky revient sur la nécessité de réaliser la démocratie dans le parti, appuyée sur la participation de tous les militants à la direction du parti et du prolétariat. Il indique :

*"La crise économique a donné une forte impulsion à la pensée critique. L'annonce des événements d'Allemagne a mis en branle le parti. A ce moment-là est apparu avec une netteté particulière le fait que le parti vit en quelque sorte à deux étages : l'étage supérieur, où l'on décide, et l'étage inférieur, où l'on ne fait que prendre connaissance des décisions."*

Or, affirme-t-il,

*« la masse des communistes disent en quelque sorte aux dirigeants : "Vous avez, camarades, l'expérience d'avant-Octobre, qui manque à la plupart d'entre nous ; mais sous votre direction, nous avons acquis après Octobre une grande expérience, qui devient de plus en plus considérable. Et nous voulons non seulement être dirigés par vous, mais participer avec vous à la direction du prolétariat. Nous le voulons, non seulement parce que c'est notre droit à nous, membres du parti, mais aussi parce que c'est absolument nécessaire au progrès de la classe ouvrière. Sans notre expérience, à nous qui sommes à la base du parti, expérience dont il ne doit pas être simplement tenu compte dans les sphères dirigeantes, mais qui doit être introduite par nous-mêmes dans la vie du parti, l'appareil dirigeant se bureaucratise, et nous, communistes du rang, nous ne nous sentons pas suffisamment armés idéologiquement devant les sans-parti". »*

La masse des adhérents du parti veut et doit participer activement à l'élaboration

des décisions du parti. La direction collective, la collaboration entre la nouvelle génération et la vieille garde sont la condition indispensable pour que le parti puisse accomplir sa tâche historique.

Contre le bureaucratisme, la "*Lettre à une assemblée du parti*" affirme :

*"Hors du parti, l'obéissance passive qui fait emboîter mécaniquement le pas après les chefs ; hors du parti, l'impersonnalité, la servilité, le carriérisme !"*

Trotsky invite à libérer l'initiative créatrice, entravée par les méthodes de l'appareil. Les communistes sont appelés à lutter contre "*le traditionalisme conservateur*" en

*"profitant de toute l'expérience du parti pour trouver soi-même une nouvelle solution appropriée à la situation et, par là même, enrichir la tradition"*.

Et pour ce faire, insiste Trotsky, il faut s'appuyer sur la jeunesse : "*La jeunesse est notre baromètre*", dit-il, car

*"elle réagit d'une manière particulière vigoureuse contre le bureaucratisme"* (8).

---

## COMBATTRE LE FRACTIONNEMENT DU PARTI PAR LA DÉMOCRATIE OUVRIÈRE

---

Trotsky, à cette époque, partage, avec tous les dirigeants du Parti bolchevique, des inquiétudes quant au danger de fractionnement du parti. Il revient dans *Cours nouveau* sur ce qui, selon lui, constitue les sources des fractions :

*"Les nuances d'opinion, les divergences de vues épisodiques peuvent exprimer la pression lointaine d'intérêts sociaux déterminés et, dans certaines circonstances, se transformer en groupements stables ; ces derniers peuvent, à leur tour, tôt ou tard, prendre la forme de fractions organisées qui, s'opposant comme telles au reste du parti, subissent par là même davantage les pressions extérieures. Telle est l'évolution logique des groupements à une époque où le Parti communiste est obligé de monopoliser la direction de la vie politique. Qu'en résulte-t-il ? Si l'on ne veut pas de fractions, il ne*

(7) *De la révolution*, Léon Trotsky.

(8) *Ibidem*.

*faut pas de groupements permanents ; si l'on ne veut pas de groupements permanents, il faut éviter les groupements temporaires ; enfin, pour qu'il n'y ait pas de groupements temporaires, il faut qu'il n'y ait pas de divergences de vues, car là où il y a deux opinions, les gens se groupent fatalement. Mais comment, d'autre part, éviter les divergences de vues dans un parti d'un demi-million d'hommes qui dirige le pays dans des conditions exceptionnellement compliquées et pénibles ? Telle est la contradiction essentielle qui réside dans la situation même du parti de la dictature prolétarienne et à laquelle on ne saurait échapper uniquement par des procédés de pure forme."*

Bien sûr, de nombreux militants, y compris dans la fraction dirigeante, ressentent un malaise. Mais Trotsky a été le seul, parmi les principaux dirigeants, à poser le problème dans toute sa clarté.

Laissons la conclusion à Trotsky :

*"Notre parti ne pourrait s'acquitter de sa mission historique s'il se morcelait en fractions (...). Mais il ne combattra avec succès les dangers de fractionnement qu'en développant et en consolidant dans son sein l'application de la démocratie ouvrière. Le bureaucratisme de l'appareil est précisément l'une des principales sources du fractionnement."*

**Christel Keiser**

## Extraits de la "Lettre à une assemblée du parti"

Chers camarades (...),

La résolution du bureau politique sur l'organisation du parti a une signification exceptionnelle. Elle indique que le parti est arrivé à un tournant important de sa voie historique. Aux tournants, comme on l'a signalé avec raison en maintes assemblées, il faut de la prudence ; mais il faut aussi de la fermeté et de la décision. L'expectative, l'imprécision seraient en l'occurrence les pires formes d'imprudence.

Portés à surestimer le rôle de l'appareil dirigeant et à sous-estimer l'initiative du parti, quelques camarades d'esprit conservateur critiquent la résolution du bureau politique. Le CC, disent-ils, assume des obligations impossibles ; la résolution ne fera qu'engendrer des illusions et n'aura que des résultats négatifs. Cette manière de voir décèle une méfiance bureaucratique profonde envers le parti. Jusqu'à présent, le centre de gravité avait été par erreur reporté sur l'appareil ; la résolution du CC proclame qu'il doit désormais résider dans l'activité, l'initiative, l'esprit critique de tous les membres du parti, avant-garde organisée du prolétariat. Elle ne signifie pas que l'appareil du parti soit chargé de décréter, de créer ou d'établir le régime de la démocratie. Ce régime, le parti le réalisera lui-même. Brièvement parlant : *le parti doit se subordonner son propre appareil*, sans cesser d'être une organisation centralisée.

Dans les débats et les articles de ces derniers temps, on a souligné que la démocratie "pure", "entière", "idéale" est irréalisable et que, pour nous, elle n'est pas une fin en soi. Cela est incontestable. Mais on peut, avec autant de raison, affirmer que le centralisme pur, absolu, est irréalisable et incompatible avec la nature d'un parti de masse et qu'il ne saurait, non plus que l'appareil du parti, représenter une fin en soi. La démocratie et le centralisme sont deux faces de l'organisation du parti. Il s'agit de les accorder de la façon la plus juste, c'est-à-dire correspondant le mieux à la situation. Durant la dernière période, l'équilibre était rompu au profit de l'appareil. L'initiative du parti était réduite au minimum. De là des habitudes et des procédés de direction en contradiction fondamentale avec l'esprit de l'organisation révolutionnaire du prolétariat. La centralisation excessive de l'appareil aux dépens de l'initiative engendrait un *malaise*, malaise qui, à l'extrémité du parti, revêtait une forme extrêmement morbide et se traduisait entre autres par l'apparition de groupements illégaux dirigés par des éléments indubitablement hostiles au communisme. En même temps, l'ensemble du parti désapprouvait

de plus en plus les méthodes officielles de solution des questions. L'idée, ou tout au moins le sentiment, que le bureaucratisme menaçait d'engager le parti dans une impasse était devenue presque générale. Des voix s'élevaient pour signaler le danger. La résolution sur la nouvelle orientation est la première expression officielle du revirement qui s'est effectué dans le parti. Elle sera réalisée dans la mesure où le parti, c'est-à-dire ses quatre cent mille membres, voudra et saura la réaliser.

Dans une série d'articles, on s'attache à démontrer que, pour vivifier le parti, il faut commencer par élever le niveau de ses membres, après quoi tout le reste, c'est-à-dire la démocratie ouvrière, viendra par surcroît (...).

Le parti ne peut élever son niveau qu'en accomplissant ses tâches essentielles, et cela en dirigeant collectivement (avec les lumières et l'initiative de tous ses membres) la classe ouvrière et l'État prolétarien. Il faut aborder la question, non pas du point de vue *pédagogique*, mais du point de vue *politique*. On ne saurait faire dépendre l'application de la démocratie ouvrière du degré de "préparation" des membres du parti à cette démocratie. Notre parti est un parti. Nous pouvons présenter des exigences rigoureuses à ceux qui veulent y entrer et y rester ; mais, une fois qu'on en est membre, on participe par là même à toute son action.

Le bureaucratisme tue l'initiative et entrave ainsi l'élévation du niveau général du parti. C'est là son défaut capital. Comme l'appareil est constitué inévitablement par les camarades les plus expérimentés et les plus méritoires, c'est sur la formation politique des jeunes générations communistes que le bureaucratisme a sa répercussion la plus fâcheuse. Aussi est-ce la jeunesse, baromètre sûr du parti, qui réagit le plus vigoureusement contre le bureaucratisme de notre organisation.

Néanmoins, il ne faudrait pas croire que notre système de solution des questions — tranchées presque uniquement par les fonctionnaires du parti — n'ait aucune influence sur l'ancienne génération, qui incarne l'expérience politique et les traditions révolutionnaires du parti. Là aussi, le danger est très grand. L'immense autorité du groupe des vétérans du parti est universellement reconnue. Mais ce serait une erreur grossière que de la considérer comme un *absolu*. *Ce n'est que par une collaboration active constante avec la nouvelle génération, dans le cadre de la démocratie, que la vieille garde conservera son caractère de facteur révolutionnaire*. Sinon, elle peut se figer et devenir insensiblement l'expression la plus achevée du bureaucratisme.

L'histoire nous offre plus d'un cas de dégénérescence de ce genre. Prenons l'exemple le plus récent et le plus frappant : celui des chefs des partis de la II<sup>e</sup> Internationale. Wilhelm Liebknecht, Bebel, Singer, Victor Adler, Kautsky, Bernstein, Lafargue, Guesde étaient les disciples directs de Marx et d'Engels. Pourtant, dans l'atmosphère du parlementarisme et sous l'influence du développement automatique de l'appareil du parti et de l'appareil syndical, ces leaders, totalement ou partiellement, tournèrent à l'opportunisme. A la veille de la guerre, le formidable appareil de la social-démocratie, couvert de l'autorité de l'ancienne génération, était devenu le frein le plus puissant à la progression révolutionnaire. Et nous, les "vieux", nous devons bien dire que notre génération, qui joue naturellement le rôle dirigeant dans le parti, ne serait nullement prémunie contre l'affaiblissement de l'esprit révolutionnaire et prolétarien dans son sein si le parti tolérait le développement des méthodes bureaucratiques qui transforment la jeunesse en objet d'éducation et détachent inévitablement l'appareil de la masse, les anciens des jeunes. Contre ce danger indubitable, il n'est pour le parti d'autre moyen que l'orientation vers la démocratie et l'afflux, toujours plus grand, des éléments ouvriers dans son sein (...).

Mais ce qu'il faut modifier avant tout, c'est l'esprit qui règne dans nos organisations. Il faut que le parti revienne à l'initiative collective, au droit de critique libre et fraternelle, qu'il ait la faculté de s'organiser lui-même. Il est nécessaire de régénérer et de renouveler l'appareil du parti et de lui faire sentir qu'il n'est que l'exécuteur de la volonté de la collectivité.

La presse du parti a, ces derniers temps, donné une série d'exemples caractéristiques de la dégénérescence bureaucratique des mœurs et des rapports dans le parti. Un critique osait-il élever la voix, immédiatement on prenait le numéro de sa carte de communiste. Avant la publication de la décision du CC sur le "cours nouveau", le simple fait de signaler la nécessité d'une modification du régime intérieur du parti était considéré par les fonctionnaires préposés à l'appareil comme une hérésie, une manifestation de l'esprit de scission, une atteinte à la discipline. Et maintenant les bureaucrates sont prêts formellement à "prendre acte" du "cours nouveau", c'est-à-dire *pratiquement à l'enterrer*. Le renouvellement de l'appareil du parti — dans le cadre précis du statut — doit avoir pour but de remplacer les bureaucrates momifiés par des éléments vigoureux étroitement liés à la vie de la collectivité. Et, avant tout, il faut écarter des postes dirigeants ceux qui, au premier mot de protestation ou d'objection, brandissent contre les critiques les foudres des sanctions. Le "cours nouveau" doit avoir pour premier résultat de faire sentir à tous que personne désormais n'osera plus terroriser le parti.

Notre jeunesse ne doit pas se borner à répéter nos formules. Elle doit les conquérir, se les assimiler, se former son opinion, sa physionomie à elle, et être capable de lutter pour ses vues avec le courage que donnent une conviction profonde et une entière indépendance de caractère. Hors du parti, l'obéissance passive qui fait emboîter mécaniquement le pas après les chefs ; hors du parti, l'impersonnalité, la servilité, le carriérisme ! Le bolchevik n'est pas seulement un homme discipliné : c'est un homme qui, dans chaque cas et sur chaque question, se forge une opinion ferme et la défend courageusement, non seulement contre ses ennemis, mais au sein de son propre parti. Peut-être sera-t-il aujourd'hui en minorité dans son organisation. Il se soumettra, parce que c'est son parti. Mais cela ne signifie pas toujours qu'il soit dans l'erreur. Peut-être a-t-il vu ou compris avant les autres la nouvelle tâche ou la nécessité d'un tournant. Il soulèvera avec persistance la question une deuxième, une troisième, une dixième fois s'il le faut. Par là, il rendra service à son parti, en le familiarisant avec la nouvelle tâche ou en l'aidant à accomplir le tournant nécessaire sans bouleversements organiques, sans convulsions intérieures.

Notre parti ne pourrait s'acquitter de sa mission historique s'il se morcelait en fractions. Il ne se désagrègera pas ainsi, car, collectivité autonome, son organisme s'y oppose. Mais il ne combattra avec succès les dangers de fractionnement qu'en développant et en consolidant dans son sein l'application de la démocratie ouvrière. *Le bureaucratisme de l'appareil est précisément l'une des principales sources du fractionnement*. Il réprime impitoyablement la critique et refoule le mécontentement à l'intérieur de l'organisation. Pour lui, toute critique, tout avertissement est presque fatalement une manifestation de l'esprit de scission. Le centralisme mécanique a pour complément obligé le fractionnement, caricature de la démocratie et danger politique formidable.

Conscient de la situation, le parti accomplira l'évolution nécessaire avec la fermeté et la décision exigées par les tâches qui lui reviennent. Par là même, il affermira son unité révolutionnaire qui lui permettra de mener à bien le travail immense qui lui incombe sur l'échelle nationale et internationale.

Je suis loin d'avoir épuisé la question. J'ai renoncé, intentionnellement, à en étudier ici plusieurs côtés essentiels, me proposant de vous les exposer oralement dès que je serai rétabli — ce qui, je l'espère, ne tardera pas.

Salut fraternel.

8 décembre 1923.

L. Trotsky





Trotsky, Lénine et Kamenev, en 1919.



Trotsky en uniforme de l'Armée rouge, lors d'un défilé sur la place Rouge, à Moscou, en 1920.

# Trotsky et le courant bolchevique “Le bolchevisme est la seule forme possible de marxisme pour cette époque”

Par Andreu CAMPS

Dans un long article rédigé en août 1937 sous le titre “*Bolchevisme et stalinisme*”, revenant sur les racines théoriques et historiques de la IV<sup>e</sup> Internationale, Trotsky argumente pour tirer la conclusion reprise dans le titre :

« *Le Parti bolchevique a montré dans l'action la combinaison de l'audace révolutionnaire la plus grande et du réalisme politique (...). Le Parti bolchevique a montré au monde entier comment mener à bien insurrection armée et prise du pouvoir. Ceux qui opposent l'abstraction des soviets à la dictature du parti devraient comprendre que c'est seulement grâce à la direction bolchevique que les soviets ont été capables de sortir de la boue réformiste et d'atteindre la forme d'Etat du prolétariat (...). Même si la bureaucratie stalinienne réussissait à détruire les fondements économiques de la société nouvelle, l'expérience de l'économie planifiée sous la direction du Parti bolchevique serait entrée pour toujours dans l'histoire comme l'un des plus grands enseignements de l'humanité (...).*

*Ce n'est pas tout. Le Parti bolchevique n'a pu réaliser ce magnifique travail “pratique” que parce qu'il fut à chaque pas éclairé par la théorie. Le bolchevisme n'a pas créé cette théorie : elle lui a été fournie par le marxisme. Mais le marxisme est la théorie du mouvement, pas de la stagnation (...).*

*Le bolchevisme a fait au marxisme une contribution précieuse avec son analyse de l'époque impérialiste comme l'ère des guerres et des révolutions ; de la démocratie bourgeoise à l'époque du déclin de l'impérialisme ; de la corrélation entre la grève générale et l'insurrection ; du rôle du parti ; des soviets et des syndicats à la période de la révolution prolétarienne ; avec sa théorie de l'Etat soviétique, de l'économie de transition, du fascisme et du bonapartisme à l'époque du déclin du capitalisme ; et finalement avec son analyse de la dégénérescence aussi bien du Parti bolchevique lui-même que de l'Etat soviétique. »*

Trotsky démontre qu'aucun autre courant, aucune autre tendance qui se réclame du mouvement ouvrier et-ou du marxisme n'a contribué de façon essentielle aux acquis théoriques et pratiques du bolchevisme.

Il écrit cela en août 1937, dans une période où la réaction semble l'emporter sur tous les terrains (victoire du nazisme en Allemagne, première grande vague des procès de Moscou, qui ont liquidé la vieille garde bolchevique et permis à la bureaucratie stalinienne parasitaire d'asseoir son pouvoir ; écrasement du prolétariat espagnol après l'insurrection de mai 1937 à Barcelone). Trotsky, qui a entrepris

avec ses partisans comme tâche prioritaire la constitution de la IV<sup>e</sup> Internationale, dont une première conférence a eu lieu en juillet 1936 à Genève, montre que ses racines historiques et théoriques plongent dans la continuité du bolchevisme, c'est-à-dire du courant politique qui a constitué le parti révolutionnaire capable pour la première fois d'amener les masses à la prise du pouvoir.

Dans le parcours politique de Trotsky, sa jonction avec le bolchevisme a été l'aboutissement d'une longue bataille où Trotsky, dans un premier temps, l'avait combattu. Nous y reviendrons.

---

## UN GRAND TOURNANT DANS UN PARCOURS RÉVOLUTIONNAIRE

---

Le 23 octobre 1927, Trotsky est exclu du comité central du Parti bolchevique (rappelons que son adhésion formelle date de juin 1917, même si, depuis avril 1917, dès son retour d'exil en Russie, il travaille main dans la main avec le parti de Lénine).

En janvier 1928, Trotsky est exilé à Alma Ata et il essaie de continuer à diriger l'activité politique de l'Opposition de gauche. Lors du XV<sup>e</sup> Congrès du Parti bolchevique, le 15 novembre 1927, l'Opposition unifiée (avec Kamenev et Zinoviev) a été battue, ce qui provoque sa désagrégation. Les défections se multiplient dans les rangs de l'Opposition. Mais pour l'appareil stalinien, elle reste menaçante, particulièrement à cause de la crise qui secoue l'Union soviétique, crise qui se manifeste par le fossé qui se creuse entre paysannerie et classe ouvrière.

Dans ces conditions, l'expulsion de Trotsky et son exil sont un besoin pressant pour la bureaucratie, afin d'essayer de maintenir son pouvoir en reprenant à son compte quelques aspects centraux de la plateforme de l'Opposition de gauche, notamment l'industrialisation, pour tenter de surmonter la crise que traverse le pays.

L'expulsion de Trotsky met fin à toute une période où celui-ci, après son adhésion au Parti bolchevique, a été l'un des principaux dirigeants de la révolution et à la tête du nouvel Etat.

Selon le *Bulletin de l'Opposition*, les raisons données par Staline au bureau politique pour exiler Trotsky sont les suivantes :

« 1. Ici, il dirige idéologiquement l'Opposition, dont les rangs ne cessent de s'élargir ;

2. pour ternir son prestige aux yeux des masses en le dénonçant comme un auxiliaire de la bourgeoisie dès qu'il mettra les pieds dans un pays bourgeois ;

3. pour ternir son prestige aux yeux du prolétariat mondial, car la social-démocratie utilisera inévitablement son expulsion hors de l'Union soviétique et défendra Trotsky, victime de la "terreur bolchevique" ;

4. nous le dénoncerons comme traître s'il attaque la direction du parti à l'étranger » (citation reproduite dans l'introduction de Jean-Jacques Marie à l'édition de 1967 de *l'Histoire de la révolution russe*).

La bureaucratie stalinienne en cours de consolidation met fin à presque douze ans de batailles ininterrompues menée par Trotsky depuis son retour en Russie, batailles parmi lesquelles on compte l'organisation de la prise du pouvoir à Petrograd, la création de l'Armée rouge, la victoire contre les armées blanches et l'intervention de 14 pays impérialistes, la participation à la construction de la III<sup>e</sup> Internationale et à la formation des Partis communistes, notamment en Europe, la formation de l'Opposition de gauche en 1923-1924 et de l'Opposition unifiée (1925-1927) ; Trotsky, suivant le "testament" de Lénine, mène la bataille contre la constitution de la bureaucratie parasitaire.

Quelques-uns de ces combats, parfois victorieux, montrent que Trotsky et ses partisans ont repris à leur compte les meilleures traditions du bolchevisme, et montrent donc que la réaction stalinienne, avec la liquidation de la vieille garde, cherche à effacer tout ce que le bolchevisme a signifié du point de vue de l'émancipation des travailleurs et des peuples.

---

## TROTSKY ET LES DEUX FRACTIONS DE LA SOCIAL-DÉMOCRATIE

---

Lors du II<sup>e</sup> Congrès du Parti ouvrier social-démocrate de Russie, en 1903, une

crise a éclaté en son sein. Une division s'est opérée entre une fraction majoritaire (bolchevique), dirigée par Lénine, et une fraction minoritaire (menchevique), dirigée par Martov. Au point de départ, la différence semble minime : un article dans les projets de statuts définissait les critères d'appartenance au parti. Les bolcheviks insistaient sur le fait que les adhérents devaient participer à une instance du parti et les mencheviks sur le fait que les adhérents devaient agir sous le contrôle d'une instance.

Derrière ce différend, apparaissait une divergence qui ne touchait pas seulement aux critères d'organisation, mais aussi à la nature de la révolution. Trotsky s'est placé en dehors des deux fractions, et il a même combattu la fraction bolchevique. Ainsi, en août 1904, il a rédigé une brochure intitulée *Nos tâches politiques*, qui tentait de s'opposer aux critères de Lénine, répertoriés dans *Que faire ?* et dans *Un pas en avant, deux pas en arrière*.

Dans *Nos tâches politiques*, Trotsky dit notamment que l'organisation préconisée par Lénine amènerait

*“l'organisation du parti à se substituer au parti, le comité central à l'organisation du parti et, finalement, le dictateur à se substituer au comité central”.*

Rétrospectivement, Trotsky analyse de façon critique cette brochure :

*« Dans une brochure intitulée Nos tâches politiques, que j'ai écrite en 1904 et dont les critiques dirigées contre Lénine manquaient souvent de maturité et de justesse, il y a cependant des pages qui donnent une idée tout à fait juste de la façon de penser des “comitards” de ce temps (...). La lutte que Lénine devait soutenir un an plus tard, au congrès (III<sup>e</sup> Congrès d'avril 1905), contre les comitards hautains, confirme pleinement cette critique. »*

Dans *Ma vie*, publié en exil en 1930, Trotsky explique :

*“Depuis 1904, j'ai été en dehors des deux fractions de la social-démocratie. J'avais vécu les années de la première révolution (1905-1907) côte à côte avec les bolcheviks. Pendant les années de la réaction, je défendis les méthodes de la révolution contre les mencheviks dans la presse marxiste internationale. Je ne perdais cependant pas l'espoir de voir les mencheviks s'orienter vers la gauche et je*

*fis une série de tentatives d'unification. C'est seulement pendant la guerre (Première Guerre mondiale) que j'ai compris que ces tentatives seraient inutiles.”*

Il faut se rappeler qu'en août 1912, il y a eu le congrès d'unification entre les bolcheviks et les mencheviks, congrès qui, formellement, a réalisé cette unification, mais dont l'histoire a démontré qu'elle était artificielle. Trotsky a joué un rôle majeur dans cette tentative. Les bolcheviks ont caractérisé Trotsky et ses partisans de conciliateurs.

Lors de l'éclatement de la révolution de 1917, s'est produite une évolution très rapide de différents courants qui divisaient la social-démocratie. La question s'est concentrée sur le caractère de la révolution en cours. Après 1905, Trotsky avait publié un ouvrage intitulé *1905 : bilan et perspectives*, dans lequel il énonçait les premiers éléments de la définition de la révolution permanente.

La Russie étant un pays arriéré à majorité paysanne avec un prolétariat minoritaire, mais très concentré, avec une bourgeoisie incapable d'agir politiquement de manière indépendante en dehors du régime tsariste, la révolution de 1905 avait montré que la seule force sociale capable de mener à terme les aspirations les plus élémentaires de la démocratie politique, c'est le prolétariat, qui doit chercher l'alliance avec la majorité opprimée de la société, mais sous son hégémonie.

Et Trotsky caractérisait cette situation de *“permanence du processus révolutionnaire”*. En revanche, les mencheviks considéraient que la première étape de la révolution ne peut pas dépasser les limites de la démocratie bourgeoise, et donc que le prolétariat doit chercher l'alliance avec les secteurs éclairés de la bourgeoisie pour réaliser cette étape, permettre un développement capitaliste de la Russie et à une autre période poser la question de la révolution sociale.

Trotsky, depuis 1905, se concentre sur la nécessité de combattre pour la dictature du prolétariat dans une alliance avec la paysannerie.

Lénine, qui dans son analyse se rapproche des positions de Trotsky sur la nature de la révolution, propose néanmoins comme formule du pouvoir la dicta-

ture démocratique des ouvriers et des paysans, formulation algébrique qui ne met pas en exergue la nécessaire hégémonie du prolétariat.

Ainsi, quand Lénine, rentrant en Russie le 4 avril 1917, se lance dans une violente attaque contre le gouvernement de coalition présidé par le prince Lvov, et quand, dans ses thèses dites *Thèses d'avril*, adoptées finalement par la conférence d'urgence du Parti bolchevique, il prône la nécessité d'avancer vers la dictature du prolétariat, toute une série de vieux bolcheviks, comme Rykov, Kamenev, Tomsky et d'autres, accusent Lénine de "trotskysme".

Dans ses *Thèses d'avril*, il dit notamment :

« *Aucun soutien au gouvernement provisoire ; démontrer le caractère entièrement mensonger de toutes ses promesses, notamment de celles qui concernent la renonciation aux annexions ; le démasquer au lieu "d'exiger" — ce qui est inadmissible, car c'est semer des illusions — que ce gouvernement, gouvernement des capitalistes, cesse d'être impérialiste* » (Lénine, *Œuvres*, tome 24).

Trotsky explique dans *Ma vie* la logique politique qui amène au rapprochement de Trotsky et de ses partisans vers le Parti bolchevique, notamment après la conférence où les *Thèses d'avril* ont été adoptées :

« *En ce même temps, Lénine envoyait de Genève à Petrograd ses "Lettres de loin". Écrits sur deux points du monde que sépare l'océan, ces articles donnent une analyse identique de la situation et expriment des prévisions toutes pareilles. Toutes les formules essentielles — sur l'attitude à prendre à l'égard des paysans, de la bourgeoisie, du gouvernement provisoire, de la guerre, de la révolution internationale — sont absolument identiques. Sur la pierre à aiguiser de l'histoire, vérification fut faite alors des rapports du trotskysme et du léninisme. Cette vérification eut lieu dans les conditions d'une expérience de chimie pure. Je ne connaissais pas le jugement de Lénine. Je partais de mes propres prémisses et de ma propre expérience révolutionnaire. Et l'indiquai les mêmes perspectives, la même ligne stratégique que donnait Lénine.* »

La jonction entre Trotsky et ses partisans et le Parti bolchevique a connu

l'épreuve du feu de la révolution et de la prise du pouvoir. Il ne s'agit pas d'un rapprochement idéologique, mais de la compréhension des tâches communes dans une situation exceptionnelle. C'est ce qui a fait dire à Lénine, après la prise du pouvoir, le 1<sup>er</sup> novembre 1917, à une séance du comité de Petrograd, que

*"depuis que Trotsky a été convaincu de l'impossibilité d'une alliance avec les mencheviks, il n'y avait pas de meilleur bolchevik que lui"*.

En réalité, Lénine montrait que la véritable divergence qui, pendant de longues années, l'a séparé de Trotsky, c'était les rapports à avoir avec le menchevisme.

---

## TROTSKY ET LA FUSION AVEC LES BOLCHEVIKS EN PLEIN PROCESSUS RÉVOLUTIONNAIRE

---

Après l'adoption des *Thèses d'avril* par le Parti bolchevique, plus aucun obstacle n'empêchait l'adhésion de Trotsky et de ses partisans au Parti bolchevique. Dès lors, Trotsky occupa toute sa place dans la direction du parti. Ainsi, lors du premier congrès des soviets, qui a eu lieu les 3 et 4 juin 1917 (selon l'ancien calendrier), la fraction bolchevique a lu au congrès des soviets une déclaration déposée par Trotsky concernant l'offensive préparée par Kerenski sur le front. La déclaration dénonçait le caractère aventureux de l'offensive et le fait qu'elle mènerait au désastre.

Le 3 juillet 1917, lors d'une manifestation spontanée, organisée par le régiment des mitrailleurs sous le mot d'ordre : *"Tout le pouvoir aux soviets !"*, les bolcheviks, qui n'avaient pas convoqué la manifestation, la soutinrent pour essayer d'empêcher son écrasement. Et en effet, le gouvernement Kerenski réprima violemment la manifestation, accusa les bolcheviks et les arrêta par centaines. Lénine et Zinoviev furent obligés de se cacher. La panique s'empara de la direction du Parti bolchevique.

Dans *Ma vie*, Trotsky revient sur la situation :

*"Dans les sphères supérieures du parti, la situation n'était pas fameuse. Lénine*

*avait disparu. Le groupe Kamenev releva la tête. Nombreux, et, parmi eux, Staline, furent ceux qui se tinrent cois à l'écart des événements, attendant de pouvoir manifester leur sagesse en meilleure occasion. La fraction bolchevique du comité exécutif central se sentait orpheline au palais de Tauride. Elle m'envoya une délégation pour me demander si je ne ferais pas un rapport sur la nouvelle situation, bien que je ne fusse pas encore membre du parti : l'acte qui devait formellement consacrer notre union avait été différé jusqu'au congrès du parti, qui devait avoir lieu bientôt. Bien entendu, j'acceptai très volontiers de prendre la parole.*

*L'entretien que j'eus avec la fraction bolchevique établit de ces liens moraux qui ne se forment que sous les coups les plus durs de l'ennemi. Je déclarai qu'après cette crise, nous pouvions nous attendre à un rapide redressement, que les masses s'attacheraient doublement à nous quand elles auraient vérifié par les faits notre fidélité ; qu'il fallait, en ces journées, observer de près chaque révolutionnaire, car c'est en de tels moments que les gens sont pesés sur une balance qui ne trompe pas. Et je me rappelle encore avec joie l'accueil chaleureux et reconnaissant que me fit la fraction."*

En réalité, Trotsky est l'un de ceux qui n'ont pas perdu la tête. Au contraire : le 10 juillet, il envoie au gouvernement provisoire une lettre dans laquelle il se déclare en complète solidarité avec Lénine et le Parti bolchevique. La lettre se conclut de la manière suivante :

*"Vous n'êtes nullement fondés à m'excepter du décret d'arrestation rendu contre Lénine, Zinoviev et Kamenev... Vous n'avez aucune raison de douter que je sois un adversaire de la politique générale du gouvernement provisoire, tout aussi irréconciliables que le sont ces camarades."*

C'est dans ces moments difficiles où se jouait le sort du processus révolutionnaire que la fusion entre Trotsky et ses partisans et le parti de Lénine s'est complètement réalisée.

---

## LE RÔLE DE LÉNINE ET LA PLACE DE TROTSKY

---

A la lecture de l'*Histoire de la révolution russe*, de Trotsky, ce qui apparaît

comme essentiel, c'est l'activité révolutionnaire des masses. Dans le même temps, Trotsky démontre que Lénine et son œuvre gigantesque sont étroitement liés à la construction du parti. Ce parti a permis de canaliser l'action des masses pour l'amener à l'objectif précis de la prise du pouvoir.

A la différence de Lénine, Trotsky s'est retrouvé, lors de la révolution de 1905 et d'octobre 1917, à la tête des organisations créées spontanément par les masses, les soviets. C'est pour cela qu'il a été élu à deux reprises président du soviet de Petrograd. Pour les masses, c'était, dans une certaine mesure, leur dirigeant naturel. Aucun autre dirigeant bolchevique n'a occupé cette place.

Et pourtant, Trotsky considère que, sans Lénine, probablement, la prise du pouvoir n'aurait pas eu lieu. Cela pose une question essentielle : le rôle de l'individu dans l'histoire. Dans l'*Histoire de la révolution russe*, dans le chapitre consacré au "réarmement du parti", Trotsky analyse l'importance décisive du rôle joué par Lénine, notamment lors du retour de Lénine d'exil en avril 1917, quand il a opéré une réorientation du Parti bolchevique. En effet, à cette époque, le Parti bolchevique était centré sur un soutien critique au gouvernement provisoire du prince Lvov. Et Trotsky conclut que personne d'autre que Lénine n'avait la possibilité de redresser le parti en quelques semaines.

Trotsky dit :

*"Lénine ne fut pas le demiurge du processus révolutionnaire ; il s'inséra seulement dans la chaîne des forces objectives. Mais dans cette chaîne, il fut un grand maillon. La dictature du prolétariat décollait de toute la situation. Mais encore fallait-il l'ériger. On ne pouvait l'instaurer sans un parti : or le parti ne pouvait accomplir sa mission qu'après l'avoir comprise. Pour cela, justement, Lénine était indispensable (...). L'arrivée de Lénine accéléra seulement le processus. Son influence personnelle abrégéa la crise. Peut-on cependant dire avec assurance que le parti, même sans lui, aurait trouvé sa voie ? Nous n'oserions l'affirmer en aucun cas. Le temps est ici le facteur décisif (...). Le matérialisme dialectique n'a en tout cas rien de commun avec le fatalisme. La crise que devait inévitablement provoquer la direction opportuniste aurait pris sans Lénine un caractère excep-*

*tionnellement aigu et prolongé. Le rôle de l'individualité se manifeste ici à nous dans des proportions véritablement gigantesques. Il faut seulement comprendre ce rôle en considérant l'individualité comme un maillon de la chaîne historique."*

Pour Trotsky, la reconnaissance du rôle de Lénine, au-delà des divergences et des conflits du passé, exprime en dernière instance la capacité du bolchevisme à rassembler toutes les tendances révolutionnaires. Deux ans après la révolution d'Octobre, Lénine écrivait :

*"Au moment de la conquête du pouvoir, lorsque fut créée la République des*

*soviets, le bolchevisme avait attiré à lui tout ce qu'il y avait de meilleur dans les tendances de la pensée socialiste proches de lui."*

Tout le monde comprend que les tendances proches intégraient notamment le courant qu'ont représenté Trotsky et ses partisans avant la révolution d'Octobre, qui se sont intégrés dans le bolchevisme parce qu'il correspondait aux intérêts de la révolution, aux intérêts du combat d'émancipation de la classe ouvrière et des couches opprimées de la société.

**A. Camps, juillet 2010**





4 mai 1917, à Petrograd : Trotsky harangue la foule venue l'accueillir.

# Révolution permanente et front unique anti-impérialiste

Par João Alfredo LUNA

Les circonstances de la lutte de classes ont amené Léon Trotsky à passer ses dernières années à Mexico, et, en conséquence, à entrer en contact direct avec les problèmes de l'Amérique latine.

Reprenant ses contributions personnelles au marxisme depuis la période de la lutte révolutionnaire contre le tsarisme en Russie, étudiant maintenant des problèmes nouveaux, propres à la région, et intégrant sa propre expérience militante — qui incluait les problèmes de l'expérience unique de la construction de l'Etat soviétique, y compris sur le plan gouvernemental —, Trotsky a laissé au mouvement ouvrier, ici aussi, une contribution originale. Contribution qui n'a jamais été suffisamment développée par la suite, comme c'est le cas pour la loi du développement inégal et combiné, par exemple.

En 1929-1930, dans son fameux ouvrage *La Révolution permanente* — une polémique “obligée”, comme l'a expliqué Trotsky, pour combattre la nouvelle théorie de l'époque du “socialisme dans un seul pays” de Staline, en réalité une idéologie destinée à “justifier” les errements de la bureaucratie soviétique —, il a exposé quelques idées élaborées après la révolution russe de 1905, alors qu'il présidait le soviet de Petrograd.

Dans le prologue de cet ouvrage, Trotsky explique :

*“Le marxisme procède de l'économie mondiale considérée non comme la simple addition de ses unités nationales, mais comme une puissante réalité indépendante, créée par la division internationale du travail et le marché mondial, qui, à notre époque, domine tous les marchés nationaux. Les forces productives de la société capitaliste ont dépassé, depuis longtemps déjà, les frontières nationales (...).”*

*“C'est une utopie réactionnaire que de vouloir créer dans le cadre national un système harmonieux ou suffisant, composé de toutes les branches économiques, sans tenir compte des conditions géographiques, historiques et culturelles du pays qui fait partie de l'unité mondiale.”*

Et réfutant le simplisme stalinien qui attribue aux particularités nationales un caractère de “complément” aux traits généraux des systèmes, dans une brillante synthèse, Trotsky l'accuse en réalité de ne pas se rendre compte que

*“ces particularités nationales sont précisément le produit le plus général — et celui où, pour ainsi dire, tout est résumé — du développement historique inégal”.*

Ce qui oblige en conséquence le marxiste à l'analyse concrète de la situation concrète d'un pays donné, sans pour autant abandonner la ligne générale du développement historique.

Le caractère des pays dits arriérés, coloniaux ou semi-coloniaux, est une particularité qui définit leur insertion dans le marché mondial, subordonnée aux centres impérialistes qui les exploitent en tant que fournisseurs de matières premières, de main-d'œuvre bon marché et d'investissements éventuels soumis à cette logique. Le coût historique de cette situation est supporté principalement par les larges masses opprimées et exploitées de ces pays, en termes de misère séculaire et de conditions de vie précaires.

Et malgré tout ce que le combat des masses de ces pays a pu arracher aux grands propriétaires terriens et aux capitalistes après les années 1930, la recrudescence de la crise du capitalisme ces dernières années — après la “décennie perdue”, vient maintenant la régression que l'ONU elle-même reconnaît par rapport aux “objectifs

du Millénaire” (réduction supposée de la pauvreté) —, tout cela ne fait qu'accentuer la nécessité de se libérer de l'oppression impérialiste. Ce qui remet à l'ordre du jour la question du front unique anti-impérialiste.

---

## LA CONQUÊTE DE LA MAJORITÉ

---

Le point de départ de la ligne de front unique est le combat pour conquérir la majorité, comme cela a été formulé, dans les conditions de l'époque, au cours des premiers congrès de l'Internationale communiste, par Lénine et Trotsky. D'autre part, sans en utiliser le terme, le contenu du front unique a été défini par Marx au I<sup>er</sup> Congrès de l'Association internationale des travailleurs (AIT), lorsqu'il a proposé de

**Trotsky a résumé la question de la révolution permanente en quelques *Thèses fondamentales* (appendice à *La Révolution permanente*), dont on peut dégager les suivantes :**

“2. Pour les pays où le développement bourgeois est en retard, et en particulier pour les pays coloniaux et semi-coloniaux, la théorie de la révolution permanente signifie que la véritable et totale solution des tâches démocratiques et nationales de libération n'est concevable que par la dictature du prolétariat assumant la direction de la nation opprimée, avant tout de ses masses paysannes.

3. Tant la question agraire que la question nationale donnent à la paysannerie, en tant qu'énorme majorité de la population des pays arriérés, un rôle primordial dans la révolution démocratique. Sans alliance entre le prolétariat et la paysannerie, les tâches de la révolution démocratique ne peuvent être résolues ni même sérieusement envisagées. Cette alliance de deux classes, cependant, ne se réalisera que dans une lutte implacable contre l'influence de la bourgeoisie nationale-libérale (...).

5. Et l'expérience a montré, dans des circonstances qui excluent toute autre interprétation, que le rôle de la paysannerie, pour aussi grande que soit son importance révolutionnaire, ne peut être indépendant et encore moins dirigeant. Le paysan suit le travailleur ou le bourgeois. Cela signifie que la “dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie” n'est concevable que comme dictature du prolétariat entraînant derrière lui les masses paysannes (...).

8. La dictature du prolétariat, prenant le pouvoir comme force dirigeante de la révolution démocratique, sera mise, inévitablement et très rapidement, devant des tâches qui la mèneront à faire des incursions profondes dans le droit bourgeois de la propriété. Au cours de son développement, la révolution démocratique se transforme directement en révolution socialiste et devient donc une révolution permanente (...).

10. La révolution socialiste commence sur le terrain national, se développe sur l'arène internationale et finit sur l'arène mondiale. C'est pourquoi la révolution socialiste devient une révolution permanente, dans le sens nouveau et plus large du terme : elle ne s'achève que par le triomphe définitif de la nouvelle société sur toute notre planète.”

*“limiter le programme aux points qui permettent un accord immédiat et une action combinée des travailleurs de façon à garantir un élan aux exigences de la lutte de classes et à l’organisation des travailleurs en classe”.*

Mais la nécessité de la lutte pour l’unité gagne une dimension nouvelle avec la trahison de l’Internationale socialiste au moment de la vague révolutionnaire de 1917-1921, après la victoire de la révolution russe de 1917, Internationale socialiste qui n’avait pas encore perdu son influence dans la majorité des pays où elle agissait, et qui demeurerait souvent majoritaire dans la classe.

Problème qui s’est aggravé au cours de la décennie suivante avec le passage de la direction de l’Internationale communiste stalinisée dans les rangs de la contre-révolution, toutes deux, Internationale socialiste et Internationale communiste, se cristallisant comme appareils contre-révolutionnaires ayant une influence sur les masses.

La politique de front unique a été défendue par Lénine et Trotsky à l’occasion du III<sup>e</sup> Congrès et lors du IV<sup>e</sup> Congrès de l’Internationale communiste également (respectivement en 1921 et 1922) dans la résolution qui disait :

*“A la coalition ouverte ou déguisée entre la bourgeoisie et la social-démocratie, les communistes opposent le front unique de tous les travailleurs et la collaboration politique et économique de tous les partis ouvriers contre le pouvoir de la bourgeoisie et pour sa défaite définitive. Dans le combat commun de tous les travailleurs contre la bourgeoisie, tout l’appareil d’Etat devra tomber entre les mains du gouvernement ouvrier, et les positions de la classe ouvrière seront ainsi renforcées”* (III<sup>e</sup> Congrès de l’Internationale communiste).

Ce qui signifie que le front unique a un caractère stratégique, qu’il ouvre la voie à des gouvernements résultant du front unique, qu’il ouvre la voie au gouvernement ouvrier et paysan (formule populaire transitoire de la dictature du prolétariat, évoquée dans les *Thèses*). Ce n’est pas simplement une tactique pour tromper la vigilance contre-révolutionnaire des appareils.

Le combat pour le front unique part de ce qui existe, pour aider à préparer ce qui

va venir. En partant des actions de résistance des masses, aider les masses à acquiescer, dans et par leur propre mouvement, la conscience de l’impossibilité de combattre pour les revendications économiques, aussi limitées soient-elles, sans que ces luttes posent la question centrale de la propriété privée ; la conscience de la nécessité de la lutte générale pour le pouvoir.

Et si jusqu’ici nous parlons du front unique sans distinguer le front unique “ouvrier” du front unique “anti-impérialiste”, c’est parce que ce qui nous intéresse est de retenir la méthode, qui est la même.

C’est dans les *Thèses générales sur la question de l’Orient*, au IV<sup>e</sup> Congrès de l’Internationale communiste, qu’est développé à l’origine le front unique anti-impérialiste :

*« La “défense” exclusive des intérêts de classe est la conséquence d’un opportunisme de la pire espèce, qui ne peut que discréditer la révolution prolétarienne en Orient. Non moins nocive est la tentative de se mettre à l’écart de la lutte pour les intérêts quotidiens de la classe ouvrière au nom de l’unité nationale. »*

Elles poursuivent :

*“(Le front unique) est d’autant plus nécessaire que les classes dirigeantes indigènes tendent à établir des compromis avec le capital étranger, et ces accords affectent les intérêts de base des masses populaires. De même que le mot d’ordre de front unique ouvrier a aidé, et aide encore en Occident, à démasquer la trahison commise par les sociaux-démocrates contre les intérêts du prolétariat, de la même manière, le mot d’ordre de front unique anti-impérialiste contribuera à démasquer les hésitations et incertitudes des divers groupes du nationalisme bourgeois.”*

Étant donné la structure sociale des pays arriérés, la classe ouvrière, même moderne et concentrée, a l’impérieuse nécessité de gagner des secteurs de la petite bourgeoisie opprimée de la ville et de la campagne, les demi-prolétaires et la masse croissante des déclassés qui emplissent les centres urbains (les “exclus”, qui ne sont pas les lumpens), pour constituer la majorité révolutionnaire capable de vaincre l’impérialisme.

Il y a une relation étroite entre le front unique anti-impérialiste et le front unique ouvrier : l’un n’est pas “tactique” et l’autre “supérieur”, car le front unique anti-

impérialiste, comme on l'a vu, est ce qui permet de répondre à la question du pouvoir dans les pays arriérés.

D'autre part, le front unique anti-impérialiste ne concerne pas seulement les "tâches démocratiques" des pays arriérés, alors que le front unique ouvrier irait jusqu'à l'Etat ouvrier — une telle séparation correspond à une séparation inexistante, à une "révolution par étapes".

Le schéma aboutirait à aliéner l'indépendance de classe dans la recherche du front anti-impérialiste, pour lequel, en réalité, l'indépendance de classe est une condition : au bout du compte, on ne conçoit pas la rupture avec l'impérialisme (réalisation du front unique anti-impérialiste) sans un gouvernement ouvrier et paysan (transition vers l'Etat ouvrier) !

C'est dans ce contexte que le mot d'ordre d'Assemblée constituante souveraine, mot d'ordre "démocratique", opposé aux institutions qui reproduisent la domination impérialiste, gagne toute la dimension d'un mot d'ordre de transition.

L'Assemblée constituante souveraine permet de centraliser les aspirations nationales de la majorité du peuple avec les aspirations sociales des travailleurs de la ville et de la campagne, posant de manière pratique la question du pouvoir : quel gouvernement, quels partis et forces sociales représentés au gouvernement peuvent réaliser le programme des aspirations de la majorité ?

Mot d'ordre de transition, c'est pourquoi le *Programme de transition* de fondation de la IV<sup>e</sup> Internationale dit que "dans le combat pour la Constituante, les soviets (conseils) peuvent et doivent apparaître" : ils sont la clé pour qu'un gouvernement ouvrier et paysan, appuyé sur l'auto-organisation des masses de la ville et de la campagne, aille jusqu'au bout dans les mesures de rupture avec l'impérialisme.

---

## UNE APPLICATION DU FRONT UNIQUE ANTI-IMPÉRIALISTE

---

Lors de la discussion avec un syndicaliste argentin, Mateo Fossa, en 1938, Trotsky a la possibilité de donner des précisions

sur le front unique anti-impérialiste dans ce qu'il dit au sujet des relations avec la "bourgeoisie nationale" :

« Il existe actuellement au Brésil un régime semi-fasciste que n'importe quel révolutionnaire ne peut considérer qu'avec haine. Supposons que demain, l'Angleterre entre en conflit militaire avec le Brésil. Je vous demande de quel côté se rangera la classe ouvrière ? Moi, je répondrais : dans ce cas, je serai du côté du Brésil "fasciste" contre l'Angleterre "démocratique". Pourquoi ? Parce que le conflit entre les deux pays ne sera pas une question de démocratie ou de fascisme. Si l'Angleterre triomphait, elle mettrait en place un autre fasciste à Rio de Janeiro et renforcerait le contrôle sur le Brésil. Dans le cas contraire, si le Brésil venait à l'emporter, cela donnerait un puissant élan à la conscience nationale et démocratique du pays et mènerait à l'effondrement de la dictature de Vargas. La défaite de l'Angleterre, en même temps, représenterait un coup dur pour l'impérialisme britannique et donnerait un grand élan au mouvement révolutionnaire du prolétariat anglais. Il ne faut rien avoir dans la tête pour réduire les antagonismes mondiaux et les conflits militaires au combat entre le fascisme et la démocratie. Il faut savoir distinguer les exploités, les esclavagistes et les voleurs quel que soit le masque qu'ils utilisent ! » ("Entretien avec Léon Trotsky", Mateo Fossa, 23 septembre 1938).

L'exemple, loin d'être anecdotique, vaut pour les conflits que l'impérialisme américain en crise, pour ses propres besoins de survie, multiplie aujourd'hui dans le monde.

C'est le cas des menaces contre l'Iran d'Ahmadinejad comme de l'Irak de Saddam.

Mais dans tous les cas, Trotsky prescrit, en rapport avec la bourgeoisie "nationale", qu'un

"accord pour les tâches pratiques serait possible, à condition qu'il y ait une complète indépendance organisationnelle".

Pourquoi une telle insistance ? A cause de la nature objective, sociale, du processus révolutionnaire en cours. Effacer la frontière de classe au nom d'une bataille immédiate équivaut à préparer la défaite finale.

---

## EN AMÉRIQUE LATINE

---

Au cours d'une discussion avec des militants mexicains et américains, en 1938, Trotsky précise la stratégie pour le continent, en revenant sur sa propre expérience :

*“Il faut diriger, guider les travailleurs, en commençant par les tâches démocratiques jusqu'à la prise du pouvoir. Non pas en revendiquant une dictature socialiste abstraite opposée aux besoins et désirs réels des masses, mais en partant de leurs combats quotidiens pour affronter la bourgeoisie nationale sur la base des besoins des travailleurs, en gagnant la direction des travailleurs et en prenant le pouvoir. La société latino-américaine, comme toutes les sociétés — développées ou arriérées —, est composée de trois classes : la bourgeoisie, la petite bourgeoisie et le prolétariat. Si les tâches sont démocratiques au sens historique large, ce sont des tâches démocratiques bourgeoises ; mais la bourgeoisie est alors incapable de résoudre ces tâches démocratiques, comme elle a été incapable de le faire en Russie ou en Chine. En ce sens, alors que se mène le combat pour les tâches démocratiques, nous opposons le prolétariat à la bourgeoisie. L'indépendance du prolétariat est absolument nécessaire, y compris au début de ce mouvement, et nous opposons le prolétariat à la bourgeoisie principalement sur la question agraire, vu que cette classe va gouverner le Mexique de la même manière que toutes les nations latino-américaines qui ont une paysannerie”* (“Une discussion sur l'Amérique latine”, Léon Trotsky, 4 novembre 1938).

On peut poser la question : quelle importance a tout cela si les bourgeoisies ont perdu leur consistance “nationale” depuis leur association croissante à l'impérialisme ? Le démantèlement de la fragile bourgeoisie “nationale” des années 1930, chaque fois plus associée comme “compradore” à l'impérialisme, est un fait dans le sens où la subordination commerciale agraire (et banquière) des affaires manifeste le renoncement à la souveraineté du pays (développement industriel). Oui, mais les “tâches démocratiques”, et donc le front unique anti-impérialiste, ne procèdent pas de la vigueur de la bourgeoisie “nationale” !

Trotsky rappelle que les *Thèses d'Orient* avertissaient déjà que

*“L'opportunité de ce mot d'ordre est conditionnée par la perspective d'une lutte à long terme contre l'impérialisme, lutte qui exige la mobilisation de toutes les forces révolutionnaires”*.

Et il ajoute :

*“(L'IC est) consciente qu'en des conditions historiques différentes, les éléments les plus divers peuvent être les porte-parole de l'autonomie politique”*,

c'est-à-dire de la lutte anti-impérialiste. Et sans craindre de soulever l'étonnement, Trotsky déclare que

*“L'IC soutient tout mouvement national-révolutionnaire dirigé contre l'impérialisme, sans perdre de vue que seule une ligne révolutionnaire conséquente basée sur la participation des grandes masses à la lutte active et la rupture sans réserve avec tous les partisans de la collaboration avec l'impérialisme peut mener les masses opprimées à la victoire”*.

---

## FRONT POPULAIRE ET FRONT UNIQUE

---

Il est important de ne pas confondre des fronts ponctuels de rupture avec l'impérialisme avec les fronts permanents de collaboration de classe avec la bourgeoisie au gouvernement, comme l'ont été les Fronts populaires. Trotsky a eu l'occasion de démonter ce piège ouvert dans les années 1930 par le stalinisme :

*“Les théoriciens du Front populaire ne vont pas plus loin que la première règle de calcul, l'addition : la somme des communistes, socialistes, anarchistes et libéraux est supérieure à chacun de ses termes. Cependant, l'arithmétique n'est pas suffisante dans ce cas. Il faut la mécanique : la loi du parallélogramme des forces se vérifie, même en politique. La force résultante est d'autant plus petite que les forces sont plus divergentes. Quand les alliés tirent dans des directions opposées, la résultante est égale à zéro. Le bloc des différents regroupements politiques de la classe ouvrière est absolument nécessaire pour résoudre les tâches communes. Dans certaines circonstances historiques, où un tel bloc est à même d'attirer les masses petites-bourgeoises opprimées dont les intérêts sont proches de*

ceux du prolétariat, la force commune d'un tel bloc peut être bien plus forte que la résultante des forces qui l'ont constituée. A l'inverse, l'alliance du prolétariat avec la bourgeoisie, dont les intérêts sur les questions fondamentales dans le moment présent sont à 180°, ne peut, en règle générale, que paralyser la force révolutionnaire du prolétariat" (*"Menchevisme et bolchevisme en Espagne"*, Léon Trotsky, 1936).

Laissons Trotsky, analysant toujours concrètement la situation concrète, apporter une réserve :

*"Bien entendu, le Front populaire n'a pas en Amérique latine un caractère aussi réactionnaire qu'en France ou en Espagne. Il a deux facettes. Il peut avoir un contenu réactionnaire, dans la mesure où il est dirigé contre les travailleurs, et il peut avoir un caractère combatif dans la mesure où il est dirigé contre l'impérialisme. Mais en évaluant le Front populaire en Amérique latine sous la forme d'un parti politique national, nous faisons une distinction avec la France et l'Espagne. Toutefois, cette différence historique d'appréciation et cette différence d'attitude ne sont permises qu'à condition que notre organisation ne participe pas à l'APRA (parti bourgeois de Haya de la Torre, au Pérou), au Kouo-min-tang (parti bourgeois de Tchang Kai-shek, en Chine) ou au PRM (parti bourgeois du général Cardenas au Mexique), et qu'il conserve une totale liberté d'action et de critique"* (*"Discussion sur l'Amérique latine avec Curtiss"*, Léon Trotsky, 1938).

---

## LUTTE CONTINENTALE

---

Une autre dimension du front unique anti-impérialiste est la collaboration jusqu'à l'unité entre les sections du prolétariat métropolitain et celles des pays semi-coloniaux, comme Trotsky l'analysait dans les Amériques :

*"Il reste le fait indiscutable que l'intensification de la lutte de classes aux Etats-Unis a énormément facilité l'expropriation des entreprises pétrolières par le gouvernement mexicain."*

Trotsky explique :

*"Participeront à ces combats contre l'impérialisme, d'une part, le prolétariat américain, pour sa propre défense, et,*

*d'une autre, les peuples latino-américains qui luttent pour leur émancipation, et qui pour cette même raison soutiendront le combat du prolétariat américain (...). Naturellement, cela ne veut pas dire que Lewis et Green (respectivement dirigeant de la centrale CIO et président de l'AFL – note de l'auteur) deviendront de notables défenseurs de la fédération socialiste du continent américain. Non, ils resteront du côté de l'impérialisme jusqu'au bout. Cela ne veut pas dire non plus que l'ensemble du prolétariat comprendra que la libération des peuples latino-américains contient sa propre émancipation. Pas plus que l'ensemble du peuple ne comprendra qu'il y a une continuité d'intérêts entre lui et la classe ouvrière américaine. Mais le fait qu'ils mènent une lutte parallèle indiquera qu'il existe entre eux une alliance objective. Ce ne sera peut-être pas une alliance formelle, mais elle sera très active. Plus vite l'avant-garde du prolétariat du Nord, du Centre et du Sud de l'Amérique comprend la nécessité d'une collaboration plus étroite dans le combat contre l'ennemi commun, plus tangible et productive sera cette alliance. Clarifier, expliquer et organiser cette lutte : voilà une des tâches les plus importantes de la IV<sup>e</sup> Internationale."*

---

## DYNAMIQUE ACTUELLE

---

Loin d'être dépassée, la politique de front unique anti-impérialiste est actualisée par l'offensive de l'impérialisme qui mène à la destruction des Etats nationaux. Elle ne soude pas en un bloc monolithique l'Etat bourgeois semi-colonial et ses partis, "éliminant" d'éventuels accords anti-impérialistes.

Au contraire, en écrasant les bourgeoisies par l'appropriation d'une parcelle plus importante de la plus-value, en désintégrant ses partis et en réduisant encore davantage au "minimum" son propre Etat semi-colonial, elle peut libérer des forces là où on ne l'imaginait pas.

Mais de notre point de vue, il ne s'agit pas de chercher avant toute chose des accords avec de rares "partis anti-impérialistes", mais de formuler les mots d'ordre qui aident à la mobilisation générale des masses par le plus large front unique de rupture avec l'impérialisme et ses agents.

Après des décennies de soumission au paiement de la dette impossible à rembourser, la politique de destruction des nations par la réduction des Etats nationaux aux simples fonctions coercitives, au prélèvement de l'impôt et à la diplomatie, par la "décentralisation", la privatisation et la remise à des ONG, a généré une situation nouvelle.

Ces dernières années, la résistance des masses a ébranlé l'Etat et provoqué des crises qui ont libéré des forces dans la bureaucratie d'Etat, qui parfois se sont projetées à la façon "d'éléments divers", dont parlait l'Internationale communiste, comme "porte-parole de l'autonomie politique", dans la mesure où ils se heurtent à la politique impérialiste et se lancent à la reconquête de la souveraineté sur les ressources naturelles.

D'où la résurgence de leaders nationalistes, y compris militaires, dans plusieurs pays d'Amérique latine. Il est vrai que les bourgeoisies du continent latino-américain, "semi-exploiteuses et semi-opprimées" (selon les termes de Trotsky), plus apeurées par le mouvement des masses exploitées que par l'impérialisme qui les opprime, ont renoncé depuis des décennies à mobiliser ces masses, comme elles le faisaient encore dans les années 1920 et 1930 (Chine, Turquie et Pérou, par exemple).

Mais cela n'empêche pas que surgissent des couches de la petite bourgeoisie des leaders aux caractéristiques bonapartistes — dirigeants indigènes et paysans, militaires, bureaucratie de l'Etat (juges, procureurs...), ecclésiastiques —, etc., plus encore lorsque les directions syndicales et des partis venues du stalinisme et du centrisme évoluent vers l'abandon des revendications anti-impérialistes, conformément à leur intégration à la "gouvernance mondiale" (politique de l'Internationale socialiste et des Forums sociaux).

La figure emblématique, mais non isolée, de ce processus est l'ancien colonel putschiste Chavez, devenu le leader d'un gouvernement à caractère anti-impérialiste au Venezuela ayant un large écho populaire dans le monde.

Comme auparavant, dans les années 1930, ce processus ne crée aucune nouvelle direction révolutionnaire alternative — comme certains liquidateurs déçus du trot-

skysme (le SU pabliste, la TMI de Woods) sont arrivés à voir dans la proclamation de la "V<sup>e</sup> Internationale" de Chavez.

Mais il renforce la nécessité pour la IV<sup>e</sup> Internationale d'une politique audacieuse de front unique anti-impérialiste — qui implique de soutenir les mesures progressistes anti-impérialistes que ces leaders au gouvernement peuvent prendre, mais de se démarquer et de combattre les mesures antipopulaires — pour aller vers une alliance des travailleurs avec de larges secteurs des masses opprimées et exploitées, et se démarquer des leaders qui ne vont pas jusqu'au bout dans la rupture avec l'impérialisme.

---

## INDÉPENDANCE DE CES GOUVERNEMENTS

---

Le fondement pour l'abord marxiste de ces gouvernements est repris dans l'un des derniers textes sur lesquels travaillait Trotsky au moment de son assassinat.

Destiné à analyser les syndicats du continent, le texte concentre la caractérisation de la société de classes latino-américaine :

*"Comme le rôle principal dans les pays arriérés n'est pas celui tenu par le capitalisme national, mais par le capitalisme étranger, la bourgeoisie du pays occupe, du point de vue de sa position sociale, une position insignifiante et disproportionnée en rapport au développement de l'industrie. En prenant en compte que le capital étranger n'importe pas de travailleurs, mais qu'il prolétarise la population native, le prolétariat du pays commence très tôt à jouer un rôle plus important dans la vie du pays. Dans ces conditions, le gouvernement national, dans la mesure où il essaie de résister au capital étranger, est obligé à des degrés divers de s'appuyer sur le prolétariat (...).*

*Les gouvernements des pays arriérés, c'est-à-dire coloniaux et semi-coloniaux, ont partout un caractère bonapartiste ou semi-bonapartiste, et diffèrent les uns des autres en ceci : quelques-uns s'orientent dans une direction démocratique, en cherchant appui parmi les travailleurs et les paysans, alors que d'autres instaurent une forme de gouvernement proche de la dictature militaro-policière (...).*



*La tutelle de la part de l'Etat (sur les syndicats) est dictée par deux tâches auxquelles il doit faire front : attirer à lui la classe ouvrière, en gagnant ainsi un soutien pour résister aux prétentions excessives de l'impérialisme, et en même temps (souligné par l'auteur) discipliner les travailleurs en les mettant sous contrôle d'une bureaucratie" (Les syndicats à l'époque de la décadence impérialiste, Léon Trotsky, 1940).*

Avec cette méthode, Trotsky, qui, bien qu'exilé, avait eu l'opportunité de collaborer avec le gouvernement mexicain du général Cardenas (1934-1940) dans le processus d'élaboration et de promulgation du décret de nationalisation du pétrole (18 mars 1938), a généralisé son expérience.

*"La nationalisation des chemins de fer et des pétroles au Mexique n'a évidemment rien à voir avec le socialisme. C'est une mesure de capitalisme d'Etat dans un pays arriéré, qui tâche ainsi de se défendre contre l'impérialisme étranger, d'un côté, et d'un autre, contre son propre prolétariat. L'administration des chemins de fer, des pétroles, etc., au moyen des organisations ouvrières (syndicales — note de l'auteur) n'ont rien de commun avec le contrôle ouvrier de l'industrie, car l'essence de la question dans cette administration est qu'elle est faite par l'intermédiaire de la bureaucratie ouvrière, qui est indépendante des travailleurs et dépend à l'inverse entièrement de l'Etat bourgeois. Cette mesure de la classe dirigeante a pour objectif de discipliner la classe ouvrière en la rendant plus productive au service des intérêts communs de l'Etat, qui, superficiellement, s'identifie aux intérêts de la classe ouvrière" (Les syndicats à l'époque de la décadence impérialiste, Léon Trotsky, 1940).*

Extrêmement actuel, ici Trotsky anticipe sur un débat qui existe dans le mouvement ouvrier, par exemple au Venezuela, où la majorité des courants, y compris les groupes sectaires, considèrent comme un fait accompli la "revendication" de la cogestion. Ils ignorent même le fait que depuis bien avant le régime Chavez, au Venezuela, la cogestion était mise en place dans des entreprises d'Etat précisément comme forme d'intégration des syndicats.

---

## "NE PAS SE GARGARISER DE MOTS"

---

Dans un texte intitulé "*A propos du second Plan sexennal au Mexique*" (14 mars 1939), texte moins diffusé — soit qu'il n'intéressait pas les variantes sectaires issues du trotskysme du continent, ou peut-être parce que c'est un texte plus aride, car bien plus concret —, Trotsky expose didactiquement les éléments d'une plateforme marxiste face à un gouvernement anti-impérialiste et bonapartiste comme l'était celui de Cardenas. Il est utile pour aborder la question des gouvernements bonapartistes petits-bourgeois contemporains comme ceux de Chavez au Venezuela, Correa en Equateur et Evo Morales en Bolivie, par exemple, auxquels on pourrait ajouter le gouvernement bourgeois interrompu de Zelaya au Honduras (ces caractéristiques bonapartistes apparaissent aussi dans les gouvernements de collaboration de classes issus de partis ouvriers dans le continent, tels ceux de Lula du PT au Brésil et du Front large en Uruguay, même s'ils ne sont pas similaires aux précédents).

Trotsky, évitant un type d'intransigeance doctrinaire abstraite face au phénomène, fait l'analyse concrète des limites du gouvernement issu de la révolution mexicaine.

Dans la mesure où l'on ne peut la reproduire ici, je résume. Trotsky critique le second plan (le premier, de 1934, était encore en vigueur), car il reproduit des formules d'inspiration soviétique hors de leur contexte, avec déformation bureaucratique.

*"Les auteurs ne prennent pas en compte les limites d'une action de gouvernement dans une société où les moyens de production, y compris la terre, ne sont pas nationalisés (étatisés)."*

Là où il n'y avait même pas de soviets, « on propose la "participation fonctionnelle des secteurs organisés du pays" à différents organes de gouvernement », ce qui, avertit Trotsky, "menace d'intégrer la direction bureaucratique des syndicats", et, en l'absence d'une "délimitation hiérarchique précise de la bureaucratie de l'Etat (presque impossible), restreint l'activité régulière des organes d'Etat,

*créant une confusion presque inimaginable*". Avant que ne soit résolue la "question principale du Mexique aujourd'hui, la réforme agraire démocratique" — ce qu'il "est nécessaire de liquider de façon audacieuse et définitive (les seigneurs de la terre, le travail forcé, le système patriarcal des métayers)" —, les auteurs du second Plan sexennal proposent la "collectivisation de la terre en six ans".

Mais l'exemple de l'URSS montre que pour collectiviser, pour passer de la petite propriété à la ferme collective à grande échelle, il ne suffit pas de la technologie (machines agricoles) et du personnel qualifié, ce que le pays n'a pas non plus, mais il faut que les paysans eux-mêmes acceptent la collectivisation. Sans quoi, cela aboutirait à la désastreuse collectivisation forcée de Staline, qui a provoqué la faim et la misère, menaçant la révolution.

Cependant, le Plan est vague en ce qui concerne l'industrialisation (qui devrait fournir les machines agricoles) : "D'où tirerait-on les moyens nécessaires ?", demande Trotsky,

*"le pays est pauvre, il a besoin du capital étranger. Cet épineux problème est à peine abordé lorsque le programme n'insiste pas sur l'annulation de la dette externe."*

Et d'ajouter :

*"De considérables capitaux internationaux cherchent actuellement des zones où investir (dans la dépression post-krach de 1929 — note de l'auteur, ne serait-ce que pour une modeste (mais sûre) rétribution. Tourner le dos au capital étranger et parler de collectivisation et d'industrialisation, c'est tout simplement se gargariser de mots. Les réactionnaires se trompent lorsqu'ils disent que l'expropriation du pétrole a rendu impossible la venue de nouveaux capitaux. Le gouvernement défend les intérêts vitaux du pays, mais, en même temps, il peut accorder des concessions industrielles, en particulier en créant des sociétés mixtes, des entreprises où l'Etat participera (en possédant 10, 25 ou 51 % des actions, selon les circonstances), et en stipulant dans les contrats l'option d'acquérir le reste des actions après un certain temps."*

Trotsky répond aux auteurs du Plan qu'ils veulent construire un capitalisme d'Etat en six ans, car étatiser des entreprises existantes est différent de la créa-

tion de nouvelles entreprises avec des moyens limités. Dans l'histoire, rappelle-t-il, il n'y a qu'un exemple d'industrie créée par l'Etat, celui de l'URSS, mais pour cela il y avait eu auparavant une révolution socialiste, qui avait mis à profit un héritage industriel et a été capable d'annuler la dette publique ! Et même ainsi, "la reconstruction industrielle a commencé en accordant des concessions".

Mais au Mexique,

*"il n'y a eu aucune révolution socialiste. La situation internationale ne permet même pas l'annulation de la dette publique. Le pays, répétons-le, est pauvre. Dans de telles conditions, il serait presque suicidaire de fermer les portes au capital étranger. Pour construire le capitalisme d'Etat, il manque le capital."*

Tout à fait clair, Trotsky conclut en observant que

*"ces notes peuvent sembler imbues d'esprit modéré, presque conservateur, en comparaison avec les formulations du programme (sexennal), qui visent haut, mais sont vides de contenu. Nous croyons que, sans doute, notre point de vue est plus réaliste et, en même temps, plus révolutionnaire"* ("A propos du second Plan sexennal au Mexique", 14 mars 1939).

•  
••

En conclusion, une fois encore, l'analyse concrète de la situation concrète.

C'est le seul moyen de conjurer tant la pression vers le refuge doctrinaire que la séduction "officielle" qui parfois s'ensuit.

C'est le moyen de formuler de façon pratique les exigences qui aideront la IV<sup>e</sup> Internationale, intervenant sur la ligne du front unique anti-impérialiste au sein du mouvement des masses, à avancer dans la construction du parti ouvrier indépendant — ce qui n'est pas l'objet de cet article — nécessaire en cette période historique.

Aux sections de la IV<sup>e</sup> Internationale, donc, la tâche de développer l'orientation au lieu de répéter les points du programme complet comme un catéchisme.

C'est l'analyse concrète qui permet de trouver le point de rupture dans chaque

situation, de dégager un moment dans un pays, par exemple la reprise du contrôle par l'Etat national des richesses naturelles ; ou bien là où il y a contrôle du pétrole, dégager la nécessité du contrôle par l'Etat de tout le commerce extérieur en brisant l'encerclement impérialiste ; là où

l'Etat est écrasé par l'économie du dollar, rompre définitivement et annuler la dette ; ou bien là où prédomine la question agraire..., et ainsi de suite.

**João Alfredo Luna**



La maison de Coyoacán (Mexico) après le premier attentat.

# La IV<sup>e</sup> Internationale et les “Fronts populaires” Les leçons d’Octobre

Par Jean-Pierre RAFFI

“*Il faut étudier Octobre*” : c’est le titre donné par Trotsky au premier chapitre de son livre *Les Leçons d’Octobre* (écrit en septembre 1924), où il s’emploie à dégager les leçons du combat mené par les bolcheviks de février jusqu’à leur prise du pouvoir en Russie, en octobre 1917. Ce livre est un combat contre la montée de la bureaucratie stalinienne, qui commence par “défigurer” et finira par “trahir” la révolution (1). C’est un combat contre la politique dite des “Fronts populaires”, à laquelle les bolcheviks, dont nous revendiquons aujourd’hui d’être les héritiers, opposent l’unité de front prolétarien, le front unique, c’est-à-dire la stratégie de mobilisation révolutionnaire des masses sur une ligne de rupture avec la bourgeoisie.

La question des “Fronts populaires” et celle du “front unique ouvrier” ont été et restent aujourd’hui la “*question centrale de la stratégie de classe prolétarienne*” (2), la ligne de partage, la frontière de classe entre le trotskysme et toutes les formes de subordination de l’indépendance de classe à la bourgeoisie.

La forme sous laquelle cette question s’est trouvée posée a certes varié et variera toujours selon les pays, les époques. Par exemple, Trotsky écrit qu’à la fin des années trente, après le déferlement de la grande crise économique qui balaie l’Amérique et le monde entier, « *aux Etats-Unis, le Front populaire a pris la forme du “rooseveltisme”, c’est-à-dire le vote des*

*“radicaux”, des socialistes et des communistes pour Roosevelt* » (3). Si la forme change, le fond, lui, reste le même :

« *La politique de ce qu’on appelle les “Fronts populaires” découle entièrement de la négation des lois de la lutte de classes* » (4).

---

## “L’ACCUSATION PRINCIPALE QUE LA IV<sup>e</sup> INTERNATIONALE LANCE CONTRE LES ORGANISATIONS TRADITIONNELLES DU PROLÉTARIAT...”

---

Le *Programme de transition*, programme de fondation de la IV<sup>e</sup> Internationale, dont Trotsky fut en 1938 (5) le principal

(1) Référence aux titres de deux ouvrages de Trotsky analysant la dégénérescence stalinienne de l’URSS : *La Révolution défigurée* (1929) et *La Révolution trahie* (1936).

(2) “*Le RSAP et la IV<sup>e</sup> Internationale*”, 15 et 16 juillet 1936 (Trotsky, *Œuvres complètes*, tome 10, page 248).

(3) “*Lettre à James P. Cannon*”, 20 octobre 1937 (Trotsky, *Œuvres complètes*, tome 15, page 198). Roosevelt était à l’époque candidat du Parti démocrate à la présidence de la République.

(4) “*Quatre-vingt-dix années de Manifeste communiste*”, 30 octobre 1937 (Trotsky, *Œuvres complètes*, tome 15, page 229).

(5) Le projet de programme connu aujourd’hui sous le titre de *Programme de transition* est paru pour la première fois en russe dans le *Bulletin de l’Opposition*, n° 66-67, de mai-juin 1938, en vue de la conférence de fondation de la IV<sup>e</sup> Internationale de septembre 1938, qui l’a adopté.

rédacteur, formule de la manière la plus synthétique la position programmatique fondamentale de la IV<sup>e</sup> Internationale vis-à-vis des Fronts populaires :

*“L'économie, l'Etat, la politique de la bourgeoisie et ses relations internationales sont profondément atteintes par la crise sociale qui caractérise la situation prérévolutionnaire de la société. Le principal obstacle dans la voie de la transformation de la situation prérévolutionnaire en situation révolutionnaire, c'est le caractère opportuniste de la direction du prolétariat, sa couardise petite-bourgeoise devant la bourgeoisie, le lien traître qu'elle maintient avec celle-ci, même dans son agonie.*

*Dans tous les pays, le prolétariat est saisi d'une profonde angoisse. Des masses de millions d'hommes s'engagent sans cesse sur la voie de la révolution. Mais, chaque fois, elles se heurtent à leurs propres appareils bureaucratiques conservateurs.”*

Citant les exemples de l'Espagne, de la France et des Etats-Unis, le programme de la IV<sup>e</sup> Internationale définit

*« les “Front populaires” d'une part, le fascisme, d'autre part, (comme) les dernières ressources politiques de l'impérialisme dans la lutte contre la révolution prolétarienne ».*

A cette politique traître des appareils qui contrôlent le mouvement ouvrier, le Programme de transition oppose la stratégie du front unique, incarné dans le mot d'ordre de “Gouvernement ouvrier et paysan”.

Mot d'ordre “algébrique”, dont la traduction concrète demande à être adaptée chaque fois, dans chaque situation précise, à chaque moment de la lutte de classe :

*“La tâche centrale de la IV<sup>e</sup> Internationale consiste à affranchir le prolétariat de la vieille direction, dont le conservatisme se trouve en contradiction complète avec la situation catastrophique du capitalisme à son déclin et constitue le principal obstacle au progrès historique.*

*L'accusation principale que la IV<sup>e</sup> Internationale lance contre les organisations traditionnelles du prolétariat, c'est qu'elles ne veulent pas se séparer du demi-cadavre politique de la bourgeoisie (...).*

*De tous les partis et organisations qui s'appuient sur les ouvriers et les paysans, et parlent en leur nom, nous exi-*

*geons qu'ils rompent politiquement avec la bourgeoisie et entrent dans la voie de la lutte pour le gouvernement ouvrier et paysan.*

*Dans cette voie, nous leur promettons un soutien complet contre la réaction capitaliste. En même temps, nous déployons une agitation inlassable autour des revendications transitoires qui devraient, à notre avis, constituer le programme du gouvernement ouvrier et paysan.”*

C'est dans la révolution russe que la délimitation politique du bolchevisme d'avec la politique de Front populaire et la définition correcte de la stratégie et de la tactique des bolcheviks-léninistes se sont trouvées posées de la façon la plus nette, dans leur déroulement complet, jusqu'à la prise du pouvoir. Trotsky écrit (6) :

*“On oublie souvent que le plus grand exemple historique de Front populaire, c'est la révolution de février 1917. De février à octobre, les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires, qui constituent un bon parallèle avec les “communistes” et les sociaux-démocrates d'aujourd'hui, ont été en alliance étroite et en coalition permanente avec le parti bourgeois des “cadets”, avec lesquels ils ont formé une série de gouvernements de coalition.*

*Sous le signe du Front populaire, se trouvait toute la masse du peuple, y compris les soviets d'ouvriers, de paysans et de soldats. Bien sûr, les bolcheviks participaient aux soviets. Mais ils ne faisaient pas la moindre concession au Front populaire. Ils exigeaient la rupture (souligné par l'auteur) de ce Front populaire, la destruction de l'alliance avec les cadets et la création d'un véritable gouvernement ouvrier et paysan.*

*Tous les Fronts populaires d'Europe ne sont qu'une pâle copie, et souvent une caricature, du Front populaire russe de 1917.”*

Si la révolution russe de 1917 fut “le plus grand exemple historique” de Front populaire, les exemples qui suivirent en Espagne (dans les années 1930) et en France (en 1936) en furent bien la caricature, et le prélude direct au fascisme.

Quarante ans plus tard, les travailleurs et le peuple chiliens en firent à nouveau la tragique expérience avec l'Union populaire, débouchant, à force de renonce-

(6) “Le RSAP et la IV<sup>e</sup> Internationale” (déjà cité).

ments, sur la victoire de Pinochet et l'instauration de la dictature pinochétiste (7).

---

## COMMENT LA QUESTION SE POSE-T-ELLE AUJOURD'HUI ?

---

La politique de Front populaire, ce n'est pas seulement l'alliance avec la bourgeoisie, c'est la subordination de l'indépendance de classe, qui, à une certaine étape, face à la crise révolutionnaire, prend la forme "institutionnelle" de l'alliance avec la bourgeoisie, justifiant tous les renoncements. En 1936, dans la guerre civile en Espagne, c'est le Front populaire qui a livré pieds et poings liés les masses, qui se dressaient avec courage pour la terre, le pain, la liberté. Trotsky écrit dans *La Batalla* (22 août) :

*"Le gouvernement de Front populaire, c'est-à-dire l'alliance des ouvriers avec la bourgeoisie, est, par son essence même, le gouvernement de la capitulation devant la bureaucratie et les officiers. Telle est la grande leçon des événements d'Espagne, payée aujourd'hui de milliers de vies humaines"* (8).

En 1936, en France, également, c'est l'alliance avec la bourgeoisie (représentée par les radicaux [9]) qui, après avoir liquidé la grève générale de juin 36, finit par passer la main à un gouvernement du radical Edouard Daladier, décidé à "*remettre la France au travail*", et qui revint sur la plupart des réformes du Front populaire.

En France, à nouveau en 1981, c'était même l'alliance avec l'ombre de l'ombre de la bourgeoisie (le groupuscule bourgeois que représentaient les radicaux de gauche). En réalité, ces derniers n'étaient que le "décor de la pièce" qui se jouait entre le PCF et le PS, prenant dans leurs seules mains la subordination à la bourgeoisie avec notamment le "*tournant de la rigueur*" décrété en 1983 par le gouvernement Mauroy-Fitterman-Defferre.

Et aujourd'hui ? La forme concrète de la politique de Front populaire, c'est la politique d'intégration des syndicats ouvriers mise en œuvre par le gouvernement "socialiste" Zapatero en Espagne, par le gouvernement également "socialiste" Papandréou en Grèce, par le gouvernement Lula au Brésil...

Front unique *versus* Front populaire, il est toujours utile d'"étudier Octobre".

C'est la raison du choix fait dans ce numéro spécial, à l'occasion du 70<sup>e</sup> anniversaire de l'assassinat de Léon Trotsky, de publier, parmi les ouvrages de Trotsky, un chapitre des *Leçons d'Octobre*.

Il ne s'agit évidemment pas ici de "résumer" cet ouvrage capital de Trotsky. Mais en choisissant d'en reproduire un chapitre, celui consacré aux *Thèses d'avril*, qui marquèrent, sous l'impulsion de Lénine, un tournant du Parti bolchevique dans la révolution de 1917, il s'agit de susciter l'intérêt du lecteur pour l'ouvrage tout entier.

---

## LE CONTEXTE DANS LEQUEL S'INSCRIVENT LES THÈSES D'AVRIL DE LÉNINE

---

Exilé par le régime tsariste depuis de longues années, Lénine n'est parvenu à rentrer en Russie qu'en avril 1917. Il arrive à Petrograd le 4 avril (10), à la gare de Finlande. La révolution a commencé depuis cinq semaines. Le pays est couvert

(7) Vainqueur aux élections du 4 septembre 1970 au Chili, l'Union populaire était une coalition de partis et de syndicats réunissant le Parti socialiste, le Parti communiste, le Parti social-démocrate, le Mouvement d'action populaire unitaire (MAPU), l'Action populaire indépendante (API), la gauche chrétienne, la Fédération syndicale nationale et la Centrale unique des travailleurs (CUT). Elle fut renversée le 11 septembre 1973, après tout juste trois ans d'existence, par un coup d'Etat fomenté par l'armée avec l'appui direct de l'impérialisme américain, sous la direction du général Pinochet, que l'Union populaire avait érigé en commandant en chef, le déclarant "*respectueux de la légalité démocratique*". Des milliers de travailleurs, jeunes et militants de tous les partis ont payé de leur liberté et de leur vie le prix de cette politique.

(8) *Œuvres complètes*, tome 10, page 312.

(9) Parti radical : Trotsky explique à l'époque que sa fonction est de soumettre la petite bourgeoisie au capital. Il dit du Front populaire qu'il est "*une coalition du prolétariat avec la bourgeoisie impérialiste, en la personne du Parti radical et d'une série de pourritures de la même espèce et de plus petite taille. La coalition s'étend au domaine parlementaire. Dans les deux domaines, le Parti radical, qui conserve son entière liberté d'action, limite brutalement la liberté d'action du prolétariat*" (premières lignes du texte "*Front populaire et comités d'action*", du 26 novembre 1935).

(10) Trotsky, qui est exilé au Canada, ne parviendra à rentrer qu'en mai.

de conseils (soviets), organismes composés de représentants élus d'ouvriers, de paysans et de soldats en lutte. Les mencheviks (11) et les socialistes-révolutionnaires (12), qui sont majoritaires dans ces conseils, cèdent volontairement le pouvoir à un gouvernement provisoire composé de rescapés du tsarisme et de représentants de la bourgeoisie ; et ils s'emploient à freiner la révolution, à enfermer les conseils dans un rôle d'accoucheurs d'un régime politique parlementaire bourgeois. La majorité de la direction bolchevique présente en Russie depuis février, notamment Staline..., leur emboîte le pas.

Comme le note Trotsky :

*« Le discours de Lénine à la gare de Finlande sur le caractère socialiste de la révolution russe fut, pour beaucoup de dirigeants du parti, comme une bombe. La polémique entre Lénine et les partisans du "parachèvement de la révolution démocratique" (bourgeoise — NDLR) commença dès le premier jour. »*

Dans les jours qui suivirent, les masses, ouvriers, soldats, exaspérés de voir que la question de la paix, du pain, de la terre — mots d'ordre centraux de la révolution depuis février — n'obtiennent pas même un début de solution, manifestent en armes aux cris de "A bas le gouvernement provisoire !" (13).

Dans le chapitre que nous reproduisons en page suivante, Trotsky rapporte les débats qui traversèrent, à ce moment crucial de la révolution, la direction et le Parti bolchevique tout entier, soulignant au passage l'extraordinaire liberté de discussion, la pleine et entière démocratie dans la confrontation des idées et des points de vue, qui fut la marque de ce parti.

---

## LA PREMIÈRE DES "LEÇONS D'OCTOBRE"

---

*"La révolution prolétarienne ne peut triompher sans le parti, à l'encontre du parti ou par un succédané de parti."*

En conclusion de son ouvrage, Trotsky écrit que c'est là la première

*"leçon d'Octobre, et cette leçon sur le rôle et l'importance du parti dans la*

*révolution prolétarienne, nous l'avons payée trop cher pour ne pas la retenir intégralement (...).*

*Dans la révolution prolétarienne, le prolétariat est non seulement la principale force combative, mais aussi, dans la personne de son avant-garde, la force dirigeante. Seul, le parti du prolétariat peut jouer le rôle que jouaient, dans la révolution bourgeoise, la puissance de la bourgeoisie, son instruction, ses municipalités et universités. Son rôle est d'autant plus grand que la conscience de classe de son ennemi s'est formidablement accrue. Au cours des siècles de sa domination, la bourgeoisie a élaboré une école politique incomparablement supérieure à celle de l'ancienne monarchie bureaucratique. Si le parlementarisme a été pour le prolétariat jusqu'à un certain point une école de préparation à la révolution, il a été encore davantage pour la bourgeoisie une école de stratégie contre-révolutionnaire. Il suffit, pour le montrer, d'indiquer que c'est par le parlementarisme que la bourgeoisie a éduqué la social-démocratie, qui est maintenant le plus puissant rempart de la propriété individuelle.*

*L'époque de la révolution sociale en Europe, comme l'ont montré les premières expériences, sera une époque de batailles non seulement implacables, mais raisonnées, beaucoup plus raisonnées que chez nous en 1917."*

**Jean-Pierre Raffi**

---

(11) Mencheviks : nom donné à la fraction minoritaire du Parti ouvrier social-démocrate de Russie (POSDR) lors de l'éclatement de ce parti au Congrès de Londres, en 1903 ; par opposition à bolcheviks (majoritaires). Les mencheviks, qui participaient au gouvernement provisoire, endossaient toute sa politique de poursuite de la guerre, notamment, se dressant comme principal obstacle à la révolution en cours.

Lors du congrès des soviets, le 25 octobre 1917, les 110 délégués mencheviks, minoritaires (sur 673 délégués), quittèrent la salle au moment de la ratification de la révolution d'Octobre, pour dénoncer ce qu'ils appelaient un "coup d'Etat bolchevique".

(12) Parti socialiste-révolutionnaire russe (SR), créé en exil à Berlin en 1901. Opposé au Parti ouvrier social-démocrate de Russie de Lénine, le parti SR se réclamait de la paysannerie.

(13) Gouvernement provisoire : gouvernement constitué à Petrograd le 16 mars 1917 par la bourgeoisie et des rescapés de la monarchie tsariste avec l'appui des mencheviks et des SR, pour faire face aux masses après la chute du régime. Le gouvernement provisoire fut d'abord dirigé par le prince Georgi Lvov, puis par le socialiste-révolutionnaire Alexandre Kerenski. Son premier objectif : faire refluer la révolution, garantir le maintien de la Russie aux côtés des "alliés" dans la Première Guerre mondiale.

## La conférence d'avril

La démonstration armée d'avril, où retentit le mot d'ordre : "A bas le gouvernement provisoire !", fut l'occasion d'un conflit aigu. Elle fournit à certains représentants de la droite le prétexte d'accuser Lénine de blanquisme (1) : le renversement du gouvernement provisoire, soutenu alors par la majorité du soviét, ne pouvait prétendument être obtenu qu'en tournant le dos à la volonté de la majorité des travailleurs. Formellement, il pouvait sembler que le reproche n'était pas dénué de fondement ; en réalité, il n'y avait pas l'ombre de blanquisme dans la politique de Lénine en avril. Toute la question pour lui consistait à savoir dans quelle mesure les soviets continuaient de refléter l'état d'esprit véritable des masses et à déterminer si le parti ne se trompait pas en s'orientant sur eux. La manifestation d'avril, qui avait été "plus gauche" qu'il ne convenait, était une reconnaissance destinée à vérifier l'état d'esprit des masses et les rapports entre ces dernières et la majorité du soviét. Elle montre la nécessité d'un long travail de préparation. Au début de mai, Lénine blâma sévèrement les matelots de Cronstadt, qui, dans leur fougue, étaient allés trop loin et avaient déclaré ne pas reconnaître le gouvernement provisoire.

Les adversaires de la lutte pour le pouvoir abordaient tout autrement la question. A la conférence d'avril du parti, Kamenev exposait ses plaintes : "Dans le n° 19 de la Pravda, des camarades (il s'agit évidemment de Lénine. L. T.) avaient proposé une résolution sur le renversement du gouvernement provisoire, résolution imprimée avant la dernière crise, mais ils l'ont rejetée ensuite comme susceptible d'introduire la désorganisation et empreinte de l'esprit d'aventure. On le voit, les camarades en question ont appris quelque chose pendant cette crise. La résolution proposée (lire ci-dessous la résolution proposée par Lénine à la conférence — NDLR) répète cette faute."

Cette façon de poser la question est significative au plus haut point.

La reconnaissance une fois effectuée, Lénine retira le mot d'ordre du renversement immédiat du gouvernement provisoire, mais

il le retira temporairement, pour des semaines ou des mois, selon que l'indignation des masses contre les conciliateurs croîtrait plus ou moins rapidement.

L'opposition, elle, considérait ce mot d'ordre comme une faute. Le recul provisoire de Lénine ne comportait pas la moindre modification de sa ligne. Lénine ne se basait pas sur le fait que la révolution démocratique n'était pas encore terminée, mais uniquement sur le fait que la masse était encore incapable de renverser le gouvernement provisoire et qu'il fallait la rendre au plus vite capable de l'abattre.

Toute la conférence d'avril du parti fut consacrée à cette question essentielle : allons-nous à la conquête du pouvoir pour réaliser la révolution socialiste, ou aidons-nous à parachever la révolution démocratique ? Par malheur, le compte rendu de cette conférence n'est pas encore imprimé ; pourtant, il n'y a peut-être pas dans l'histoire de notre parti de congrès qui ait eu une importance aussi grande, aussi directe pour le sort de la révolution.

Lutte irréductible contre le défensisme et les défensistes, conquête de la majorité dans les soviets, renversement du gouvernement provisoire par l'intermédiaire des soviets, politique révolutionnaire de paix, programme de révolution socialiste à l'intérieur et de révolution internationale à l'extérieur : telle est la plate-forme de Lénine. Comme on le sait, l'opposition était pour le parachèvement de la révolution démocratique au moyen d'une pression sur le gouvernement provisoire, les soviets devant rester des organes de "contrôle" sur le pouvoir bourgeois. De là une attitude beaucoup plus conciliante à l'égard du défensisme.

L'un des adversaires de Lénine déclarait à la conférence d'avril : "Nous parlons des soviets ouvriers et soldats comme de cen-

(1) Blanquisme : courant révolutionnaire du XIX<sup>e</sup> siècle, dont le nom vient d'Auguste Blanqui, militant socialiste français (8 février 1805-1<sup>er</sup> janvier 1881). Blanqui considérait que la révolution serait le résultat d'un coup de force mené par un petit groupe de révolutionnaires solidement organisé, donnant l'impulsion nécessaire pour que le peuple s'engage dans la révolution.



*tres organisateurs de nos forces et du pouvoir... Leur nom seul montre qu'ils sont un bloc des forces petites-bourgeoises et prolétariennes auquel s'impose la nécessité d'achever les tâches démocratiques bourgeoises. Si la révolution démocratique bourgeoise est terminée, ce bloc ne pourrait exister... et le prolétariat mènerait la lutte révolutionnaire contre lui... Néanmoins, nous reconnaissons ces soviets comme des centres d'organisation de nos forces... Ainsi, la révolution bourgeoise n'est pas encore close, elle n'a pas donné toute sa mesure et nous devons reconnaître que si elle était entièrement terminée, le pouvoir passerait aux mains du prolétariat" (discours de Kamenev).*

L'inconsistance de ce raisonnement est évidente : en effet, la révolution ne sera jamais tout à fait terminée tant que le pouvoir ne passera pas en d'autres mains. L'auteur du discours précité ignore l'axe véritable de la révolution : il ne déduit pas les tâches du parti du groupement réel des forces de classe, mais d'une définition formelle de la révolution considérée comme bourgeoise ou démocratique-bourgeoise. Selon lui, il faut faire bloc avec la petite bourgeoisie et exercer un contrôle sur le pouvoir bourgeois tant que la révolution bourgeoise ne sera pas parachevée. C'est là un schéma nettement menchevique. En limitant doctrinairement les tâches de la révolution par l'appellation de cette dernière révolution "bourgeoise", on devait fatalement arriver à la politique de contrôle sur le gouvernement provisoire, à la revendication d'un programme de paix sans annexions, etc. Par parachèvement de la révolution démocratique, on sous-entendait la réalisation d'une série de réformes par l'intermédiaire de la Constituante, où le Parti bolchevique devait jouer le rôle d'aile gauche. Le mot d'ordre "*Tout le pouvoir aux soviets*" perdait ainsi tout contenu réel. C'est ce que, plus logique que ses camarades de l'opposition, Noguine déclara à la conférence d'avril : "*Au cours de l'évolution, les attributions les plus importantes des soviets disparaissent, une série de leurs fonctions administratives sont transmises aux municipalités, aux zemstvos, etc. Considérons le développement ultérieur de l'organisation étatique : nous ne pouvons nier qu'il y aura une Assemblée constituante et, à sa suite, un Parlement. Il en résulte que, progressivement, les soviets*

*seront déchargés de leurs principales fonctions ; mais cela ne veut pas dire qu'ils terminent honteusement leur existence. Ils ne feront que transmettre leurs fonctions. Ce n'est pas avec les soviets du type actuel que la république-commune sera chez nous."*

Enfin, un troisième opposant aborda la question du point de vue de la maturité de la Russie pour le socialisme : "*Pouvons-nous, en arborant le mot d'ordre de la révolution prolétarienne, compter sur l'appui des masses ? Non, car la Russie est le pays le plus petit-bourgeois d'Europe. Si le parti adopte la plate-forme de la révolution socialiste, il se transformera en un cercle de propagandistes. C'est de l'Occident que doit être déclenchée la révolution... Où se lèvera le soleil de la révolution socialiste ? Etant donné l'état de choses qui règne chez nous, le milieu petit-bourgeois, j'estime que ce n'est pas à nous de prendre l'initiative de la révolution socialiste. Nous n'avons pas les forces nécessaires à cet effet ; en outre, les conditions objectives font défaut. En Occident, la question de la révolution socialiste se pose à peu près de la même façon que, chez nous, celle du renversement du tsarisme."*

A la conférence d'avril, tous les adversaires de Lénine n'allaient pas jusqu'aux conclusions de Noguine, mais tous, par la logique des choses, ils furent forcés de les accepter quelques mois plus tard, à la veille d'Octobre. Diriger la révolution prolétarienne ou se borner au rôle d'opposition dans le Parlement bourgeois : telle était l'alternative dans laquelle se trouvait placé notre parti. La deuxième position était menchevique ou, plus exactement, c'était la position que les mencheviks furent forcés d'abandonner après la révolution de Février. En effet, pendant des années, les leaders mencheviks avaient affirmé que la révolution future serait bourgeoise, que le gouvernement d'une révolution bourgeoise ne pouvait accomplir que les tâches de la bourgeoisie, que la social-démocratie ne pouvait assumer les tâches de la démocratie bourgeoise et devrait, "*tout en poussant la bourgeoisie vers la gauche*", se confiner dans le rôle d'opposition. Martynov, en particulier, ne s'était pas lassé de développer ce thème. La révolution de Février amena bientôt les mencheviks à participer au gouvernement. De leur position de principe, ces derniers ne conservèrent que la thèse por-

tant que le prolétariat ne devait pas s'emparer du pouvoir. Ainsi, ceux des bolcheviks qui condamnaient le ministérialisme menchevique tout en s'élevant contre la prise du pouvoir par le prolétariat se retranchaient dans les positions pré-révolutionnaires des mencheviks.

La révolution provoqua des déplacements politiques dans deux sens : les droites devinrent cadets (2) et les cadets républicains (déplacement vers la gauche) ; les SR et les mencheviks devinrent parti bourgeois dirigeant (déplacement vers la droite). C'est par des moyens de ce genre que la société

bourgeoise tente de créer une nouvelle ossature pour son pouvoir, sa stabilité et son ordre.

Mais alors que les mencheviks abandonnent leur socialisme formel pour la démocratie vulgaire, la droite des bolcheviks passe au socialisme formel, c'est-à-dire à la position qu'occupaient, la veille encore, les mencheviks.

(2) Parti constitutionnel démocratique : parti bourgeois "libéral" de la Russie tsariste fondé à Moscou en octobre 1905. Les membres du parti étaient appelés Cadets, de l'abréviation KD, du nom du parti en russe.

### La résolution adoptée à la conférence de Russie du Parti bolchevique (25 avril 1917) Sur l'attitude envers le gouvernement provisoire

Considérant :

1. que le gouvernement provisoire est, de par son caractère de classe, l'organe de la domination des grands propriétaires fonciers et de la bourgeoisie ;
2. qu'il est, de même que les classes qu'il représente, indissolublement lié, économiquement et politiquement, à l'impérialisme russe et anglo-français ;
3. qu'il ne réalise même son propre programme qu'incomplètement et uniquement sous la pression du prolétariat révolutionnaire, et, dans une certaine mesure, de la petite bourgeoisie ;
4. que les forces contre-révolutionnaires de la bourgeoisie et des grands propriétaires fonciers, qui s'organisent en se couvrant du drapeau du gouvernement provisoire et avec la complaisance manifeste de ce dernier, s'attaquent déjà à la démocratie révolutionnaire ;
5. que le gouvernement provisoire tarde à fixer la date des élections à l'Assemblée constituante, fait obstacle à l'armement général du peuple, s'oppose au passage de toute la terre au peuple, cherche à imposer à celui-ci une solution de la question agraire conforme aux intérêts des grands propriétaires fonciers, entrave l'institution de la journée de 8 heures, encourage dans l'armée l'agitation contre-révolutionnaire (de Goutchkov et consorts), organise les cadres supérieurs de l'armée contre les soldats, etc. ;
6. que, d'autre part, ce gouvernement s'appuie, à l'heure actuelle, sur la confiance du soviet des députés et soldats de Petrograd, et, jusqu'à un certain point, sur une entente directe avec ce dernier, qui, en ce moment, groupe manifestement la majorité des ouvriers et des soldats, c'est-à-dire de la payannerie ;
7. que chaque mesure prise par le gouvernement provisoire, tant en politique étrangère qu'en politique intérieure, ouvrira les yeux non seulement aux prolétaires de la ville et de la campagne, ainsi qu'aux semi-prolétaires, mais encore aux larges couches de la petite bourgeoisie, sur le caractère véritable de ce gouvernement.

La conférence décide :

1. qu'un travail persévérant en vue d'éclairer la conscience de classe du prolétariat et de grouper les prolétaires de la ville et de la campagne, face aux hésitations de la petite bourgeoisie, s'impose pour assurer le passage de tout le pouvoir aux soviets des députés ouvriers et soldats ou à d'autres organismes traduisant directement la volonté du peuple, ce travail étant la seule garantie véritable d'une progression victorieuse du peuple révolutionnaire tout entier ;
2. que ce travail nécessite une activité multiple au sein des soviets de députés ouvriers et soldats, l'augmentation du nombre des soviets, leur consolidation, l'union dans leur sein des groupements internationalistes prolétariens de notre parti ;
3. que l'organisation de nos forces social-démocrates doit être intensifiée, afin que la nouvelle vague du mouvement révolutionnaire se déploie sous le drapeau de la social-démocratie révolutionnaire.



Lénine et Trotsky au milieu de soldats rouges, en 1921.

# Trotsky et la défense de l'URSS

Par Pavluško IMŠIROVIČ

Dès le lendemain de la révolution d'Octobre et jusqu'à la fin de sa vie, Trotsky considéra que la défense de l'URSS était un impératif historique de la lutte de classe du prolétariat mondial. Pour lui, il en était de même de la défense de toutes les conquêtes sociales et politiques du prolétariat mondial, ainsi que de la défense des mouvements de libération anti-impérialiste dans les pays dominés.

Les marxistes russes ont toujours pensé que la révolution d'Octobre participait de la révolution internationale du prolétariat et que son évolution et son devenir étaient totalement dépendants de l'évolution et du devenir de la révolution mondiale, et l'ont toujours considérée comme faisant partie de la lutte de classe mondiale. Dans le Parti bolchevique, on ne parlait pas de "socialisme dans un seul pays" et de "coexistence pacifique" (c'est-à-dire les éléments constitutifs du pacte contre-révolutionnaire de la bureaucratie stalinienne avec la bourgeoisie mondiale impérialiste), et cela jusqu'en 1926, au moment où l'offensive politique des réactionnaires staliniens thermidoriens a débuté dans ce pays ouvrier isolé, épuisé après la guerre civile.

De plus, les bolcheviks étaient persuadés d'avoir gagné la guerre contre la contre-révolution bourgeoise russe et contre l'intervention militaire de 14 pays bourgeois, et ce, pas uniquement grâce aux forces de l'Armée rouge des ouvriers et des paysans, mais également grâce à la mobilisation révolutionnaire du prolétariat européen et international, qui avait coupé les ailes de l'intervention militaire étrangère contre l'Union soviétique. Léon Trot-

sky fut le principal organisateur, stratège et inspirateur de ce combat, en même temps qu'il fut le constructeur infatigable de l'Internationale communiste — le parti mondial de la révolution socialiste. Juste après la guerre civile, avec Lénine déjà malade, il mena des luttes acharnées contre les premières déformations bureaucratiques du jeune Etat soviétique et du Parti communiste.

Jusqu'en 1933, la stratégie de l'Opposition de gauche, de la fraction bolchevique-léniniste, malgré les vagues de répression et de persécutions de la part de la réaction thermidorienne stalinienne, fut celle d'une opposition loyale à l'intérieur de l'Etat et du parti soviétiques, se fixant pour but de gagner la majorité par des méthodes pacifiques et légales pendant la mobilisation révolutionnaire qui suivit la première victoire importante du prolétariat mondial, surtout dans le prolétariat d'Europe occidentale.

---

## LE "THERMIDOR" STALINIEN

---

Le thermidor stalinien franchit le Rubicon contre-révolutionnaire lorsqu'il apporta sa contribution cruciale à la victoire du fascisme en Allemagne, et, tandis que triomphait la réaction mondiale, se précipita vers le 18 brumaire de Joseph Djougachvili (Staline) — pour construire un régime bonapartiste totalitaire, monstrueux et jamais vu dans l'histoire de l'humanité en ayant recours à la terreur la plus brutale pour défendre son monopole politique

total à l'intérieur de l'Etat soviétique et du mouvement ouvrier international.

Mais ce qui a permis au nouveau régime totalitaire bureaucratique de survivre, dans un équilibre instable et précaire des forces, ce ne furent pas les conflits qui se déroulaient à l'intérieur de l'Etat ouvrier, mais ce fut le conflit majeur entre le prolétariat mondial et l'impérialisme mondial — la révolution prolétarienne mondiale et la contre-révolution impérialiste mondiale. A l'ère de l'impérialisme, le monde s'est "globalisé" (comme on dirait aujourd'hui), empêchant une nation isolée de se développer de façon autonome socialement, économiquement et politiquement, et tout développement national est déterminé par le cadre général des luttes sociales, économiques et politiques mondiales. La bureaucratie stalinienne est née et a grossi pour devenir une force politique autonome dans une situation historique hors du commun — une situation où ni le prolétariat mondial ni la bourgeoisie mondiale n'étaient capables de mettre fin au conflit et amener la victoire d'un camp sur l'autre. La crise mondiale de l'impérialisme et la crise de la direction du prolétariat mondial ont permis à une bureaucratie petite-bourgeoise de jouer un rôle politique autonome pendant des décennies et de devenir le partenaire de l'impérialisme au sein de l'alliance contre-révolutionnaire mondiale.

---

## DÉGÉNÉRESCENCE BUREAUCRATIQUE IRRÉVERSIBLE

---

Après ce saut qualitatif dans le développement de la contre-révolution mondiale qui s'est produit en 1933, avec les changements qualitatifs dans l'évolution du stalinisme comme réaction thermidorienne bureaucratique dans un pays ouvrier récemment construit, Trotsky et l'Opposition de gauche franchirent un pas dans leur diagnostic et leur pronostic social et politique de la lutte à venir pour l'Union soviétique, contre le stalinisme. La phase de déformation bureaucratique avait, de façon irréversible, entraîné la dégénérescence bureaucratique, et ce cancer bureaucratique sur le corps de l'Etat ouvrier ne pouvait plus être guéri par des réformes pacifiques, mais devait être chirurgicalement extirpé par la

révolution politique. Tous les événements historiques qui ont suivi — jusqu'à ce jour — confirment pleinement la validité de l'analyse sociale et du pronostic politique prononcé par Trotsky pour l'URSS :

*“L'Union soviétique est sortie de la révolution d'Octobre comme un Etat ouvrier. L'étatisation des moyens de production, condition nécessaire du développement socialiste, a ouvert la possibilité d'une croissance rapide des forces productives. Mais l'appareil d'Etat ouvrier a subi entre-temps une dégénérescence complète, se transformant d'instrument de la classe ouvrière en instrument de violence bureaucratique contre la classe ouvrière, et, de plus en plus, en instrument de sabotage de l'économie. La bureaucratization d'un Etat ouvrier arriéré et isolé, et la transformation de la bureaucratie en caste privilégiée toute-puissante sont la réfutation la plus convaincante — non seulement théorique, mais pratique — de la théorie du socialisme dans un seul pays. Ainsi, le régime de l'URSS renferme en soi des contradictions menaçantes. Mais il continue à rester un Etat ouvrier dégénéré. Tel est le diagnostic social. Le pronostic politique a un caractère alternatif : ou la bureaucratie, devenant de plus en plus l'organe de la bourgeoisie mondiale dans l'Etat ouvrier, renversera les nouvelles formes de propriété et rejettera le pays dans le capitalisme ; ou la classe ouvrière écrasera la bureaucratie et ouvrira une issue vers le socialisme” (1).*

---

## LE BUT DE LA RÉVOLUTION POLITIQUE

---

Le but de la révolution politique est d'extirper chirurgicalement le cancer bureaucratique parasite pour préserver le corps de l'Etat ouvrier, de voir le retour au pouvoir de la classe ouvrière politiquement expropriée, de procéder au renouvellement de la démocratie des soviets (conseils ouvriers) à tous les niveaux et à la défense de ses conquêtes révolutionnaires sociales et économiques : la propriété sociale, l'économie planifiée, dans le but de satisfaire les besoins au lieu de faire des bénéfices, d'assurer le plein emploi, le droit à l'instruc-

---

(1) *L'agonie du capitalisme et les tâches de la IV<sup>e</sup> Internationale (Programme de transition)*, 1938.

tion gratuite, etc. Le marxisme fait une distinction claire entre la dégénérescence du régime politique (la bureaucratie, qui est un accident de l'histoire) et les relations sociales et les rapports de production sur lesquels ce régime a imposé son règne usurpateur totalitaire. Donc, la question de la défense des relations sociales et de production en URSS contre toute menace interne ou externe est une question majeure. C'est pourquoi la défense de l'URSS a toujours fait constamment partie du combat politique de Léon Trotsky et de la IV<sup>e</sup> Internationale.

Dans le *Programme de transition* (1938), Léon Trotsky définissait ainsi ce combat constant :

*« L'extermination de la génération des vieux bolcheviks et des représentants révolutionnaires de la génération intermédiaire et de la jeune génération a détruit encore davantage l'équilibre politique en faveur de l'aile droite, bourgeoise, de la bureaucratie et de ses alliés dans le pays. C'est de là, c'est-à-dire de la droite, qu'on peut s'attendre, dans la prochaine période, à des tentatives de plus en plus résolues de réviser le régime social de l'URSS, en le rapprochant de la "civilisation occidentale", avant tout de sa forme fasciste. Cette perspective rend fort concrète la question de la "défense de l'URSS". Si demain la tendance bourgeoise-fasciste, bref la "fraction Boutenko", entre en lutte pour la conquête du pouvoir, la "fraction Reiss" prendra inévitablement sa place de l'autre côté de la barricade. Se trouvant momentanément l'alliée de Staline, elle défendra, bien entendu, non pas la clique bonapartiste de celui-ci, mais les bases sociales de l'URSS, c'est-à-dire la propriété arrachée aux capitalistes et étatisée. Si la "fraction Boutenko" se trouve en alliance militaire avec Hitler, la "fraction Reiss" défendra l'URSS contre l'intervention militaire, à l'intérieur de l'URSS aussi bien que sur l'arène mondiale. Toute autre conduite serait une trahison. Ainsi, s'il n'est pas possible de nier par avance la possibilité, dans des cas strictement déterminés, d'un "front unique" avec la partie thermidorienne de la bureaucratie contre l'offensive ouverte de la contre-révolution capitaliste, la principale tâche politique en URSS reste, malgré tout, le renversement de la bureaucratie thermidorienne elle-même. Le prolongement de sa domination ébranle chaque jour davantage les éléments socialistes de l'éco-*

*nomie et accroît les chances de restauration capitaliste. C'est dans le même sens qu'agit aussi l'Internationale communiste, agent et complice de la clique stalinienne dans l'étranglement de la révolution espagnole et dans la démolition du prolétariat international. »*

---

## CONTRE LE PRÉTENDU "SOCIALISME DANS UN SEUL PAYS"

---

La IV<sup>e</sup> Internationale adopte la même position de défense inconditionnelle quand il s'agit d'Etats ouvriers bureaucratiques construits durant la mobilisation révolutionnaire mondiale du prolétariat et des nations à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Bien que ces Etats aient été, dès le début, sous le contrôle d'une bureaucratie stalinienne et de ses satellites, la IV<sup>e</sup> Internationale les a considérés comme des conquêtes révolutionnaires du prolétariat mondial — et pas seulement comme une extension du stalinisme et du butin de guerre de l'empire totalitaire de Staline — et a décidé de les protéger à la fois contre les menaces de l'impérialisme venues de l'extérieur et contre les forces et courants contre-révolutionnaires venus de l'intérieur.

Certains de ces Etats furent construits grâce à des mouvements révolutionnaires autonomes, surgis durant les combats de libération nationale contre les gouvernements d'occupation. Des combats contrôlés par des sections nationales du Comintern stalinisées. Ce fut le cas de la Chine, de la Yougoslavie, du Vietnam et de l'Albanie.

L'existence sociale et politique de la bureaucratie (qu'elle soit réformiste ou stalinienne) et son rôle à l'intérieur du mouvement ouvrier sont essentiellement petits-bourgeois, c'est-à-dire qu'il s'agit d'un rôle intermédiaire. Occuper une position sociale intermédiaire entre les deux classes principales amène la bureaucratie à être exposée aux pressions contradictoires des deux classes fondamentales (bourgeoisie et prolétariat), qui, à plus ou moins long terme, aboutit à briser cette couche sociale intermédiaire.

Durant une certaine période d'équilibre, cette situation réussit à répondre aux inté-

rêts vitaux des deux classes principales — en réussissant à garantir les conquêtes sociales révolutionnaires du prolétariat contre la contre-révolution impérialiste et, du côté de la contre-révolution, en parvenant à maintenir la révolution isolée et contenue dans les limites du “socialisme dans un seul pays” et de la “coexistence pacifique”.

Cette politique essentiellement réactionnaire et centriste n’est possible que dans une situation d’équilibre et de blocage mutuel des principales forces sociales. C’est pourquoi tous les efforts et stratégies développés par la bureaucratie se concentrent sur le maintien et la prolongation de ce statu quo réactionnaire. Les méthodes pour maintenir cet équilibre et ce blocage des forces de la révolution et de la contre-révolution mondiales entraînent le désarroi et l’expropriation politique du prolétariat — la perte de sa direction —, l’élimination des ressources humaines révolutionnaires et de la direction révolutionnaire.

La bureaucratie n’hésite pas à faire usage de la pire forme de terreur de type fasciste contre le prolétariat révolutionnaire. L’unique principe ainsi que les valeurs qui la guident en priorité sont de détenir le pouvoir politique à n’importe quel prix, et elle est capable, pour préserver son pouvoir, de faire n’importe quelle alliance politique.

Lorsque les tensions entre les classes atteignent leur point de rupture, elle fait des concessions “révolutionnaires” substantielles aux masses exploitées qui se mobilisent — afin de conserver le pouvoir politique et de garder le contrôle. Les exemples de la Chine, de la Yougoslavie, de l’Albanie, du Vietnam et de Cuba confirment sans équivoque l’hypothèse de Trotsky : la bureaucratie, comme la petite bourgeoisie, peut être contrainte, dans des circonstances historiques exceptionnelles, d’aller plus loin qu’elle ne le veut dans la voie de la rupture avec l’impérialisme.

*“Il est, cependant, impossible de nier catégoriquement par avance la possibilité théorique de ce que, sous l’influence d’une combinaison tout à fait exceptionnelle de circonstances (guerre, défaite, krach financier, offensive révolutionnaire des masses, etc.), des partis petits-bourgeois, y compris les staliniens, puissent aller plus loin qu’ils ne le veulent eux-*

*mêmes dans la voie de la rupture avec la bourgeoisie.”*

Ce sont précisément ces circonstances exceptionnelles qui ont amené la victoire de la révolution en Chine, en Yougoslavie, au Vietnam, en Albanie et à Cuba. Grâce à la pression exercée par des millions d’ouvriers et de paysans mobilisés, les partis staliniens ont été forcés de s’adapter aux circonstances. Ils l’ont fait pour survivre — pour prendre le pouvoir et garder le contrôle des Etats ouvriers qui venaient de surgir, qui, dès le début, se sont constitués sur le modèle de l’Etat soviétique bureaucratiquement dégénéré.

Le stalinisme a tiré sa force et son influence politique de la mise à profit de l’enthousiasme populaire pour la révolution socialiste et ses conquêtes. A la fin de la Seconde Guerre mondiale, chaque victoire de l’Armée rouge suscitait une mobilisation révolutionnaire accrue parmi les masses, qui espéraient que ces victoires réaliseraient leurs rêves et leurs aspirations. C’est le prix que le stalinisme a dû payer en faux-semblants, en mensonges et en tricherie politique — puisque les masses prenaient au sérieux les promesses du stalinisme et étaient prêtes à les réaliser elles-mêmes par leurs propres moyens et avec leurs propres méthodes.

Le stalinisme ne pouvait pas compter sur les bourgeoisies locales pour réprimer la mobilisation révolutionnaire des masses, puisque les bourgeoisies de ces pays étaient trop fragiles, faibles et compromises par leur collaboration avec le fascisme pour servir de partenaire (même le soutien de l’impérialisme américain ne leur était d’aucun secours).

L’effondrement de ces bourgeoisies et l’écroulement de leurs structures institutionnelles ont créé un vide politique qui a pu dès lors être rempli soit par les institutions révolutionnaires ouvrières, soit en imposant la domination de l’appareil stalinien, qui pouvait se charger d’isoler, de confiner et de réprimer la mobilisation révolutionnaire. C’est ainsi que de nouveaux Etats ouvriers bureaucratiques furent établis dans les pays de l’Europe de l’Est (Bulgarie, Roumanie, Hongrie, Tchécoslovaquie, Pologne, Allemagne de l’Est).

---

## LA DIRECTION STALINIENNE TENTE D'IMPOSER LA "DÉMOCRATIE POPULAIRE"

---

Le stalinisme a reçu mandat de l'impérialisme d'étendre son pouvoir sur ces pays et d'utiliser ses propres méthodes et moyens pour éviter une révolution prolétarienne. C'est-à-dire que le véritable contenu des conférences internationales de Téhéran, Yalta et Potsdam consistait à répartir la tâche et les responsabilités dans la lutte contre la révolution et pour la défense du statu quo contre-révolutionnaire. En contrepartie, le stalinisme a réussi à saboter les révolutions en Grèce, en Italie et en France, et a permis la reconstruction de l'ordre bourgeois dans ces pays.

Quelles qu'aient été les motivations et les ambitions de Staline par rapport à l'Europe de l'Est, l'extension des conquêtes de la révolution d'Octobre et l'instauration de nouveaux Etats ouvriers bureaucratiques sous contrôle du stalinisme n'auraient pas été possibles sans la puissante vague de mobilisation révolutionnaire de la classe ouvrière européenne et internationale à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les nouveaux Etats bureaucratiques ainsi que l'Etat soviétique dégénéré sous la domination de la bureaucratie parasitaire ne purent être imposés que grâce à l'embrace-ment de la révolution prolétarienne.

Dans tous ces Etats, le stalinisme tenta une phase transitoire, expérimentale — une phase qu'il dénomma "démocratie populaire" — lorsque qu'il essaya d'instaurer une "coexistence pacifique" entre le prolétariat et la bourgeoisie sous la domination stalinienne à l'intérieur de "l'économie mixte d'Etat".

Le résultat de l'expérience fut une première crise après la guerre et ce système commença à se déliter. Non seulement il entraîna le conflit avec la révolution yougoslave et des persécutions brutales à l'intérieur de l'appareil de tous les partis communistes dans les nouveaux Etats bureaucratiques, mais il aboutit également à l'abandon de l'expérience de "coexistence intérieure entre les classes" et d'"économie mixte". Le stalinisme fut donc obligé d'exproprier la bourgeoisie et les moyens de production devinrent propriété d'Etat.

Après la guerre, le sabotage stalinien et la répression contre la révolution prolétarienne dans les pays d'Europe occidentale (surtout en Italie et en France) ne permirent cependant pas le triomphe de la réaction contre-révolutionnaire. Malgré les manœuvres petites-bourgeoises bureaucratiques dans les pays où les institutions capitalistes bourgeoises étaient remises sur pied sous l'égide du capitalisme américain, le soulèvement révolutionnaire entraîna des victoires sociales et politiques significatives : le renforcement des organisations ouvrières traditionnelles de masse, les syndicats, les partis sociaux-démocrates et staliens, et ce que l'on appelle la protection sociale ou sécurité sociale. Le renforcement de vastes mouvements de libération nationale dans les colonies est aussi une conséquence du soulèvement révolutionnaire en Europe, pendant et après la Seconde Guerre mondiale.

La domination de directions petites-bourgeoises dans ces révolutions nationales représente le produit direct de la politique contre-révolutionnaire de l'appareil stalinien international. Le prolétariat révolutionnaire enregistre ces révolutions nationales au compte de sa propre action et les défend contre toutes les menaces de l'impérialisme, malgré le fait qu'elles soient sous direction petite-bourgeoise.

La lutte de classes entre le prolétariat et la bourgeoisie ne peut être arrêtée par quelque forme de politique petite-bourgeoise de collaboration de classes et de "réconciliation", et menace sans cesse le statu quo réactionnaire mis en place à l'issue de la Seconde Guerre mondiale. La lutte de classes entre le prolétariat et la bourgeoisie dans le monde entier écrase impitoyablement toutes les forces sociales et politiques intermédiaires qui se situent entre les deux classes sociales principales de la société moderne. Comme toutes les autres forces petites-bourgeoises, l'appareil international petit-bourgeois stalinien et ses satellites sont constamment soumis à une double pression — la pression du prolétariat, d'un côté, et la pression impérialiste, de l'autre — et répondent à cette situation en faisant toujours plus de concessions à l'impérialisme et en s'appuyant toujours plus sur l'impérialisme, tout en accroissant leur dépendance à la fois politique et économique par rapport à l'impérialisme.



Dans les quarante-cinq années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, le développement de la lutte des classes a entraîné l'effondrement de la bureaucratie stalinienne et de son appareil international, ainsi que de ses satellites. Confrontés à la menace de la révolution politique, ils se sont déchirés sur le plan national et se sont effondrés. Les dirigeants bureaucrates ont renoncé à l'autonomie politique relative qu'ils avaient maintenue jusque-là et, sous commandement direct de l'impérialisme, ont développé une stratégie de privatisation et de conversion, sous forme de contre-révolutions "démocratiques" dans les Etats ouvriers bureaucratiques.

---

## LE TOURNANT DE 1991

---

La principale méthode pour la mise en œuvre des privatisations "démocratiques" fut d'exacerber toutes les réactions de chauvinisme possibles pour provoquer des conflits et des guerres "ethniques". Le cadre expérimental du développement de cette stratégie de transition, comme l'a dit Roland Dumas en 1991, fut la Yougoslavie, où la tendance qui se faisait jour à l'éclatement de la grève générale et à la révolution politique fut stoppée net par la guerre fomentée par les grandes puissances et des nomenklaturas bureaucratiques "nationales" contre tous les peuples de Yougoslavie, par la destruction de l'Etat fédéral de Yougoslavie et sa transformation en bantoustans fantoches "nationaux". Les républiques baltes et le Caucase ont été utilisés dans le même but. La menace de la guerre a été ensuite brandie par Eltsine, Kravtchouk et Chouchkevitch quand ils détruisirent l'URSS par un véritable coup d'Etat, en opposition à la volonté du peuple soviétique qui voulait la préservation de la Fédération soviétique, ce que le référendum de mars 1991 avait montré (2).

Le stalinisme — à la fois comme appareil bureaucratique international sous le contrôle du Kremlin et comme appareil d'Etat monolithique de l'URSS et des anciens Etats ouvriers — s'est brisé, mais ses composantes sociales et politiques "nationales" n'ont pas disparu de la scène politique : elles se sont transformées en une

multitude de clans ("partis") transitoires "démocratiques" petit-bourgeois, issus des polices politiques qui constituaient la colonne vertébrale des régimes bureaucratiques totalitaires, et qui se sont tout simplement mis au service direct des services secrets impérialistes.

Pour prix de ce service, elles ont reçu le droit de piller la richesse nationale au moyen des privatisations. Lorsqu'un clan dirigeant a épuisé toutes les possibilités de privatiser et recule devant la résistance du peuple et des travailleurs, on le remplace par un autre clan grâce au mécanisme des "révolutions orange" ou autres.

Le "saut vers le capitalisme" a entraîné pour la classe ouvrière de ces pays des souffrances et des pertes dont l'horreur, en Yougoslavie, égale celles causées par la Seconde Guerre mondiale. Durant les deux dernières décennies, ces attaques contre la classe ouvrière et ses conquêtes ont accéléré encore davantage l'offensive impérialiste contre les conquêtes des travailleurs et des peuples dans le monde entier.

---

## VINGT ANS DE TRANSITION "RESTAURATIONNISTE"

---

Vingt ans de transition "restaurationniste" vers le capitalisme montrent que les bureaucraties nationales ont été incapables de se transformer en une nouvelle bourgeoisie nationale et de mettre sur pied de nouveaux Etats bourgeois nationaux. Pour le capitalisme sénile, la planète Terre est trop petite pour permettre à de nouveaux capitalismes de grandir. Donc, son but est de détruire totalement les Etats ouvriers et toutes les conquêtes ouvrières, et de les transformer en nouvelles colonies dépendantes mises sous le contrôle de mafias bureaucratiques compradores locales, dans le cadre du "nouvel ordre mondial" — le protectorat mondial de l'impérialisme américain.

Grâce à la résistance massive de la classe ouvrière dans les anciens Etats ouvriers

---

(2) Le référendum du 17 mars 1991 (bien que vicié dans sa forme par les sommets de la bureaucratie) voyait plus de 76 % des citoyens soviétiques (avec un taux de participation de 80 %) répondre en faveur du "maintien de l'Union des républiques socialistes soviétiques" (*La Vérité*).

bureaucratiques, l'impérialisme et ses laquais, les nouveaux appareils d'Etat compradores transitoires, n'ont pas pu réaliser cette ambition. Grâce à la résistance massive des travailleurs, de nombreux secteurs économiques cruciaux dans ces Etats n'ont pas encore été privatisés : ainsi, la conversion n'a pas encore été réalisée pleinement. Deux décennies de privatisations n'ont pas permis de matérialiser "la restauration transitoire vers le capitalisme", et, apparemment, deux décennies supplémentaires ne suffiront pas — en l'état actuel des choses.

Bien qu'un certain nombre des membres de la fraction bureaucratique de l'appareil de la police secrète ou d'individus qui sont en relation avec elle aient accumulé une énorme richesse grâce aux privatisations et aux destructions — richesse énorme même selon les critères du capital financier de l'Ouest de l'Europe —, la couche dirigeante actuelle dans les Etats transitoires reste une mafia petite-bourgeoise compradore directement contrôlée par l'impérialisme et reste soumise à une double pression énorme : de la part de l'impérialisme, auquel elle obéit servilement, d'un côté, et de la part de la résistance des travailleurs qui l'empêche d'achever la transition vers la privatisation et la destruction totales de tous les vestiges des conquêtes ouvrières et populaires, de l'autre.

---

## LA "DÉFENSE DE L'URSS" AUJOURD'HUI

---

Les travailleurs et les peuples des Etats transitoires résistent de façon de plus en plus décidée à la privatisation des segments restants de la propriété sociale et

exigent la renationalisation des usines privatisées, la restauration de toutes les conquêtes et droits conquis par la révolution d'Octobre et toutes celles qui ont suivi. L'issue de ce combat sera déterminée par l'issue d'un autre combat — le combat de la classe ouvrière pour gagner son autodétermination politique, le combat pour reconstruire un mouvement ouvrier indépendant, des syndicates et des partis ouvriers indépendants, un combat pour mettre en place une avant-garde politique révolutionnaire, la IV<sup>e</sup> Internationale. Sur-tout, il s'agit du combat pour que la classe ouvrière se libère du contrôle des appareils bureaucratiques issus de la Deuxième et de la Troisième Internationales, et de toutes les formes et types de centrisme réactionnaire "*parfois aussi trotskyste*" (3).

La IV<sup>e</sup> Internationale, main dans la main avec les travailleurs des anciens Etats ouvriers bureaucratiques, continue de se battre pour défendre ce qu'il reste des conquêtes et pour reconquérir et reconstruire celles qui ont été détruites durant la transition capitaliste, pour la reconstruction de l'Union soviétique et du système politique de la démocratie des soviets (conseils ouvriers), pour la reconstruction de la Yougoslavie et pour la Fédération socialiste des Balkans, pour la révolution politique en Chine et pour la fédération mondiale des républiques socialistes.

**Pavluško Imširović**

---

(3) J'emploie ici l'expression "aussi trotskyste" à propos de certains courants tels que les pablistes, Militant, etc., comme Lénine l'a fait en se moquant des "marxistes légaux" petit-bourgeois, disant qu'ils étaient "*aussi marxistes*", puisqu'ils se réclamaient de Marx tout en le falsifiant abondamment et sans retenue pour cacher leur inconstance théorique et politique, et pour essayer d'avoir de l'influence dans la classe ouvrière.



Lénine et Trotsky.

# Trotsky et les syndicats

Par Olivier DORIANE

Dans le *Programme de transition* rédigé par Léon Trotsky en 1938, un chapitre est consacré à la question des syndicats :

*« Dans la lutte pour les revendications partielles et transitoires, les ouvriers ont actuellement plus besoin que jamais d'organisations de masse, avant tout de syndicats. La puissante montée des syndicats en France et aux Etats-Unis est la meilleure réponse aux doctrines ultra-gauches de la passivité qui prêchaient que les syndicats "avaient fait leur temps".*

*Les bolcheviks-léninistes se trouvent aux premiers rangs de toutes les formes de lutte, même là où il s'agit seulement des intérêts matériels ou des droits démocratiques les plus modestes de la classe ouvrière. Ils prennent une part active à la vie des syndicats de masse, se préoccupent de les renforcer et d'accroître leur esprit de lutte. Ils luttent implacablement contre toutes les tentatives de soumettre les syndicats à l'Etat bourgeois et de lier le prolétariat par "l'arbitrage obligatoire" et toutes les autres formes d'intervention policière, non seulement fascistes, mais aussi "démocratiques". C'est seulement sur la base de ce travail qu'il est possible de lutter avec succès à l'intérieur des syndicats contre la bureaucratie réformiste, et en particulier contre la bureaucratie stalinienne. Les tentatives sectaires d'édifier ou de maintenir des petits syndicats "révolutionnaires" comme une seconde édition du parti signifient, en fait, le renoncement à la lutte pour la direction de la classe ouvrière. Il faut poser ici comme un principe inébranlable : l'auto-isollement capitulaire hors des syndicats de masses, équivalant à la trahison de la révolution, est incompatible avec l'appartenance à la IV<sup>e</sup> Internationale.*

*En même temps, la IV<sup>e</sup> Internationale rejette et condamne résolument tout fétichisme syndical, également propre aux trade-unionistes et aux syndicalistes :*

*a) Les syndicats n'ont pas et, vu leurs tâches, leur composition et le caractère de leur recrutement, ne peuvent avoir de programme révolutionnaire achevé ; c'est pourquoi ils ne peuvent remplacer le parti. L'édification de partis révolutionnaires nationaux, sections de la IV<sup>e</sup> Internationale, est la tâche centrale de l'époque de transition.*

*b) Les syndicats, même les plus puissants, n'embrassent pas plus de 20 à 25 % de la classe ouvrière, et, d'ailleurs, ses couches les plus qualifiées et les mieux payées. La majorité la plus opprimée de la classe ouvrière n'est entraînée dans la lutte qu'épisodiquement, dans les périodes d'essor exceptionnel du mouvement ouvrier. A ces moments-là, il est nécessaire de créer des organisations ad hoc, qui embrassent toute la masse en lutte : les comités de grève, les comités d'usines, et, enfin, les soviets.*

*c) En tant qu'organisation des couches supérieures du prolétariat, les syndicats, comme en témoigne toute l'expérience historique, y compris l'expérience toute fraîche des syndicats anarcho-syndicalistes d'Espagne, développent de puissantes tendances à la conciliation avec le régime démocratique bourgeois. Dans les périodes de luttes de classes aiguës, les appareils dirigeants des syndicats s'efforcent de se rendre maîtres du mouvement des masses pour le neutraliser. Cela se produit déjà lors de simples grèves, surtout lors des grèves de masse avec occupation des usines, qui ébranlent les principes de la propriété bourgeoise. En temps de guerre ou de révolution, quand la situation de la bourgeoisie devient parti-*

*culièrement difficile, les dirigeants syndicaux deviennent ordinairement des ministres bourgeois.*

*C'est pourquoi les sections de la IV<sup>e</sup> Internationale doivent constamment s'efforcer, non seulement de renouveler l'appareil des syndicats, en proposant hardiment et résolument dans les moments critiques de nouveaux leaders prêts à la lutte à la place des fonctionnaires routiniers et des carriéristes, mais encore de créer, dans tous les cas où c'est possible, des organisations de combat autonomes qui répondent mieux aux tâches de la lutte des masses contre la société bourgeoise, sans même s'arrêter, si c'est nécessaire, devant une rupture ouverte avec l'appareil conservateur des syndicats. S'il est criminel de tourner le dos aux organisations de masse pour se contenter de fictions sectaires, il n'est pas moins criminel de tolérer passivement la subordination du mouvement révolutionnaire des masses au contrôle de cliques bureaucratiques ouvertement réactionnaires ou conservatrices masquées ("progressistes"). Le syndicat n'est pas une fin en soi, mais seulement un des moyens dans la marche à la révolution prolétarienne.»*

Cette affirmation concentrée se relie à une large expérience politique et pratique, se combinant avec une élaboration théorique constante acquise sous des formes multiples et diverses tout au long de l'activité de militant et de dirigeant révolutionnaire de Léon Trotsky. Il sera bien entendu impossible, dans les limites de cet article, de tout évoquer, tant la question des syndicats fut présente en permanence dans tout le combat de Léon Trotsky. Et c'est somme toute logique, puisque le syndicat est l'organisation élémentaire de la classe ouvrière, qu'il est la première forme d'organisation de la classe, exprimant de manière organisée les intérêts antagoniques du capital et du travail.

---

## LA LUTTE DE CLASSE, INTERNATIONALE DANS SON CONTENU, NATIONALE DANS SA FORME

---

N'ayant de cesse de rappeler que la lutte de classe est internationale dans son contenu, mais nationale dans sa forme, Trotsky, en abordant la question des syndi-

cats, s'efforcera toujours de le faire en tenant compte des conditions concrètes dans lesquelles les militants ont à combattre en relation avec la lutte de classe dans leur pays et leurs traditions historiques :

*"Je crois que nous devons nous souvenir des faits les plus élémentaires de l'histoire du développement du mouvement ouvrier en général et des syndicats en particulier. A cet égard, il existe différents types de développement de la classe ouvrière dans différents pays. Chacun a connu une forme spécifique de développement, mais nous pouvons faire une classification générale.*

*En Autriche et en Russie particulièrement, le mouvement ouvrier a commencé en tant que mouvement politique, en tant que parti. C'était le premier pas. La social-démocratie, dans sa première phase, espérait que la reconstruction socialiste de la société était proche, mais il se trouve que le capitalisme était suffisamment fort pour durer encore. Il y a eu une longue période de prospérité et la social-démocratie a été obligée d'organiser des syndicats. Dans ces pays, l'Allemagne, l'Autriche, la Russie surtout, les syndicats étaient inconnus, ils ont été commencés, construits et dirigés par un parti politique, le parti social-démocrate.*

*C'est un type de développement différent qui apparaît dans les pays latins, en France et surtout en Espagne. Là, le mouvement des partis et le mouvement syndical sont presque indépendants l'un de l'autre et se rangent sous des drapeaux différents, et même, dans une certaine mesure, opposés. Le parti est une machine parlementaire. Les syndicats sont jusqu'à un certain point en France — et plus encore en Espagne — sous la direction des anarchistes.*

*Le troisième type est donné par la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et, plus ou moins, les dominions. L'Angleterre est le pays classique des syndicats des trade-unions. On a commencé à les construire à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, avant la Révolution française et pendant la prétendue révolution industrielle (...).*

*Ce n'est qu'au bout d'un siècle que les trade-unions ont commencé à construire leur parti politique. C'est tout à fait l'inverse de l'Allemagne ou de l'Autriche. Là-bas, c'était le parti qui avait éveillé la classe ouvrière et construit les syndicats. En Angleterre, ce sont les syndicats qui, après des siècles d'existence et de lutte, ont été obligés de construire un parti po-*

litique" (*"Discussion avec des militants du SWP américain"*, 31 mai 1938, pages 279, 280 et 281, tome 17, *Œuvres*).

C'est donc en tenant compte de ces différences que Trotsky s'insère dans les débats de chaque pays. Ainsi, chargé par la direction de l'Internationale communiste de suivre la question française et la formation du jeune Parti communiste français dans les années 1920, il se trouve dans une situation complexe. Trotsky considère que le syndicalisme révolutionnaire d'avant la guerre de 1914 regroupait la véritable avant-garde de la classe ouvrière et qu'il préfigurait en quelque sorte ce que devait être le Parti communiste. Mais de leur côté, les militants syndicalistes révolutionnaires sont méfiants vis-à-vis de la constitution de ce Parti communiste, qui, certes, formellement, répond à l'appel de la révolution russe, mais est très largement composé de carriéristes et de dirigeants qui ont, pendant la Première Guerre mondiale, appuyé l'Union sacrée. Trotsky mène donc, avec Lénine, un combat acharné pour gagner ces militants syndicalistes, en particulier Monatte (1), à la constitution du Parti communiste.

---

## SUR LES RAPPORTS PARTI-SYNDICAT

---

Il y parvient. Mais pour une courte période. Car aussitôt rentrés, Monatte et ses camarades sont confrontés au processus de bureaucratisation du PCF impulsé depuis Moscou. Ce qui les ramène en arrière. Monatte s'oppose à l'idée même du parti et érige en dogme "*l'autonomie syndicale*" et son indépendance vis-à-vis du parti. Dans le même temps, les syndicalistes révolutionnaires sont amenés à utiliser le syndicat comme un parti. Trotsky s'oppose à cette conception :

*"Le syndicalisme révolutionnaire n'a pas pris le nom de parti et est resté organiquement à demi constitué. C'est un parti qui s'est efforcé de fondre ses cadres avec ceux du syndicat, ou tout au moins de trouver un voile dans le syndicat. De là la subordination effective des syndicats aux prétentions des tendances, des fractions et même des coteries au sein du syndicalisme (...).*

*Et inversement. C'est précisément l'Internationale communiste qui a mené une*

*lutte acharnée contre la scission du mouvement syndical en France, c'est-à-dire contre sa transformation effective en partis syndicaux (...). Dans ce sens, l'Internationale communiste, dès le premier jour de son existence, a soutenu l'autonomie réelle, vitale, des syndicats, conformément à tout l'esprit du marxisme."*

En 1929, poursuivant sa polémique avec les syndicalistes révolutionnaires, il insiste :

*"La tâche justement comprise du Parti communiste ne consiste pas seulement à gagner de l'influence sur les syndicats tels qu'ils sont, mais à conquérir, par les syndicats, une influence sur la majorité de la classe ouvrière. Cela n'est possible que si les méthodes employées par le parti dans les syndicats répondent à la nature et aux tâches de ces derniers. La lutte pour l'influence du parti dans les syndicats trouve sa vérification objective dans le fait que ceux-ci sont ou ne sont pas prospères, et dans le fait que le nombre de leurs membres augmente, ainsi que leur relations avec les masses les plus larges. Si le parti n'achète son influence dans les syndicats qu'au prix d'une diminution et d'un fractionnement de ces derniers — les transformant eniliaires du parti pour des buts momentanés et les empêchant de devenir de véritables organisations de masses —, c'est que les relations entre le parti et la classe sont fausses"* (Trotsky, 14 octobre 1929, "*Syndicalisme et communisme*", dans *La Vérité*, n° 8, 1<sup>er</sup> novembre 1929).

On est bien loin de la caricature qui a été faite de la position de Lénine et de Trotsky sur la subordination des syndicats aux partis. Il est cependant indéniable qu'à première vue, ces citations et ces affirmations de Léon Trotsky peuvent apparaître comme contradictoires avec la politique décidée par le congrès de l'Internationale communiste ou avec la constitution de l'Internationale syndicale rouge (ISR) impulsée par Lénine. Cette contradiction n'est qu'apparente. De quoi s'agit-il ?

Au II<sup>e</sup> Congrès de l'Internationale communiste (juillet 1920), un texte est adopté, qui entrera dans l'histoire sous le titre des "*21 conditions*" d'admission des partis

---

(1) Pierre Monatte, syndicaliste révolutionnaire, fondateur de *La Vie ouvrière*, journal de la CGT, en 1909. En 1915, il manifeste son opposition à la guerre et à l'Union sacrée en démissionnant de la commission administrative de la CGT. Il se lie à Trotsky pendant la guerre.

dans l'Internationale communiste. Pour comprendre ce texte, il faut le replacer dans son contexte. La jeune Internationale communiste vient de se constituer au lendemain de la révolution d'octobre 1917. Dans un même mouvement, affluent alors vers elle des milliers de militants révolutionnaires qui voyaient dans la prise du pouvoir par les conseils ouvriers et paysans une promesse de victoires révolutionnaires prochaines dans d'autres pays, mais également toute une série d'organisations, de partis, de dirigeants, dont certains étaient largement imprégnés de la politique indécise, voire social-patriote, qui avait marqué nombre de courants au sein des vieux partis socialistes et du mouvement syndical.

Le II<sup>e</sup> Congrès de l'Internationale communiste jugea donc nécessaire de résumer dans un certain nombre de points les conditions à remplir par un parti pour être admis dans l'Internationale communiste. C'était là plus un texte lié aux circonstances qu'un texte ayant une vocation définitive. Un certain nombre de "conditions" avaient, de toute évidence, une portée générale, d'autres étaient plus conjoncturelles. Mais, comme cela est arrivé plus d'une fois dans l'histoire, le "provisoire" dura et se transforma en autre chose. Le stalinisme eut vite fait de s'emparer de ces "21 conditions" pour figer de manière définitive celles de ces conditions qui pouvaient servir à la stabilisation d'une couche bureaucratique dirigeant l'Internationale communiste et les tourner contre la lutte de classe elle-même. Parmi ces conditions, les conditions 9 et 10 portent sur les rapports entre l'Internationale communiste et les organisations syndicales. Bien que n'y soit pas formulée explicitement la subordination du syndicat au parti, le contenu de ces conditions y conduit très logiquement. La neuvième condition stipule qu'il est nécessaire de mener "le travail opiniâtre et constant (qui) conquerra les syndicats au communisme". La dixième enjoint de combattre partout pour la rupture avec l'Internationale syndicale fondée à Amsterdam, afin de faire adhérer les syndicats à "l'union internationale des syndicats rouges adhérents à l'Internationale communiste".

Ces formulations visaient à permettre une délimitation avec un mouvement syndical dirigé par ceux qui, en 1914, avaient

entraîné les syndicats dans l'Union sacrée avec les gouvernements de guerre. En ce sens, les "21 conditions" exprimaient alors les besoins de l'indépendance de classe.

De même, la constitution de l'ISR ne correspondait pas à la position fondamentale de Lénine, mais était pour lui un moyen temporaire pour chercher à associer au combat de l'Internationale les militants syndicalistes révolutionnaires, les militants qui cherchaient à préserver l'indépendance de classe des syndicats et qui étaient méfiants à l'égard de nombre des Partis communistes qui se constituaient. Il n'empêche que la formulation de ces conditions d'admission à l'Internationale communiste posait comme un principe l'alignement des syndicats sur le parti, avec toutes les conséquences négatives que cela a eues ensuite du fait de la dégénérescence bureaucratique de l'Union soviétique, et par là de l'Internationale communiste. La question de l'autonomie et de l'indépendance des syndicats prendra une importance décisive en relation avec les conséquences dramatiques pour le mouvement ouvrier mondial de la politique du stalinisme. Intégrant ces leçons de la lutte de classe internationale, le congrès de la section française de la IV<sup>e</sup> Internationale a remis en cause les conditions 9 et 10 d'admission au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

Cette distinction réaffirmée entre la place de syndicat et celle du parti correspond à celle de Léon Trotsky. En effet, pour ce dernier, si le syndicat doit embrasser largement la classe ouvrière, il ne peut se substituer au parti, car, explique-t-il :

*"C'est précisément pour cela que les communistes ne se couvrent pas — dans le domaine de l'idéologie non plus que dans celui de l'organisation — de l'organisation syndicale, n'exploitent pas cette dernière par des manœuvres de coulisse, ne la divisent pas lorsqu'ils sont en minorité, ne gênent en rien son développement autonome et l'aident de toutes leurs forces dans sa lutte. En même temps, le Parti communiste se réserve le droit de se prononcer sur toutes les questions du mouvement ouvrier, y compris le mouvement syndical, de critiquer la tactique syndicale et d'apporter ses propositions, que l'organisation syndicale est libre d'accepter ou de refuser. Le parti s'efforce par l'action pratique de gagner la confiance de la classe, et avant tout de sa partie syndiquée."*

---

## LE DÉBAT SUR LA QUESTION SYNDICALE (1921)

---

Cependant, la question de la place du syndicat avec lequel les ouvriers luttent pour la répartition du produit social dans la société capitaliste se pose dans des termes nouveaux au moment de la prise du pouvoir en Union soviétique. Un débat se mène en 1921 sur ce qui fut appelé la “*militarisation des syndicats*”.

Il est nécessaire de resituer dans quelles conditions historiques il se mène, car il est inséparable des problèmes de la révolution russe dans le cadre de la situation internationale.

Entre 1919 et 1920, les circonstances de la guerre civile, le retard de la révolution en Europe, particulièrement en Allemagne, les difficultés dans lesquelles se débattait la révolution prolétarienne victorieuse dans un pays arriéré comme la Russie ont imposé ce qui fut appelé un “communisme de guerre”. Les méthodes militaires prédominaient donc dans l’ensemble de la vie économique et politique. Sans des mesures administratives rigoureuses, un commandement quasi militaire du pays, il aurait été impossible de triompher de la coalition des armées contre-révolutionnaires impérialistes dressées contre le jeune pouvoir soviétique.

En février 1919, Trotsky, ayant la responsabilité de réorganiser le secteur décisif des transports, propose au comité central d’abandonner le communisme de guerre. A partir d’un point de vue économique (les possibilités de relèvement de l’économie par les méthodes du communisme de guerre sont épuisées), Trotsky propose de substituer à la répartition forcée du ravitaillement un impôt sur les céréales et les échanges commerciaux. Il est battu au comité central (11 voix contre 40). Le communisme de guerre est appelé à être poursuivi pendant une année encore.

C’est en fonction, et d’un certain point de vue en application de cette décision que Trotsky se bat pour une application systématique des méthodes de “guerre” y compris pour les syndicats, afin d’obtenir qu’ils participent directement à la guerre économique. Lénine s’y oppose.

Il écrit contre Trotsky :

*« Il prétend que, dans un Etat ouvrier, le rôle des syndicats n’est pas de défendre les intérêts matériels et moraux de la classe ouvrière. C’est une erreur. Le camarade Trotsky parle d’un “Etat ouvrier”. Mais c’est une abstraction ! Lorsque nous parlons de l’Etat ouvrier en 1917, c’était normal. Mais aujourd’hui, lorsqu’on vient nous dire : “Pourquoi défendre la classe ouvrière et contre qui, puisqu’il n’y a plus de bourgeoisie, puisque l’Etat est un Etat ouvrier ?”, on se trompe manifestement, car cet Etat n’est pas tout à fait ouvrier. Voilà le hic... Notre Etat est tel aujourd’hui que le prolétariat totalement organisé doit se défendre et nous devons utiliser ces organisations ouvrières pour défendre les ouvriers contre leur Etat et pour que les ouvriers défendent notre Etat »* (Œuvres de Lénine, tome 32, pages 11 à 35 des Editions de Moscou).

Cette discussion fut très dure et les termes de la polémique violents.

Elle ne fut pas plus aiguë, cependant, que les débats menés sur l’insurrection, la paix de Brest-Litovsk ou l’utilisation de spécialistes non communistes, voire bourgeois, dans l’Armée rouge, l’industrie ou l’agriculture. Cependant, de novembre 1920 (V<sup>e</sup> Congrès des syndicats) jusqu’en mars 1921 (X<sup>e</sup> Congrès du parti), le comité central se partagea en deux groupes, l’un de huit membres, dont Lénine, l’autre de sept membres, dont Trotsky.

Trotsky écrit à ce propos dans *Cours nouveau* :

*« Des groupements nettement marqués se constituèrent à l’époque de la discussion mémorable sur les syndicats. Maintenant que nous avons la possibilité d’embrasser d’un seul coup d’œil toute cette période et de l’éclairer à la lumière de l’expérience ultérieure, nous constatons que la discussion ne roulait nullement sur les syndicats, ni même sur la démocratie ouvrière : ce qui s’exprimait dans ces disputes, c’était un malaise profond du parti, dont la cause était la prolongation excessive du régime économique du “communisme de guerre”. Toute l’organisation économique du pays était dans un état. La discussion sur le rôle des syndicats et de la démocratie ouvrière couvrait en réalité la recherche d’une nouvelle voie économique. La solution fut trouvée dans la suppression des réquisitions de produits alimentaires et du monopole des céréales, et dans l’affranchissement gra-*



duel de l'industrie étatique par rapport à la tyrannie des directions économiques centrales. Ces décisions historiques furent prises à l'unanimité et mirent fin à toute discussion syndicale, d'autant plus que, par suite de l'instauration de la Nouvelle Politique économique (NEP), le rôle des syndicats eux-mêmes apparut sous un jour complètement différent ; quelques mois plus tard, il fallut du reste modifier radicalement la résolution sur les syndicats » (Cours nouveau, Trotsky, pages 49, 50 et 51, éditions 10-18).

Plus tard, Trotsky indiquera dans une lettre de 1937 qu'il s'agissait d'«une fausse discussion des deux côtés, et nous nous sentions très mal sur le communisme de guerre. Nous voulions un changement, et la discussion a commencé sur un point absolument secondaire et faux.»

L'élaboration réelle de Trotsky sur la place des syndicats est donnée dans les documents cités plus haut et dans de nombreux autres. Il faudrait par exemple évoquer la discussion passionnée avec les militants de l'organisation américaine, le Socialist Workers Party, au moment du développement du mouvement du CIO. Trotsky appelle à la plus grande vigilance sur le développement des courants progressistes au sein du mouvement syndical américain.

Cette attention portée à la vie et au développement des syndicats se relie à une appréciation sur leur place dans la société capitaliste au stade de l'impérialisme. En 1937, dans un texte consacré «aux ultragauches en général et aux incurables en particulier. Quelques considérations théoriques», il écrit :

*«Le capitalisme impérialiste n'est plus capable de développer les forces productives de l'humanité, et, pour cette raison, il ne peut accorder aux ouvriers ni concessions matérielles ni réformes sociales effectives. Tout cela est juste. Mais tout cela n'est juste que sur l'échelle d'une époque entière. Il y a des branches de l'industrie qui se sont développées depuis la guerre.»*

Toutefois,

*«la pensée marxiste est concrète, c'est-à-dire qu'elle envisage tous les facteurs décisifs ou importants pour une question donnée, non seulement dans leurs relations réciproques, mais encore dans leur développement. Elle ne dissout pas la situation du moment présent dans la pers-*

*pective générale, mais par la perspective générale, elle rend possible l'analyse de la situation présente dans toute sa particularité. C'est précisément avec cette analyse concrète que commence la politique.»*

Dès lors,

*«un leader syndical qui se laisserait guider exclusivement par la tendance générale du capitalisme pourrissant pour renoncer à toute lutte économique et partielle serait en fait, malgré ses conceptions "révolutionnaires", un agent de la réaction. Un leader syndical marxiste doit non seulement envisager les tendances générales du capitalisme, mais analyser aussi les traits spécifiques de la situation, la conjoncture, les conditions locales, l'élément psychologique également, pour proposer une attitude de combat, d'expectative ou de recul.*

*C'est seulement sur la base de cette activité pratique intimement liée à l'expérience de la grande masse que le leader syndical peut mettre à nu les tendances générales du capitalisme pourrissant et éduquer les ouvriers pour la révolution »* (Trotsky, Œuvres, tome 15, septembre-décembre 1937, pages 97-98).

---

### “LES SYNDICATS À L'ÉPOQUE DE LA DÉCADENCE IMPÉRIALISTE”

---

En 1940, dans le texte “*Les syndicats à l'époque de la décadence impérialiste*” (le dernier texte qu'il ait écrit), il précise la place des syndicats dans une situation où la bourgeoisie mène une offensive d'intégration et de remise en cause des formes mêmes de la démocratie, produit des phases antérieures de la lutte de classe :

*“Il y a un aspect commun dans le développement, plus exactement dans la dégénérescence des organisations syndicales modernes dans le monde entier : c'est leur rapprochement et leur fusion avec le pouvoir d'Etat.*

*Ce processus est également caractéristique pour les syndicats neutres, sociaux-démocrates, communistes et anarchistes. Ce fait seul indique que la tendance à fusionner avec l'Etat n'est pas inhérente à telle ou telle doctrine, mais résulte des conditions sociales communes à tous les syndicats.*

*Le capitalisme monopolisateur n'est pas basé sur la concurrence et sur l'ini-*

tiative privée, mais sur un commandement central. Les cliques capitalistes, à la tête de trusts puissants, des syndicats patronaux, des consortiums bancaires, etc., contrôlent la vie économique de la même hauteur que le fait le pouvoir d'Etat, et à chaque instant ils ont recours à la collaboration de ce dernier. A leur tour, les syndicats, dans les branches les plus importantes de l'industrie, se trouvent privés de la possibilité de profiter de la concurrence entre les diverses entreprises. Ils doivent affronter un adversaire capitaliste centralisé, intimement uni au pouvoir. De là découle pour les syndicats — dans la mesure où ils restent sur des positions réformistes, c'est-à-dire sur des positions basées sur l'adaptation à la propriété privée — la nécessité de s'adapter à l'Etat capitaliste et de lutter pour la coopération avec lui."

Trotsky tient à préciser :

*"De ce qui précède, il semblerait facile, à première vue, de tirer la conclusion que les syndicats renoncent à être des syndicats dans l'époque impérialiste : ils ne laissent presque plus de place à la démocratie ouvrière, qui, dans les bons vieux jours, quand le libre-échange dominait sur l'arène économique, constituait le contenu même de la vie intérieure des organisations ouvrières ; en l'absence de démocratie ouvrière, il ne peut y avoir de lutte libre pour exercer une influence sur les membres des syndicats ; et, de ce fait, l'arène principale du travail révolutionnaire au sein des syndicats disparaît.*

*Cependant, une telle position serait fondamentalement fausse (...).*

*De ce qui précède, il découle clairement qu'en dépit de la dégénérescence continue des syndicats et de leur intégration progressive à l'Etat impérialiste, le travail au sein des syndicats non seulement n'a rien perdu de son importance, mais reste comme auparavant, et devient dans un certain sens même, révolutionnaire. L'enjeu de ce travail reste essentiellement la lutte pour influencer la classe ouvrière. Chaque organisation, chaque parti, chaque fraction qui prend une position ultimiste à l'égard des syndicats, c'est-à-dire qui, en fait, tourne le dos à la classe ouvrière, simplement parce que ses organisations ne lui plaisent pas, est condamné à périr. Et il faut dire qu'il mérite son sort."*

Dans le monde entier, les sections de la IV<sup>e</sup> Internationale agissent sous des formes diverses pour aider à la préservation de l'indépendance de classe des organisations ouvrières, pour la défense des syndicats contre leur intégration dans la gouvernance, nouvelle forme du corporatisme.

La IV<sup>e</sup> Internationale, aux côtés de militants ouvriers du monde entier, et d'organisations de toutes origines, participe, soutient et appelle à développer la campagne de préparation de la Conférence mondiale d'Alger, au cœur de laquelle, avec la lutte contre la guerre, se trouvera la lutte pour l'indépendance du mouvement ouvrier.

**Olivier Doriane**



Trotsky et André Breton à Mexico (1938).

# L'art, la société, la révolution : principes et pronostics

Par Michel SÉRAC

C'est avec prudence, après "hésitation", dit-il, que Trotsky répond, en 1938, à des demandes d'éclaircissements sur les rapports entre l'art et la révolution.

*"Vous m'avez aimablement proposé de donner mon opinion sur l'état actuel de l'art. Je ne le fais pas sans hésitation. Depuis mon livre Littérature et Révolution (1923), je ne suis jamais revenu sur les questions de la création artistique et n'ai pu suivre que par à-coups les manifestations récentes dans ce domaine" (1).*

Cinq ans auparavant, répondant brièvement à de jeunes militants américains, il avait insisté sur la nécessité d'aborder avec "tact" les relations entre le parti révolutionnaire et les artistes. Car il s'agit, disait-il, d'un domaine "à la fois complexe et lourd de responsabilités" (2).

Mais le sort de l'art, de la science, de toute création intellectuelle, n'est pas, en 1938, séparable d'une situation européenne et mondiale où "toute la civilisation chancelle" (3). Dans les Etats nazis et fascistes, la culture et l'art sont ou seront déclarés ennemis publics, à l'image des autodafés hitlériens du patrimoine littéraire. De même :

*« Sous l'influence du régime totalitaire de l'URSS, et par l'intermédiaire des organismes dits "culturels" qu'elle contrôle dans les autres pays, s'est étendu sur le monde entier un profond crépuscule hostile à l'émergence de toute espèce de va-*

*leur spirituelle. Crépuscule de boue et de sang dans lequel, déguisés en intellectuels et en artistes, trempent des hommes qui se sont faits de la servilité un ressort, du reniement de leurs propres principes un jeu pervers, du faux témoignage vénal une habitude et de l'apologie du crime une jouissance. L'art officiel de l'époque stalinienne reflète avec une cruauté sans exemple dans l'histoire leurs efforts dérisoires pour donner le change et masquer leur véritable rôle mercenaire » (4).*

C'est donc dans l'imminence d'une nouvelle barbarie, sans commune mesure avec celle des vandales détruisant la civilisation antique, que Trotsky examine, de façon principielle d'abord, le statut de l'art et celui des créateurs dans la société. Puis, ce sera le fameux acte mondial, aux côtés de Breton, du manifeste pour une Fédération internationale de l'art révolutionnaire indépendant. Les écrits de ces deux années méritent aujourd'hui un examen sur nouveaux frais. Non seulement parce que la "condamnation implacable", par une poignée de penseurs et par une avant-garde isolée, du règne de la police politique dans l'art officiel (le "réalisme socialiste") est aujourd'hui devenue un acquis de l'opinion démocratique mondiale. Mais parce que la proclamation de 1938, à

(1) Trotsky, *Œuvres*, tome 18, p. 82.

(2) *Œuvres*, tome 1, p. 215.

(3) Manifeste de la FIARI.

(4) *Ibidem*.

l'époque où il était "minuit dans le siècle", a été complaisamment jugée au regard des résultats immédiats de la "FIARI",

Soixante-dix ans plus tard, ces textes, leurs bases principielles, les pronostics qu'ils avancent sur le rôle des artistes en relation avec les futures montées révolutionnaires peuvent être relus à la lumière des événements de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

---

### "TOUT NOUVEAU COURANT, EN ART, A COMMENCÉ PAR LA RÉVOLTE"

---

Ce n'est pas en référence à des idéologies, mais par nature, que l'art est subversif :

*« De façon générale, l'homme exprime dans l'art son exigence de l'harmonie et de la plénitude de l'existence — c'est-à-dire du bien suprême dont le prive justement la société de classe. C'est pourquoi la création artistique est toujours un acte de protestation contre la réalité, conscient ou inconscient, actif ou passif, optimiste ou pessimiste. Tout nouveau courant, en art, a commencé par la révolte. La force de la société bourgeoise a été, pendant de longues périodes historiques, de se montrer capable de discipliner et d'assimiler tout mouvement "subversif" en art, et de l'amener jusqu'à la "reconnaissance" officielle, en combinant pressions et exhortations, boycottages et flatteries. Mais une telle reconnaissance signifiait, au bout du compte, l'approche de l'agonie. Alors, de l'aile gauche de l'école légalisée ou de la base, des rangs de la nouvelle génération de la bohème artistique, s'élevaient de nouveaux courants subversifs qui, après quelque temps, gravissaient à leur tour les degrés de l'académie. C'est par de telles étapes que sont passés le classicisme, le romantisme, le réalisme, le symbolisme, l'expressionnisme, le mouvement décadent... » (5).*

Comparons ces remarques avec le point de vue, à la même époque, d'un universitaire de grande valeur, étranger au mouvement ouvrier. Après sa thèse magistrale de 1948, *Morales du grand siècle*, Paul Bénichou (1908-2001) suivit un parcours original de réflexion et d'érudition à l'écart des modes, de l'arrogance et de l'esprit de système qui président souvent à

la critique universitaire. Son parti pris, isolé, fut de chercher les connexions entre le génie littéraire et les contradictions en œuvre dans la société, déterminant les mentalités, les morales et les ruptures dans la création littéraire. Voici en quels termes il exprime, en août 1940, le caractère subversif de la littérature, à toute époque :

*"Dénoncer l'hypocrisie de la morale régnante, comment cette attitude, si fréquemment adoptée, et si favorable au progrès, serait-elle possible s'il n'y avait à chaque moment un divorce entre ce que l'homme peut concevoir et ce dont il s'accommode ?"*

Dans une longue et minutieuse étude des rapports, au XIX<sup>e</sup> siècle, entre les poètes et la société, il réfute les préjugés et clichés opposant "l'engagement" et les doctrines dites "de l'art pour l'art".

*« Le second romantisme, dès ses origines, se distingua par des professions de foi provocantes, expressément dirigées contre toute action ou participation aux luttes humaines, qui le mirent en opposition avec toute l'opinion progressiste. Aujourd'hui encore, si le génie de Baudelaire ou de Flaubert comme créateurs n'est discuté nulle part, si même tout ce qui dans leur œuvre a pu faire scandale en leur temps les rend sympathiques à l'opinion "avancée", leur désengagement a continué, jusqu'à une époque toute récente, à faire l'objet de jugements hostiles semblables à ceux de jadis (...). Cette brouille de la littérature et de la société était tenue pour un alibi de la mauvaise conscience des écrivains ; leur religion de l'art et leur nihilisme politique pour le masque de leur complicité profonde avec l'ordre conservateur (...).*

*Ces imputations se heurtent à une réalité patente : le caractère principal de leur relation avec la bourgeoisie régnante en leur temps est une répugnance et une mésestime réciproque. Face à une classe imbue de son nouveau pouvoir et traditionnellement dénuée de l'esprit de poésie, le poète se pose, en vertu d'une intime et impérieuse conviction, en dépositaire de valeurs spirituelles qui la dépassent et la découronnent (...). (Les poètes) ne voient pas à quelle lutte ils pourraient prendre part sans mentir à leur peu de foi, et sans courir à de nouveaux dégoûts. Mais par leur sombre humeur, leurs colères, leur solitude, leur foncière insa-*

---

(5) *Œuvres*, tome 18, p. 82.

tisfaction, ils témoignent valablement contre la société qui les entoure et ils le savent. Ils maintiennent au moins, contre la société réelle, l'idée d'autre chose, dont ils se sentent les interprètes » (6).

---

## L'ART ET LA RÉVOLUTION

---

Si, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, alors que la bourgeoisie est encore en mesure d'imprimer une dynamique à la société, les artistes lui marquent leur dégoût et leur hostilité, qu'advient-il à l'époque de l'impérialisme, où le système capitaliste, intégralement parasitaire, sacrifie à l'argent roi, au profit, les plus hautes valeurs humaines, pour plonger enfin la société dans le fascisme ouvert ou rampant ?

*« L'art, qui est l'élément le plus complexe, le plus sensible, et en même temps le plus vulnérable de la culture, est le premier à souffrir de la décadence et du pourrissement de la société bourgeoise. Il est impossible de trouver une issue à cette impasse par les moyens propres à l'art. Il s'agit de la crise d'ensemble de la culture, depuis ses fondements économiques jusqu'aux plus hautes sphères de l'idéologie. L'art ne peut ni échapper à la crise ni évoluer à l'écart. Il ne peut assurer par lui-même son salut (...). C'est pourquoi la fonction de l'art à notre époque se définit par sa relation avec la révolution » (7).*

Rien n'atteste mieux de cette nouvelle relation que la naissance du groupe surréaliste, courant artistique majeur du XX<sup>e</sup> siècle. C'est en réaction violente à la guerre, à la barbarie, à la boucherie humaine de 14-18 qu'André Breton et les autres tracèrent les voies nouvelles de la création. Jusqu'à ses derniers jours, Soupault corrigeait quiconque voulait oublier cette origine : la haine de la guerre. Prévert ne dérogea jamais à son antimilitarisme farouche, à son anticléricalisme conséquent. Ce fut donc tout naturellement que les artistes les plus talentueux se tournèrent vers l'immense force sociale qui, en Russie, avait terrassé la guerre et accompli la révolution. Quarante années plus tard, lors de l'anniversaire de cette même révolution russe célébré dans un meeting du PCI, Breton réaffirmait la place décisive, dans sa vie, de ce tournant de l'histoire :

*« Contre vents et marées, je suis de ceux qui retrouvent encore, au souvenir de la révolution d'Octobre, une bonne part de cet élan inconditionnel qui me porta vers elle quand j'étais jeune, et qui impliquait un don total de soi-même. Pour moi, rien de ce qui s'est passé depuis lors n'a complètement prévalu sur ce mouvement de l'esprit et du cœur... Rien ne peut faire qu'elles (les journées d'Octobre) n'aient marqué le point d'impact dans le passage du plan des aspirations à celui de l'exécution concrète » (8).*

---

## LE GUET-APENS ET LE REFUGE

---

Or au moment même où toute une génération d'intellectuels, en rupture ouverte avec le capitalisme décadent, tourne ses regards et ses aspirations vers la révolution prolétarienne, « *l'Histoire tend aux artistes un grandiose guet-apens* » (Trotsky). La dégénérescence du premier Etat ouvrier de l'histoire, épuisé, affamé, exsangue économiquement, la confiscation du pouvoir par une bureaucratie corrompue arrête brutalement ce mouvement.

*« La révolution d'Octobre a donné une impulsion magnifique à l'art dans tous les domaines. La réaction bureaucratique, à l'inverse, a étouffé la création artistique de sa main totalitaire. Rien d'étonnant à cela ! L'art est fondamentalement émotion, il exige une sincérité totale. Même l'art courtois de la monarchie absolue était fondé sur l'idéalisation et non sur la falsification. Tandis que l'art officiel en Union soviétique — et il n'en existe pas d'autre là-bas — partage le sort de la justice totalitaire, c'est-à-dire le mensonge et la fraude. Le but de la justice, comme celui de l'art, c'est l'exaltation du "chef", la fabrication artificielle d'un mythe héroïque. L'histoire humaine n'avait encore rien vu de semblable, tant par l'ampleur que par l'impudence » (9).*

Il s'agit, bien sûr, du « réalisme socialiste » :

*« On ne peut s'empêcher d'éprouver un écaurement physique — c'est à la fois*

---

(6) Paul Bénichou, *L'Ecole du désenchantement*, Gallimard, 1992.

(7) *Œuvres*, tome 18, p. 83.

(8) *La Vérité*, 14 novembre 1957.

(9) *Œuvres*, tome 18, p. 84.

comique et effrayant — à la lecture des poèmes et des nouvelles, à la vue de photos, de tableaux ou de sculptures dans lesquels des fonctionnaires armés de plumes, de pinceaux ou de burins, sous la surveillance d'autres fonctionnaires armés de Mausers, chantent les louanges de chefs "prestigieux" et "géniaux", qui n'ont en réalité pas la moindre étincelle de génie ou de grandeur. L'art de l'époque stalinienne restera comme l'expression la plus crue de la profonde décadence de la révolution prolétarienne » (10).

L'année même de la proclamation de la IV<sup>e</sup> Internationale, Trotsky rédige avec André Breton le manifeste de la FIARI. Les objectifs sont indissociablement politiques et artistiques. La réaction totalitaire à son apogée, exigeant la plus grande clarté principielle des artistes révolutionnaires comme des marxistes, conduit à trancher les ambiguïtés dernières. Il en est ainsi du fameux passage : "toute licence en art, sauf contre la révolution prolétarienne" (projet initial de Breton), corrigé en "toute licence en art" sans restriction.

"Si, pour le développement des forces productives matérielles, la révolution est tenue d'ériger un régime socialiste de plan centralisé, pour la création intellectuelle, elle doit, dès le début même, établir et assurer un régime anarchiste de liberté individuelle. Aucune autorité, aucune contrainte, pas la moindre trace de commandement !" (11).

Il y a, en même temps, un objectif organisationnel. Il s'agit d'offrir un accueil à ceux qui veulent échapper au "guet-apens" totalitaire. Un an plus tard, à propos de ce manifeste, Trotsky parlera de "refuge" :

« Pas seulement pour les artistes : tout le monde peut y entrer. C'est quelque chose comme un "refuge" pour intellectuels déçus... » (12).

Le point 6 du manifeste, écartant tout opportunisme à l'égard du stalinisme, présente aujourd'hui un aspect carrément visionnaire :

"La sourde réprobation que suscite dans le monde artistique cette négation éhontée des principes auxquels l'art a toujours obéi, et que des Etats même fondés sur l'esclavage ne se sont pas avisés de contester si totalement, doit faire place à une **condamnation implacable**. L'opposition artistique est aujourd'hui une des forces qui peuvent utilement

contribuer au discrédit et à la ruine des régimes sous lesquels s'abîme, en même temps que le droit pour la classe exploitée d'aspirer à un monde meilleur, tout sentiment de la grandeur et même de la dignité humaine."

Nous allons voir comment cette force joua un rôle historique de grande ampleur dans l'URSS d'après-guerre. Mentionnons toutefois une dernière polémique de Trotsky, dans son article de juin 1938, "L'art et la révolution", contre ceux qui se détournèrent à la fois des staliniens et des révolutionnaires. L'un d'eux rejetait avec mépris les trotskystes "et les autres résidus anémiques qui n'ont pas une base de masse".

« Ces propos hautains en disent plus long sur l'auteur lui-même qu'il ne l'aurait voulu. Ils montrent d'abord que les lois de l'Histoire ne sont pour lui qu'un livre à succès. Aucune idée progressiste n'est partie d'une "base de masse". C'est au bout du compte qu'une idée rencontre les masses si, bien entendu, elle répond elle-même aux exigences du mouvement de l'Histoire. Tous les grands mouvements ont commencé comme "résidus" de mouvements antérieurs. Le christianisme a d'abord été un "résidu" du judaïsme. Le protestantisme un "résidu" du catholicisme abâtardi. Le groupe Marx-Engels s'est constitué comme "résidu" de la gauche hégélienne. L'Internationale communiste s'est formée pendant la guerre à partir des "résidus" de la social-démocratie internationale. Si ces précurseurs se sont révélés aptes à se constituer une base de masse, c'est seulement parce qu'ils n'ont pas eu peur d'être isolés. Ils savaient par avance que la qualité de leurs idées se changerait en quantité » (13).

Cette profonde observation se vérifie lorsqu'on examine les œuvres d'art et de littérature sélectionnées dans les programmes scolaires — disons plutôt les programmes scolaires tels qu'ils existaient avant leur destruction par la V<sup>e</sup> République, et singulièrement avant l'obscurantisme Allègre. Par une sorte de renversement historique et culturel, cette sélection offre une grande liste d'œuvres interdites, condamnées, vendues sous le manteau,

(10) Œuvres, tome 18, p. 42

(11) Manifeste de la FIARI.

(12) Œuvres, tome 21, p. 75.

(13) Œuvres, tome 18, p. 91.

imprimées illégalement, sous des noms d'emprunts, de Rabelais à Voltaire, de Diderot à Hugo. On ferait les mêmes observations pour la peinture, la musique. Le patrimoine culturel transmis aux générations d'aujourd'hui a traversé les prisons, l'exil, les procès, la vindicte et l'opprobre.

Or une nouvelle fois dans l'histoire, vingt ans après les pronostics de 1938, du fond de la nuit stalinienne, du "crêpuscule de boue et de sang", bravant l'inquisition, la torture, la prison, les camps, la pensée libre a resurgi dans l'illégalité, en URSS.

En concluant son *Histoire de la révolution russe*, Trotsky remarquait que si le tsarisme avait enseigné au monde les mots russes tsar, pogrome, nagaïka, Octobre avait internationalisé les mots soviets et bolchevik. Un nouveau vocable russe va devenir célèbre, synonyme de courage, de résistance à la bureaucratie usurpatrice, d'exigence de vérité : samizdat.

---

## DU "DÉSHONNEUR DES POÈTES" AUX COMBATTANTS DU SAMIZDAT

---

*"La dictature de la bureaucratie réactionnaire a étouffé ou prostitué l'activité intellectuelle de toute une génération (...). Une nouvelle montée du mouvement révolutionnaire est seule capable d'enrichir l'art de nouvelles perspectives et de nouvelles possibilités"* (14).

Au lendemain de la guerre, et dans les deux décennies qui suivent, le stalinisme est à l'apogée de sa puissance, en matière de terreur, de censure, de mensonge, dans la classe ouvrière et au-delà, contre tout mouvement progressiste échappant à son contrôle.

La bureaucratie du Kremlin a sélectionné, pour ses appendices politiques dans chaque pays, des bureaucrates aux ordres. Parmi les intellectuels, à l'Université, règnent ses gendarmes, fidèles au portrait de Trotsky :

*"A la recherche d'une nouvelle orientation, l'intelligentsia presque révolutionnaire d'Occident, sous l'apparence d'une tardive reconnaissance de la révolution d'Octobre, est tombée à genoux devant la bureaucratie soviétique. Bien entendu, les artistes qui ont du caractère et du talent sont restés éloignés. A plus*

*forte raison ont surgi au premier plan les ratés, les arrivistes et les sans talent de toute espèce"* (15).

Parmi les "œuvres" des arrivistes et des courtisans, figure bien sûr la réhabilitation stalinienne de la patrie et du nationalisme. Cet avilissement, ce "deshonneur des poètes" sera dénoncé dans le pamphlet du même nom de Benjamin Péret dès 1945. Par la suite, comme on le sait, les staliens n'hésiteront pas à se ranger dans l'union sacrée colonialiste, aux côtés de la bourgeoisie — pour la répression en Algérie à Sétif et Guelma — et de la SFIO — pour les crédits de la guerre coloniale en 1956.

Mais si la servilité des staliens à l'égard de leurs maîtres, les bourreaux du Kremlin, ne se dément pas, la situation s'est modifiée.

Il n'est plus "minuit dans le siècle". La nouvelle montée révolutionnaire, pronostiquée par Trotsky, prendra appui sur le tournant de Stalingrad, la défaite du nazisme, du fascisme, entraînant dans leurs débâcles une large part des classes dominantes compromises. Luttés de classe en Europe, arrachant de solides conquêtes, luttés émancipatrices des peuples colonisés, révolution chinoise, conjonction de ces luttés avec les soulèvements révolutionnaires contre la bureaucratie, en Allemagne de l'Est, Hongrie, Pologne, Tchécoslovaquie, assauts contre les dictatures, au Portugal, en Espagne, en Grèce...

Durant les quinze premières années d'après-guerre, où les révolutionnaires, notamment pendant la guerre d'Algérie, affronteront la répression, feront face aux persécutions staliniennes, les liens tissés entre combattants politiques et artistes révolutionnaires en 1938, autour de la discussion du manifeste, se maintiendront. Dans une série de trois articles de *La Vérité*, parus de décembre 2006 à avril 2007, consacrés à André Breton, J.-P. Plisson montre que dans ces années, à maintes reprises, contre les procès staliniens, contre l'oppression coloniale, artistes révolutionnaires, intellectuels indépendants des staliens luttèrent côte à côte avec les trotskystes, qui, au travers de ces combats, jetaient les bases du parti ouvrier.

(14) *Œuvres*, tome 18, p. 42.

(15) *Œuvres*, tome 18, p. 66.



Mais c'est en URSS, et dans les pays contrôlés par le Kremlin, que le pronostic de 1938 sur le rôle émancipateur de l'opposition artistique et littéraire se vérifia de la façon la plus spectaculaire.

La mort du "Caligula du Kremlin", en 1953, les conflits et les tensions qu'elle déclenche dans la bureaucratie sont autant de brèches dans lesquelles vont s'engouffrer mouvements de masse et protestations. Après le soulèvement de Berlin-Est, en juin 1953, se constitue à Budapest le cercle Petöfi, en décembre 1955. Ce cercle d'intellectuels jouera, dans la révolution hongroise, un rôle considérable.

Au moment même où se déroule cette révolution des conseils ouvriers hongrois, se tient à Moscou une réunion "littéraire". L'Union des écrivains, chargée de la police de la pensée au compte de la bureaucratie, convoque cette réunion pour condamner un roman de Doudintzev, *L'homme ne vit pas seulement de pain*. Dans ce roman, un ingénieur doit combattre et vaincre un bureaucrate obtus nommé Drozdov.

Le droit à l'expression et à la vérité devenant ici des enjeux, les étudiants envahissent les lieux, les bureaucrates s'en vont, un meeting se tient. Voici des extraits du discours prononcé ce jour-là par l'un des plus grands écrivains soviétiques de l'époque, Paoustovski :

*"Doudintzev a exprimé la profonde alarme que nous éprouvons tous pour la physionomie morale et pour la pureté de l'homme soviétique, et pour notre culture. Le livre de Doudintzev est d'une vérité impitoyable, la seule dont le peuple ait besoin dans sa marche difficile vers un nouveau régime social (...). Le problème est que dans notre pays existe impunément et prospère même jusqu'à un certain point une couche sociale tout à fait nouvelle, une nouvelle caste de petits-bourgeois. C'est une nouvelle couche de carnassiers et de possédants, qui n'a rien de commun avec la révolution, ni avec notre régime, ni avec le socialisme. (Voix dans la salle : très juste !) (...) D'où sortent ces profiteurs et ces lèche-bottes, ces affairistes et ces traîtres, qui se considèrent en droit de parler au nom du peuple, qu'en fait ils méprisent et haïssent, tout en continuant à parler en son nom ? (...) Ils sont la conséquence du culte de la personnalité, terme que, à propos, je trouve bien pudique. C'est un sol fertile sur le-*

*quel ont poussé des hommes à partir de 1937. Ils ont survécu jusqu'à aujourd'hui, si étrange que cela paraisse à première vue. L'ambiance les a habitués à considérer le peuple comme du fumier. Ils ont été formés et encouragés aux plus bas instincts de l'homme. Leur arme, c'est la trahison, la calomnie, l'assassinat moral, l'assassinat tout court" (16).*

Lorsque le poète Brodsky est condamné pour "*fainéantise et parasitisme*" à 5 ans de travaux correctifs, des manifestations d'étudiants, en 1965, obtiennent sa libération au bout de 18 mois. Puis, ce sont les procès littéraires : Siniavsky-Daniel, Guinzbourg-Galanskov, déclenchant à chaque fois les protestations, conduisant à des degrés plus avancés d'organisation de la résistance, multipliant les écrits clandestins ou semi-clandestins, les samizdats. Dans les années de camps et d'exil qui lui sont infligées pour avoir critiqué Staline, le génie littéraire de Soljenitsyne puise l'inspiration des œuvres qu'on connaît, qui feront le tour du monde alors qu'elles sont censurées en URSS. En mars 1967, il s'adresse au congrès de l'Union des écrivains pour demander l'abolition de la censure, l'arrêt des confiscations de manuscrits, des persécutions contre les écrivains... Cédant à la double pression de la bureaucratie réactionnaire et de l'impérialisme, Soljenitsyne est ensuite devenu le chantre de la réaction la plus noire et de l'Eglise orthodoxe. Il a ainsi dénoncé la perte du sentiment religieux par la paysannerie russe comme la cause de la révolution de Février, qu'il stigmatisera violemment, avant de stigmatiser plus violemment encore la révolution d'Octobre, coupable d'avoir porté atteinte à la propriété privée, chérie par son Eglise orthodoxe.

Puis, ce seront les batailles pour la vérité historique, le passage de "l'opposition littéraire" à l'opposition politique, la protestation au grand jour des fils et filles de vieux-bolcheviks fusillés, exigeant la réhabilitation.

Nous renvoyons, bien sûr, pour les faits et les textes de tous ces combats, au recueil *Samizdat I*, supplément à *La Vérité*, paru en novembre 1969. Cet ouvrage, en lui-même, concrétisait tout à la fois la continuité du bolchevisme et celle de l'alliance de 1938 entre les révolutionnaires

(16) *Samizdat I*, pp. 144-145.

et les artistes combattant pour le droit à la vérité et à l'expression.

Ceux qui, en 1938, "*n'ont pas eu peur d'être isolés*", qui "*savaient par avance que la qualité de leurs idées se changerait en quantité*", militants révolutionnaires et artistes révolutionnaires, formulèrent bel

et bien les perspectives que le processus historique allait vérifier. Quant aux principes énoncés, sur l'art et la révolution, pour les luttes à venir, qu'y a-t-il à modifier ?

**Michel Sérac**



De gauche à droite : le peintre mexicain Diego Rivera, Léon Trotsky et André Breton à Mexico (1938).



Léon Trotsky lisant *The Militant*, journal du Socialist Workers Party des Etats-Unis.

# Léon Trotsky sur le Labor Party et le Parti noir aux Etats-Unis

*Par Alan BENJAMIN*

---

## INTRODUCTION

---

Alors que nous mettons cet article sous presse, aux Etats-Unis, il ne reste que quatre mois avant les élections de mi-mandat du 2 novembre 2010 — une période marquée par des crises politiques qui se succèdent dans le principal pays impérialiste de la planète.

En novembre 2008, pour la première fois dans l'histoire de ce pays, un Noir était élu président, exprimant les profondes aspirations au changement, à un changement d'orientation, au sein des populations laborieuses et surtout dans les secteurs les plus opprimés, à commencer par les Noirs autrefois privés de leurs droits.

Ce n'était pas Barack Obama qui était le candidat de la classe dirigeante américaine pour occuper la plus haute fonction de la nation. C'était Hillary Clinton. Obama s'est hissé au rang de favori durant les primaires, puis au moment de l'élection elle-même, porté par une armée de volontaires et de sympathisants largement organisée en dehors de la machine électorale du Parti démocrate et avec le soutien énergique du mouvement syndical et du mouvement noir.

Mais Obama était le candidat d'un des deux partis de la classe dirigeante aux Etats-Unis et le mandat auquel il devait se tenir était de mettre en œuvre la politique de la classe capitaliste dans une période d'aggravation de la crise du système capitaliste mondial, même si c'était en contradiction ouverte avec les aspirations des millions qui l'avaient porté à la présidence.

Et c'est justement là que se situe l'une des principales causes des convulsions dont le capitalisme américain est aujourd'hui la proie : le profond mouvement pour le changement qui a porté Obama à la présidence contre la direction du Parti démocrate n'a pas été vaincu et continue à chercher la moindre ouverture pour faire avancer son combat contre les guerres en Irak et en Afghanistan, pour le système d'assurance maladie basé sur la répartition, pour l'emploi pour tous, pour l'auto-détermination des Noirs et plus encore.

Pendant, et parce que le mouvement syndical américain reste subordonné au Parti démocrate, les travailleurs, et en particulier les Noirs, continuent de porter le poids de la crise du capitalisme. Il y a près de 27 millions de personnes au chômage ou qui ont des emplois à temps très partiel. Cinquante millions de personnes n'ont toujours pas de couverture maladie. Les saisies immobilières s'accroissent et attei-

gnet des records. Et tout cela se produit alors qu'Obama continue l'opération de sauvetage de Wall Street et des banques, et continue d'alimenter la machine de guerre dans le monde entier.

La situation est si mauvaise pour la classe ouvrière américaine que Harold Meyerson, journaliste au *Washington Post*, écrivait en février :

*“Pour les syndicats américains, la première année de l'administration Obama est un quasi-désastre.”*

En effet, Obama a impulsé un projet de loi de réforme de l'assurance maladie qui va détruire les plans d'assurance actuels pour les salariés et remplir les poches des assureurs privés. Il tourne le dos à la Loi de libre choix pour les salariés (qui permettrait à de nouveaux adhérents de rejoindre les syndicats) et il n'a pas mis en œuvre un véritable programme de créations d'emplois.

Il tourne également le dos à la population noire en refusant d'écouter l'appel à la justice de Mumia Abu-Jamal, en refusant de reconstruire La Nouvelle-Orléans et le Sud, et en refusant de fournir des emplois et des logements pour les plus opprimés, c'est-à-dire les travailleurs noirs et latinos.

Les faits sont là : le mouvement syndical ne peut pas se battre pour l'emploi et ne peut pas défendre les intérêts de ses adhérents — et ceux de tous les travailleurs de ce pays — tant qu'il reste lié au Parti démocrate. C'est parce que le mouvement syndical est subordonné à l'administration Obama et au Parti démocrate qu'est intervenu ce “quasi-désastre pour le mouvement syndical” dont parle Meyerson, le journaliste du *Washington Post*.

Et ce désastre va encore s'aggraver si le mouvement syndical ne rompt pas avec la politique du Parti démocrate et des patrons, et ne mobilise pas sur sa propre orientation indépendante sur les lieux de travail et dans la rue partout dans le pays.

Il faut que les syndicats deviennent des instruments de combat au service de leurs adhérents contre les restrictions budgétaires, les dégraissages, les concessions, les rafles, les expulsions et une véritable politique de destruction des syndicats mise en œuvre par le gouvernement et les patrons. Cela fait trop longtemps que les syn-

dicats ne sont guère plus que des comités d'action politique au service des démocrates. Il faut que cela cesse !

Il faut aussi que ce combat soit mené sur le terrain politique par des candidats ouvriers politiques indépendants et un parti, un Labor Party, rattaché au combat pour construire un Parti noir.

La classe dirigeante a deux partis — les démocrates et les républicains. Les travailleurs ont besoin de leur propre parti. Il est temps que le mouvement syndical rompe avec les démocrates. Il est temps d'ouvrir la plus large discussion dans le mouvement syndical sur la nécessité d'engager le combat pour le Labor Party et pour un Parti noir qui lutterait main dans la main avec le Labor Party, les deux pouvant même se fédérer pour constituer un instrument unique de combat.

C'est avec cet objectif en tête que, en ce 70<sup>e</sup> anniversaire de l'assassinat du révolutionnaire russe Léon Trotsky, nous publions ci-dessous un bref résumé des conceptions de Trotsky sur la question du Labor Party et du Parti noir aux Etats-Unis. Ces conceptions sont tout à fait actuelles dans les combats que mènent les travailleurs américains et la nation noire opprimée aux Etats-Unis aujourd'hui.

•  
•

---

## LÉON TROTSKY ET LE SWP

---

Léon Trotsky s'est intéressé de près aux développements politiques aux Etats-Unis pendant plusieurs années et il s'est tout particulièrement consacré à l'aide qu'il pouvait apporter à la construction de la section américaine de ce qui était alors le Mouvement pour la IV<sup>e</sup> Internationale. Ce souci venait de la façon dont il analysait le rôle primordial que la classe ouvrière américaine, puissante et forte numériquement — qui se trouvait dans le ventre de la bête impérialiste —, allait être appelée à jouer pour l'issue de la révolution mondiale.

En mars 1938, une délégation du Socialist Workers Party of the United States, comprenant James P. Cannon, Max Shachtman, Vince Ray Dunne et Rose Karsner,

rencontra Trotsky et resta pendant une semaine entière à Cayoacan, au Mexique. Des sessions formelles se tinrent sur six jours consécutifs sur le *Programme de transition* et la méthode qu'il impliquait. Aux cours de la discussion, deux importants problèmes d'actualité furent soulevés sur les points où Trotsky estimait que le SWP faisait une erreur politique.

Le premier de ces problèmes concernait un amendement à la Constitution des États-Unis qui interdirait au Congrès de déclarer la guerre si cela n'était pas approuvé par un référendum national. Trotsky expliquait que le SWP devait participer au mouvement de soutien à cet amendement Ludlow plutôt que de se tenir à l'écart en formulant des critiques et en montrant les défauts qu'il comportait.

L'autre problème concernait la position du SWP par rapport à la construction d'un Labor Party indépendant basé sur les syndicats aux États-Unis. Au congrès de Chicago, qui avait eu lieu trois mois auparavant, le SWP avait réaffirmé la position à laquelle ses prédécesseurs s'étaient tenus durant plusieurs années : à savoir que les révolutionnaires ne pouvaient pas promouvoir la construction d'un Labor Party, même si, une fois construit, il fallait qu'ils y militent.

---

## TROTSKY ET LE LABOR PARTY

---

Au début de la discussion avec ses camarades américains, Trotsky revint sur l'historique des débats parmi les trotskystes américains sur la question du Labor Party. Voici ce qu'il disait :

*“Lorsque la Communist League of America (les prédécesseurs du SWP) se pencha sur ce problème pour la première fois il y a sept ou huit ans, pour savoir si nous allions nous prononcer pour un Labor Party ou pas, savoir si nous allions prendre une initiative sur ce point, le sentiment qui prévalait à l'époque était de ne pas le faire, et c'était tout à fait juste. La perspective de construction n'était pas claire. Je crois que la majorité d'entre nous espérait que notre organisation se développerait plus vite et, d'un autre point de vue, je ne crois pas que qui que ce soit parmi nous pendant cette période prévoyait que la confédération CIO*

*(Congress of Industrial Organizations) allait apparaître et se développer aussi vite, et deviendrait aussi puissante.*

*A mon avis, nous avons surestimé les capacités de développement de notre parti aux dépens des staliniens, d'une part, et, de l'autre, nous n'avons pas vu ce mouvement syndical puissant et le déclin rapide du capitalisme américain”* (1).

Trotsky continuait en indiquant que cette perspective devait maintenant être changée à la lumière des grèves ouvrières massives qui se déroulèrent au milieu des années 1930 et de l'apparition de la CIO avec ses 3 millions d'adhérents.

*“Depuis lors (le début des années 1930), la situation a radicalement changé et nous n'aurions aucune excuse si nous faisons comme si ces faits n'existaient pas. Les syndicats qui se sont puissamment développés dans les conditions de l'aggravation de la crise du capitalisme se précipiteront d'autant plus irrésistiblement dans la voie du combat politique, et donc de la matérialisation d'un Labor Party. Si les dirigeants officiels des syndicats, malgré le signal impérieux que donne la situation actuelle et la pression croissante des masses, sont sur la réserve sur la question d'un Labor Party, c'est simplement parce que la gravité de la crise sociale de la société bourgeoise fait que la question du Labor Party a désormais un caractère beaucoup plus aigu que dans les périodes précédentes (...).*

*Une organisation révolutionnaire qui a une position négative sur la question du Labor Party ou qui reste dans l'expectative se condamne à rester isolée et à la dégénérescence sectaire”* (2).

Bien que Trotsky ait été capable de convaincre la direction du SWP de la justesse de l'appel à construire un Labor Party, les rangs du SWP restèrent largement opposés à cette nouvelle position, surtout dans la jeunesse. Lors d'une réunion du comité national du SWP en avril 1938, il y avait encore beaucoup de confusion et d'incompréhension. C'est la raison pour laquelle la direction du SWP décida de soumettre la question du Labor Party et du *Programme de transition* à une discussion nationale du SWP, qui devait se

(1) “Discussions on the Labor Party”, 21-26 mars 1938, *Le Programme de transition pour la révolution socialiste*, Pathfinder Press, 1973.

(2) “The Problem of the Labor Party”, avril 1938, *Œuvres*, volume 17, p. 121.

conclure par un vote des militants sur ces questions.

Trotsky participa à nouveau activement à cette discussion interne, répondant aux objections et à des questions de toutes sortes. Une objection très largement répandue dans le SWP était que le SWP donnait l'impression d'impulser la construction d'un Labor Party réformiste, ce à quoi Trotsky répondit :

*“Sommes-nous pour la création d'un Labor Party réformiste ? Non. Sommes-nous pour une politique qui donnerait aux syndicats la possibilité de mettre tout leur poids dans la balance ? Oui ! Il pourrait se transformer en parti réformiste, cela dépend des développements. Ici, la question du programme se pose. Il nous faut un programme de revendications transitoires, parmi lesquelles la plus progressiste est celle d'un gouvernement ouvrier et paysan (...). Savoir quand et comment le Labor Party sera construit, quelles seront les étapes qu'il devra suivre et les scissions qu'il devra subir, ce sera l'histoire qui le déterminera. Quand le SWP défend le Labor Party contre les attaques de la bourgeoisie, il ne veut pas prendre sur lui la responsabilité de ce parti. Le SWP garde une attitude critique à l'égard du Labor Party à chaque étape de son développement. Il soutient les tendances progressistes contre les tendances réactionnaires et en même temps critique impitoyablement le caractère ambigu de ses tendances progressistes (...).*

*Il serait absurde pour nous de dire que parce qu'un nouveau parti est né de l'unification politique des syndicats, il sera nécessairement opportuniste (...). Bien sûr, si, dans la réalité, nous avons le choix entre un parti réformiste et un parti révolutionnaire, nous montrerions immédiatement que notre place est dans ce dernier. Mais un parti est une nécessité absolue. Pour nous, dans cette situation, c'est la seule voie. Dire que nous allons combattre l'opportunisme, comme nous combattons, bien entendu, aujourd'hui et demain, surtout si le parti de la classe ouvrière a été organisé, en brisant un pas progressiste qui peut engendrer l'opportunisme, est une politique tout à fait réactionnaire et le sectarisme est souvent réactionnaire parce qu'il s'oppose à la nécessaire action de la classe ouvrière” (3).*

Une autre objection largement répandue qui surgit pendant le débat national du SWP fut qu'il n'existait pas dans le mouvement syndical aux États-Unis une opi-

nion générale favorable à un Labor Party, ce à quoi Trotsky répondit :

*“Je ne peux pas juger s'il existe une opinion favorable à un Labor Party parce que je ne dispose pas d'observations ni d'informations personnelles, mais il me semble vraiment que ce qui est décisif est de savoir à quel point les dirigeants ou la base des syndicats sont prêts à construire un tel parti ou le souhaitent (...). Nous ne pouvons pas mesurer l'état d'esprit autrement que dans l'action si le mot d'ordre est mis à l'ordre du jour.*

*Mais ce que nous pouvons dire, c'est que la situation objective est absolument déterminante. Les syndicats en tant que tels ne peuvent avoir qu'une action défensive et perdre des adhérents si la crise s'aggrave et le chômage augmente. Leurs ressources baissent alors qu'augmentent les tâches auxquelles ils doivent faire face avec ces ressources diminuées. C'est un fait auquel personne ne peut rien changer (...).*

*En rapport avec cela, je dis ce que j'ai déjà dit sur l'ensemble du programme de revendications transitoires. Le problème n'est pas l'état d'esprit des masses, mais la situation objective. Il nous revient de mettre face à face la mentalité attardée des masses et les tâches qui sont déterminées par les faits objectifs et non par leur psychologie. Il en est de même pour le problème spécifique du Labor Party. Si la lutte des classes n'est pas écrasée, si elle ne laisse pas la place à la démoralisation, alors le mouvement trouvera une autre voie, et cette voie sera politique ; c'est le motif essentiel de ce mot d'ordre” (4).*

Trotsky craignait aussi que le débat national du SWP ne débouche sur un accord formel pour appeler à un Labor Party, mais sans aucune mesure pratique pour aider les travailleurs à construire un tel parti. De ce point de vue, Trotsky considérait qu'il était impératif pour les camarades américains de se rapprocher des regroupements vagues qui prétendaient défendre une action politique indépendante du mouvement ouvrier — même ceux qui avaient des liens étroits avec les stalinien et qui avaient un caractère de Front populaire — pour impulser un véritable mouvement vers le Labor Party. Trotsky considérait né-

(3) *“The Problem of the Labor Party”*, 21 mars 1938, *Œuvres*, volume 17, p. 53, avril 1938, p. 122, et volume 18, pp. 180-181.

(4) *“Discussion on the Labor Party”*, 31 mai 1938, *Œuvres*, volume 17, p. 282.

cessaire de jouer sur les contradictions existant à l'intérieur de ces regroupements, surtout dans le mouvement syndical.

Un de ces regroupements était la Labor Non Partisan League (LNPL). Alors que ce regroupement était clairement construit par les staliniens pour opérer une diversion dans le mouvement pour un Labor Party et le faire revenir vers le Parti démocrate, il était présenté aux travailleurs comme une étape vers une politique ouvrière indépendante, et c'est ce qu'il était aux yeux des travailleurs.

Trotsky pensait qu'il était faux de rester à l'écart et de dénoncer cette formation. Trotsky déclarait que cela ne révélait pas au grand jour le rôle joué par les staliniens et faisait leur jeu. Il était nécessaire de combattre les illusions qui existaient par rapport à la LNPL sur le terrain de ces illusions, ce qui signifiait qu'on devait mettre à profit la contradiction entre les prétentions de la LNPL à ouvrir la voie vers une action politique indépendante et l'orientation des dirigeants staliniens qui refusaient d'ouvrir une telle perspective.

A la question posée par Cannon, "*Proposons-nous aux syndicats de soutenir la LNPL ?*", Trotsky répondit :

*"Oui, c'est mon opinion. Naturellement, la première mesure que nous allons prendre va être d'accumuler de l'expérience dans le travail pratique et ne pas nous laisser impliquer dans des formules abstraites... Il faut que nous développions un programme concret d'action et de revendications au sens où le Programme de transition surgit dans les conditions du capitalisme aujourd'hui et conduit au-delà des limites du capitalisme"* (5).

Au fur et à mesure que la discussion progressait, l'inquiétude de Trotsky grandissait sur l'issue du débat à l'intérieur du SWP. Dans une lettre adressée à James P. Cannon sur ce sujet, il écrivit :

*"Le référendum (interne au SWP) ne me semble pas avoir été une idée très heureuse. Il semble que la discussion ait fait surgir des difficultés dans le parti. Vous ne pouvez surmonter tout cela que par l'action. Il me semble qu'il est temps de montrer directement au parti comment il faut agir sur cette question... Un article (de *The Militant*) n'est rien si le parti ne se met pas à travailler sérieusement dans les syndicats avec le mot d'ordre que les travailleurs doivent prendre l'Etat en main,*

*et que, pour ce faire, il leur faut leur propre Labor Party indépendant.*

*Un pas décisif dans cette direction dissiperait certainement tous les malentendus et les mécontentements et ferait avancer le parti. Sur ce point comme sur les autres, il est absolument nécessaire de donner à notre propagande et à notre agitation un caractère plus concentré et plus systématique. Par exemple, il est nécessaire il faut donner la directive que, dans un mois, tous les comités locaux présentent au comité national un bref rapport sur leurs liens dans les syndicats, la possibilité de travailler dans les syndicats, et surtout l'agitation dans les syndicats pour un Labor Party indépendant. Le danger est que la question du Labour Party devienne un problème purement abstrait"* (6).

Les inquiétudes de Trotsky étaient tout à fait fondées. Le fait est qu'entre 1938 et 1940, il n'y eut guère de mesures concrètes significatives prises aux Etats-Unis pour avancer vers un Labor Party. Une position formelle de soutien à un Labor Party avait été adoptée, mais la méthode de fond que préconisait Trotsky n'avait pas été suffisamment intégrée.

---

## TROTSKY ET LA QUESTION DU PARTI NOIR

---

Le problème noir, tout comme le problème du Labor Party, fut aussi le sujet de maintes discussions entre Trotsky et les trotskystes américains dans les années 1930.

Au début de la décennie, Trotsky eut une controverse avec beaucoup de membres dirigeants de l'organisation aux Etats-Unis qui s'opposaient au mot d'ordre d'"autodétermination" pour les Noirs américains. Trotsky leur répondit en ces termes :

*« Sur cette question, un critère abstrait n'est pas décisif ; ce qui est bien plus décisif est la conscience historique d'un groupe, ses sentiments, ses déterminations... La prise de conscience n'a pas encore eu lieu chez les Nègres (terme largement utilisé à l'époque pour parler des Noirs américains — NDLR) et ils ne font pas encore l'unité avec les travailleurs*

(5) *Ibidem*.

(6) "*Discussions on the Labor Party*", 21-26 mai 1938, *Œuvres*, volume 17.



blancs, 99,9 % des travailleurs américains sont racistes à l'égard des Nègres, leur comportement est inhumain, tout comme avec les Chinois, etc. Il est nécessaire de leur faire comprendre que l'Etat américain n'est pas leur Etat et qu'ils n'ont pas à se faire les gardiens de cet Etat. Ces ouvriers américains qui disent : "Si les Nègres veulent vivre à part, nous les défendrons contre notre police américaine", ceux-là sont les vrais révolutionnaires. J'ai confiance en eux. L'argument disant que le mot d'ordre d'autodétermination éloigne du point de vue de classe représente une adaptation à l'idéologie des travailleurs blancs » (7).

A l'époque du débat interne dans le SWP pour la préparation du deuxième congrès national du parti, qui devait avoir lieu en juillet 1939, Trotsky ouvrit une discussion avec ceux qui, en Amérique, réfléchissaient comme lui à la possibilité de construire une organisation spécifique noire aux Etats-Unis. Trotsky arriva à la conclusion qu'une telle organisation était nécessaire après beaucoup de discussions avec C. L. R. James, un militant Noir du SWP, un immigrant venu des Caraïbes. Trotsky lui-même reconnaissait que cette proposition avait un caractère entièrement nouveau et sans précédent :

*"Notre mouvement connaît bien des formes d'organisation, comme le parti, le syndicat, l'organisation de formation, la coopérative ; mais là, il s'agit d'un type d'organisation nouveau, qui ne coïncide pas avec les formes traditionnelles. Nous devons envisager la question de tous les points de vue pour décider si oui ou non c'est judicieux et quelle devrait être la forme de notre participation à cette organisation"* (8).

Quels étaient les facteurs qui justifiaient l'existence d'une organisation politique noire spécifique ? Trotsky expliquait :

*"Il existe une certaine analogie avec les Nègres. Ils ont été réduits en esclavage par les Blancs, ils ont été libérés par les Blancs (la prétendue libération). Ils ont été conduits et trompés par des Blancs et ils n'avaient pas leur propre indépendance politique. Ils avaient besoin en tant que Nègres d'une activité préparatoire à la politique. En théorie, il me semble absolument clair qu'il faut créer une organisation spéciale pour répondre à une situation spéciale"* (9).

Et Trotsky, poursuivant le débat, continuait :

*"Qu'est-ce qui détermine cette nécessité ? Deux faits fondamentaux : le fait que la majeure partie des Nègres sont arriérés et opprimés, et que cette oppression est si intense qu'ils la ressentent continuellement ; qu'ils se sentent Nègres. Il faut que nous trouvions la possibilité de donner à ce sentiment une expression organisationnelle politique. Vous pouvez dire qu'en Allemagne ou en Angleterre, nous ne construisons pas des organisations mi-politiques, mi-syndicales ou mi-culturelles : nous répondons que nous devons nous adapter à la réalité des masses noires aux Etats-Unis"* (10).

Pour Trotsky, la discussion sur l'organisation politique des Noirs américains ne se limitait pas aux Noirs. Il allait jusqu'à dénoncer comme *"un symptôme très inquiétant"* la faiblesse des discussions et de la pensée politiques des trotskystes américains sur cette question. Il déclarait :

*"Ce qui était caractéristique des partis ouvriers américains, des organisations syndicales, etc., était leur caractère aristocratique. C'est ce qui conduit à l'opportunisme. Les ouvriers qualifiés qui se sentent intégrés dans la société capitaliste aident la classe bourgeoise à maintenir les Nègres et les ouvriers non qualifiés à un très bas niveau... Dans ces conditions, notre parti ne peut pas se développer, il va dégénérer."*

*Les vieilles organisations, à commencer par l'AFL, sont les organisations de l'aristocratie ouvrière. Notre parti fait partie du même milieu, pas de la base des masses exploitées, dont les Nègres sont la couche la plus exploitée. Le fait que, jusqu'à présent, notre parti ne s'est pas tourné vers le problème noir constitue une cause d'adaptation à la société capitaliste, alors que les plus opprimés et ceux qui sont le plus victimes de discrimination représentent le milieu le plus dynamique de la classe ouvrière."*

*Nous devons dire à ceux des Nègres qui ont effectué une prise de conscience qu'ils sont appelés par le développement historique à devenir une avant-garde de la classe ouvrière. Qu'est-ce qui sert de frein pour la couche supérieure ? Ce sont les privilèges, le confort qui les empêchent de*

(7) "Problems of the SWP", 5 octobre, 1938, Œuvres, volume 19.

(8) "On Black Nationalism and Self-Determination", 28 février 1933, reproduit dans *Leon Trotsky on Black Nationalism and Self-Determination*, Pathfinder Press, 1971.

(9) "A Negro Organization", 5 avril 1939, *ibidem*.

(10) *Ibidem*.

*devenir des révolutionnaires. Tout cela n'existe pas pour les Nègres. Qu'est-ce qui peut transformer une certaine couche, la rendre plus capable de courage et de sacrifice ? Cela se concentre chez les Nègres. S'il se trouve que nous, dans le SWP, ne sommes pas capables de trouver la voie vers cette couche, alors nous ne sommes pas dignes. La révolution permanente et tout le reste ne sont que mensonges" (11).*

L'acharnement de Trotsky a payé. En juillet 1939, le deuxième congrès national du SWP adopta deux résolutions sur la question des Noirs, toutes les deux rédigées par C. L. R. James (connu dans le parti comme J. R. Johnson).

La première résolution, intitulée "*Le droit à l'autodétermination et les Noirs aux Etats-Unis d'Amérique du Nord*", déclarait catégoriquement que seule une position sans équivoque pour l'autodétermination des masses nègres peut conduire leur mouvement vers la révolution.

La seconde résolution, sur "*Le SWP et le travail sur les Nègres*", allait un peu plus loin et posait la nécessité de construire une organisation politique noire spécifique en liaison avec le combat général de toute la classe ouvrière. Elle commençait ainsi :

*"Les Nègres américains, section de la société américaine la plus opprimée et soumise à la discrimination depuis des siècles, sont potentiellement les éléments les plus révolutionnaires de la population. Leur histoire les désigne pour être, avec une direction adéquate, l'avant-garde même de la révolution prolétarienne. Par conséquent, si le parti néglige le travail sur la question noire, c'est un signe très inquiétant.... A moins que le parti puisse trouver la voie des plus larges masses des plus déshérités, dont les Nègres consti-*

*tuent une part si importante, les grandes perspectives de la révolution permanente resteront une fiction et le parti sera voué à la dégénérescence...*

*C'est pourquoi le SWP propose à ses militants nègres, avec l'aide et le soutien du parti, de prendre l'initiative et de collaborer avec d'autres militants nègres pour construire une organisation de masse nègre consacrée à la lutte pour les droits des Nègres. Cette organisation NE sera PAS (en majuscules dans l'original — NDLR) ouvertement ou secrètement une organisation annexe de la IV<sup>e</sup> Internationale. Ce sera une organisation dans laquelle les masses des ouvriers et paysans nègres seront invitées à participer sur un programme ouvrier correspondant aux combats que mènent jour après jour les masses des ouvriers et paysans nègres. Son programme sera élaboré par l'organisation nègre, dans laquelle les militants nègres de la IV<sup>e</sup> Internationale participeront avec les mêmes droits, ni plus ni moins, que les autres militants."*

Avec cette addition à son programme, le SWP a été capable de jouer un rôle actif de tout premier plan dans le combat contre le racisme durant la Seconde Guerre mondiale. Comme écrit George Breitman, éditeur du livre du SWP intitulé *Fondation du SWP, rapports et résolutions, 1938-1939* :

*"Sans l'ajout sur le combat des Noirs, le SWP n'aurait certainement pas été complètement armé programmatiquement pour la nouvelle guerre qui allait commencer quelques semaines après le deuxième congrès" (12).*

**Alan Benjamin**

(11) *Ibidem*.

(12) "*The Founding of the SWP*", Pathfinder Press, 1982.

10-ый год издания. — Май-июнь 1938 г.

Пролетарии всех стран, соединяйтесь!

# БЮЛЛЕТЕНЬ ОППОЗИЦИИ

**(БОЛЬШЕВИКОВ-ЛЕНИНЦЕВ)****Bulletin de l'Opposition (Bolcheviks-Léninistes)**

ЛЕВ СЕДОВ — РЕДАКТОР-ИЗДАТЕЛЬ С ИЮЛЯ 1929 г. ПО ФЕВРАЛЬ 1938 г.

№ 66-67

АДМИНИСТРАЦИЯ И РЕДАКЦИЯ — ADMINISTRATION ET REDACTION:  
« BULLETIN DE L'OPPOSITION », Librairie du Travail  
17, Rue de Sambre-et-Meuse - Paris (10<sup>e</sup>)

Prix 6 fr.

Подписная плата за 12 номеров — 84 фр. фр., за 6 номеров — 47 фр. фр.

## СОДЕРЖАНИЕ :

**Агония капитализма и задачи Четвертого Интернационала.**

Л. Т.: Продолжает ли еще советское правительство следовать принципам, усвоенным 20 лет тому назад?

Л. Троцкий: Шумиха вокруг Кронштадта.

Социальное страхование в СССР.

Вокруг процесса 21-го (Молчанов и др.).

Итоги разгрома «братских» компартий.

Уход из Коминтерна.

Жизнь Л. Д. Троцкого в опасности.

## Агония капитализма и задачи Четвертого Интернационала \*)

**(Мобилизация масс вокруг переходных требований как подготовка к завоеванию власти)**

**Объективные предпосылки социалистической революции**

Мировое политическое положение в целом характеризуется прежде всего историческим кризисом пролетарского руководства.

Экономическая предпосылка пролетарской революции давно уже достигла наивысшей точки, какая вообще может быть достигнута при капитализме. Производительные силы человечества перестали расти. Новые изобретения и усовершенствования не ведут уже к повышению материального богатства. Конъюнктурные кризисы, в условиях социального кризиса всей капиталистической системы, обрушивают на массы все более тяжкие лишения и страдания. Рост безработицы углубляет, в свою очередь, финансовый кризис государства и подкапывает расшатанные денежные системы. Демократические правительства, как и фашистские, шествуют от одного банкротства к другому.

Сама буржуазия не видит выхода. В странах, где она уже оказалась вынужденной поставить свою последнюю ставку на карту фашизма, она теперь с

закрытыми глазами скользит навстречу экономической и военной катастрофе. В исторически привилегированных странах, т.-е. в тех, где она еще может позволить себе в течение некоторого времени роскошь демократии за счет старых национальных накоплений (Великобритания, Франция, Соединенные Штаты и пр.), все традиционные партии капитала находятся в состоянии растерянности, граничащей моментами с параличом воли: «Нью Дил», несмотря на его показную решительность в первый период, представляет только особую форму растерянности, возможную в стране, где буржуазия успела накопить неисчислимые богатства. Нынешний кризис, еще далеко не сказавший своего последнего слова, успел уже показать, что политика «Нью Дил» в Соединенных Штатах, как и политика Народного фронта во Франции, не открывают никакого выхода из экономического тупика.

Несколько не лучше картина международных отношений. Под возрастающим давлением капиталистического распада империалистские антагонизмы достигли той грани, за которой отдельные столкновения и кровавые вспышки (Абиссиния, Испания, Дальний Восток, Центральная Европа...) должны неминуемо слиться в мировой пожар. Буржуазия отдает себе, разумеется, отчет в смертельной опас-

\*) Программа действия, предложенная к обсуждению Международным Секретариатом секциям IV Интернационала.

# Trotsky et le Programme de transition

Par Daniel GLUCKSTEIN

De tous les textes et ouvrages fondamentaux de Léon Trotsky, le *Programme de transition* est sans doute l'un des plus courts. Il est aussi, en apparence du moins, l'un de ceux dont la construction peut sembler la plus étonnante. Trotsky écrit à ce sujet :

*“Au cours des discussions précédentes, des camarades ont eu l'impression que quelques-unes de mes propositions ou revendications étaient opportunistes, et d'autres qu'elles étaient trop révolutionnaires et ne correspondaient pas à la situation objective. Cette combinaison est fort compromettante, et c'est pourquoi je voudrais défendre brièvement cette apparente contradiction”* (1).

---

## “LE TRAVAIL LE PLUS IMPORTANT DE MA VIE”

---

Ce serait cependant commettre une grave erreur que de sous-estimer la place centrale que l'élaboration du programme revêt aux yeux de Trotsky. Ceux qui se sont livrés à semblable minimisation l'ont fait pour d'autres raisons. Dans sa biographie (2), Isaac Deutscher écrit :

*“Le projet de programme (de transition) qu'il écrit pour l'Internationale n'était pas tant une déclaration de principe qu'une instruction sur des questions tactiques à destination d'un parti invité à se mettre à l'écoute des luttes syndicales et de la politique au quotidien.”*

A sa suite et à différentes reprises, les dirigeants du Secrétariat unifié prétendirent que tel ou tel passage du *Programme de transition* — en particulier celui consacré aux forces productives — relevait de la conjoncture momentanée et non de questions programmatiques. Ces allégations sont, par avance, démenties par Trotsky, qui résume ainsi la place et la signification du programme (3) :

*“La tâche stratégique de la prochaine période — période prérévolutionnaire d'agitation, de propagande et d'organisation — consiste à surmonter la contradiction entre la maturité des conditions objectives de la révolution et la non-maturité du prolétariat et de son avant-garde (désarroi et découragement de la vieille génération, manque d'expérience de la jeune). Il faut aider les masses, dans le processus de leurs luttes quotidiennes, à trouver le pont entre les revendications actuelles et le programme de la révolution socialiste. Ce pont doit consister en un système de revendications transitoires partant des conditions actuelles et de la conscience actuelle de larges couches de la classe ouvrière, et conduisant invariablement à une seule et même conclusion : la conquête du pouvoir par le prolétariat.”*

---

(1) “Discussion pour résumer sur les revendications de transition”, 23 mars 1938, tome 17 des Œuvres de Trotsky.

(2) Isaac Deutscher, *Trotsky*.

(3) *Programme de transition* : “Programme minimum et programme de transition.”

On le voit : on est très loin de l'affirmation de Deutscher sur l'invitation prétendument lancée à la IV<sup>e</sup> Internationale de s'en tenir à se "mettre à l'écoute des luttes syndicales et de la politique au quotidien". C'est du pouvoir qu'il est question dans le *Programme de transition*. Du pouvoir et de sa conquête par la classe ouvrière (4). Conquête rendue d'autant plus nécessaire du fait de conditions objectives — mûres et plus que mûres pour la révolution — qui se heurtent à l'immaturité du facteur subjectif, c'est-à-dire la conscience de la classe ouvrière cristallisée dans l'existence d'un parti capable de représenter historiquement ses intérêts. C'est à cette contradiction et à sa solution que Trotsky consacre l'essentiel de son activité dans les cinq dernières années de sa vie.

En 1935, il écrit dans son *Journal d'exil* (5) :

*« Le travail que je fais en ce moment — malgré tout ce qu'il a d'extrêmement insuffisant et fragmentaire — est le travail le plus important de ma vie, plus important que 1917, plus important que l'époque de la guerre civile, etc. Pour être clair, je dirai ceci. Si je n'avais pas été là en 1917 à Pétersbourg, la révolution d'Octobre se serait produite — conditionnée par la présence et la direction de Lénine. S'il n'y avait eu à Pétersbourg ni Lénine ni moi, il n'y aurait pas eu non plus de révolution d'Octobre : la direction du Parti bolchevique l'aurait empêchée de s'accomplir (...). Mais je le répète, Lénine présent, la révolution d'Octobre aurait de toute façon abouti à la victoire. On peut en dire autant, somme toute, de la guerre civile (...). Ainsi je ne peux pas dire que mon travail ait été "irremplaçable", même en ce qui concerne la période 1917-1921. Tandis que ce que je fais maintenant est dans le plein sens du mot "irremplaçable". Il n'y a pas dans cette affirmation la moindre vanité. L'effondrement de deux Internationales a posé un problème qu'aucun des chefs de ces Internationales n'est le moins du monde apte à traiter. Les particularités de mon destin personnel m'ont placé face à ce problème, armé de pied en cap d'une sérieuse expérience. Munir d'une méthode révolutionnaire la nouvelle génération, par-dessus la tête des chefs de la Deuxième et de la Troisième Internationales, c'est une tâche qui n'a pas, hormis moi, d'homme capable de la remplir. Et je suis pleinement d'accord avec Lénine (ou plutôt avec Tourguéniev) que le plus grand vice*

*est d'avoir plus de cinquante-cinq ans. Il me faut encore au moins quelque cinq ans de travail ininterrompu pour assurer la transmission de l'héritage. »*

---

### **"MUNIR D'UNE MÉTHODE RÉVOLUTIONNAIRE LA NOUVELLE GÉNÉRATION"**

---

Cinq années séparent ces lignes de l'assassinat de Léon Trotsky, le 20 août 1940. Cinq années durant lesquelles, afin de "munir d'une méthode révolutionnaire la nouvelle génération", Trotsky va consacrer l'essentiel de son activité à jeter les bases de la IV<sup>e</sup> Internationale, dont la conférence de fondation se tiendra finalement en septembre 1938 à Périgny-sur-Yerres (dans la région parisienne). C'est en relation avec la préparation de cette conférence qu'il élaborera le *Programme de transition* (sous le titre de "L'agonie du capitalisme et les tâches de la IV<sup>e</sup> Internationale") à travers une intense et constante discussion avec ses camarades, avant comme après l'adoption de ce programme. Parmi les innombrables aspects du programme qui pourraient être ici évoqués, nous nous en tiendrons à ceux qui ont en commun, à notre avis, d'avoir revêtu la plus grande importance aux yeux de Trotsky de son vivant et d'être de la plus brûlante actualité aujourd'hui : la situation objective qui met à l'ordre du jour la révolution prolétarienne ; le problème du facteur subjectif et de sa solution ; la signification des revendications transitoires ; l'origine des mots d'ordre de transition dans la continuité du mouvement ouvrier ; construire le parti : quel parti ? avec qui ? sous quelles formes ?

---

### **LA QUESTION DES FORCES PRODUCTIVES**

---

Sur quel socle programmatique les fondations de la IV<sup>e</sup> Internationale doivent-elles reposer ?

(4) Laquelle conquête du pouvoir suppose en effet que le parti soit à l'écoute des revendications les plus élémentaires "au quotidien", non comme une chose en soi, mais comme le point de départ de la transition pour poser et résoudre la question du pouvoir.

(5) Trotsky, *Journal d'exil*, 25 mars 1935.

*“La prémisses économique de la révolution prolétarienne est arrivée depuis longtemps au point le plus élevé qui puisse être atteint sous le capitalisme. Les forces productives de l’humanité ont cessé de croître. Les nouvelles inventions et les nouveaux progrès techniques ne conduisent plus à un accroissement de la richesse matérielle”*,

affirme dès ses premières lignes le programme, qui poursuit :

*« Les bavardages de toutes sortes selon lesquels les conditions historiques ne seraient pas encore “mûres” pour le socialisme ne sont que le produit de l’ignorance ou d’une tromperie consciente. Les prémisses objectives de la révolution prolétarienne ne sont pas seulement mûres ; elles ont même commencé à pourrir. Sans révolution socialiste, et cela dans la prochaine période historique, la civilisation humaine tout entière est menacée d’être emportée dans une catastrophe. Tout dépend du prolétariat, c’est-à-dire au premier chef de son avant-garde révolutionnaire. La crise historique de l’humanité se réduit à la crise de la direction révolutionnaire. »*

Prolongeant l’analyse de l’impérialisme par Lénine, cette caractérisation de la *“prémisse économique de la révolution prolétarienne”* reflète le fait que la révolution russe n’ayant pas, dans les années 1920, débouché sur l’arène de la révolution mondiale, la survie du capitalisme dans les conditions de sa putréfaction a abouti à une situation où *“les forces productives ont cessé de croître”*. Cette analyse constituant pour Trotsky une telle évidence qu’il pouvait, dans le cadre du *Programme de transition*, ne pas s’y attarder davantage.

Ce serait toutefois un contresens de ne pas voir là un aspect essentiel du programme. En 1969, à l’occasion d’un cercle d’études marxistes intitulé *“L’actualité du Programme de transition”* (6), Pierre Lambert consacre une part majeure de son exposé à cette seule question des forces productives qui *“ont cessé de croître”*. Contre tous ceux qui révisent le marxisme, en particulier l’analyse marxiste de l’impérialisme — Secrétariat unifié et aussi différentes variétés d’économistes et pseudo-théoriciens staliniens de l’époque —, Lambert démontre la pertinence et l’actualité de la formule du programme sur *“les forces productives (qui) ont cessé de croître”*. Elle exprime la tendance grandissante du

capitalisme entré dans sa phase de déclin à transformer les forces productives en forces destructrices, qu’il s’agisse de l’économie d’armement, de l’automatisation (ancêtre de l’informatisation) ou de la spéculation financière, autant de moyens détournés et parasitaires, pour le capital, d’essayer de compenser son impuissance grandissante à se valoriser dans le processus de production. Lesquels ne font, à chaque étape, qu’accentuer la crise et entraîner davantage l’humanité sur la voie de la barbarie. Lambert montre comment ce qui, à l’époque de Marx, était une tendance chronique du capitalisme en est devenu au début du XX<sup>e</sup> siècle une tendance permanente. Tendance magistralement analysée par Lénine dans *L’Impérialisme, stade suprême du capitalisme*, qui trouve son prolongement, du fait de l’isolement de la révolution russe évoqué précédemment, dans la formulation du *Programme de transition* : les forces productives de l’humanité ont définitivement cessé de croître.

Lambert poursuit cette analyse : après la Seconde Guerre mondiale, la survie du régime capitaliste décomposé a de plus en plus recours à l’économie d’armement pour tenter de différer sa crise d’effondrement. Cette tendance à la transformation des forces productives en forces destructrices, explique Lambert, constitue la question centrale du programme pour toute la période, et c’est pourquoi les marxistes doivent y rester solidement enracinés. Seule cette analyse, explique-t-il, permet de saisir et le caractère inéluctablement condamné du régime capitaliste fondé sur la propriété privée des moyens de production, et le caractère irrémédiablement traître des appareils, petits et grands, qui tentent de sauver ce régime social failli, et enfin la nécessité du parti révolutionnaire de la IV<sup>e</sup> Internationale (7).

(6) Republié dans *La Vérité*, n° 604, de juin 1989.

(7) Le volume impartit à cet article interdit de traiter plus à fond cette question. On pourrait prolonger le propos de Pierre Lambert de 1969. En 1971, lorsque Nixon décide de déconnecter la monnaie américaine de sa référence en or, une déclaration de l’OCI, ancêtre de l’actuelle section française de la IV<sup>e</sup> Internationale, analyse cette décision comme l’expression de la *“décomposition du régime de la propriété privée des moyens de production”*, montrant que l’économie américaine ne survit qu’au prix d’injections grandissantes de crédits militaires qui aboutissent *“à un gigantesque gaspillage du travail humain où les forces productives mises en œuvre par*

---

## CONDITIONS OBJECTIVES, FACTEUR SUBJECTIF

---

Pour Trotsky, surmonter l'écart entre maturité des conditions objectives et immaturité des conditions subjectives constitue l'enjeu du programme. Dans une discussion avec ses camarades américains, il l'illustre en ces termes :

*“Quelle est la situation générale, aux Etats-Unis et dans le monde entier ? La crise économique est sans précédent, la crise financière, dans chacun des Etats, de même, et la guerre approche. C'est une crise sociale sans précédent (...). Il y a une crise de l'Etat. Nous pouvons dire qu'il y a une crise politique de la classe dominante (...). Cela signifie une prémisse tout à fait fondamentale pour une situation révolutionnaire. C'est vrai pour tout le monde, c'est vrai pour les Etats-Unis et peut-être spécialement pour eux. Maintenant, la question du prolétariat. Il s'est produit un très grand changement dans la situation de la classe ouvrière. J'ai appris avec intérêt et plaisir, dans quelques articles du Socialist Appeal et de New International, qu'aujourd'hui le sentiment de l'ouvrier américain qu'il est un ouvrier est en train de grandir (...).”*

*Et puis, il y a eu les grèves sur le tas. Elles étaient, je crois, sans précédent, dans tout le mouvement ouvrier aux Etats-Unis. Comme résultat de ce mouvement, la fondation et la croissance du CIO. Et aussi la tendance à construire le Labor Party (...). Si l'on prend la situation mondiale en général — les contradictions impérialistes, la position du capitalisme américain, la crise et le chômage, la position de l'Etat américain comme une expression de l'économie américaine, de la bourgeoisie américaine, l'état d'esprit politique de la classe dirigeante, la désorientation dans ses rangs et la position de la classe ouvrière —, on peut dire, en prenant tout cela en considération, que les prémisses sont plus que mûres pour la révolution.*

*Si l'on passe de ces prémisses à la superstructure, à la politique, on relève moins de maturité. Les contradictions internes du capitalisme américain — la crise et le chômage — sont incomparablement plus mûres pour une révolution que la conscience des ouvriers américains. Tels sont les deux pôles de la situation. On peut dire qu'elle est caractérisée par une sur-maturité de toutes les pré-*

*misses sociales fondamentales pour la révolution (...). D'un autre côté, grâce à la rapidité et l'aggravation de la décomposition des conditions matérielles aux Etats-Unis, la conscience des masses — bien qu'elle ait réalisé des progrès importants — demeure arriérée en comparaison des conditions objectives. Nous savons que les conditions subjectives — la conscience des masses, la croissance du parti révolutionnaire — ne sont pas un facteur fondamental. Elles dépendent de la situation objective, en dernière analyse, l'élément subjectif dépend lui-même des conditions objectives, mais cette dépendance n'est pas un processus simple”* (8).

Insistons sur cet aspect : des deux facteurs, le plus important, dit Trotsky, ce sont les conditions objectives. Ce que reprend le Programme de transition :

*“L'orientation des masses est déterminée, d'une part, par les conditions objectives du capitalisme pourrissant ; d'autre part, par la politique de trahison des vieilles organisations ouvrières. De ces*

---

*les exploitées se transforment en forces destructrices”*. Cette déclaration de l'OCI (reproduite en 2000 dans le livre *Lutte des classes et mondialisation*) souligne que “le secteur de l'économie d'armement, comme tous les autres secteurs de l'économie capitaliste, connaît des limites, et ces limites, Nixon vient de les affirmer dans la mesure qu'il vient de prendre”. De fait, après 1971, l'impérialisme n'aura de cesse de combiner le recours à l'économie d'armement — se transformant de plus en plus en économie de guerre — et d'autres moyens parasitaires, notamment un gonflement sans précédent des capitaux fictifs et des différents artifices pour contourner les difficultés de la valorisation du capital dans l'extorsion de la plus-value. Cet enchaînement conduit de la crise de 1971 à la déréglementation financière et monétaire généralisée de la fin des années 1970-début des années 1980, que notre Internationale a analysée dans différents textes il y a une dizaine d'années. Elle nourrit l'offensive de destruction des nations et des Etats, et l'offensive généralisée contre la valeur de la force de travail. De crise en crise, de bulle spéculative en bulle spéculative, c'est chaque fois un gonflement plus gigantesque de capitaux, pour certains réels et pour d'autres fictifs, qui se transforment en forces destructrices des forces de production, et en particulier de la première d'entre elles, la force de travail du prolétariat. Signalons que dans la première année de la crise ouverte des “subprimes” d'août 2007 à août 2008, le montant des valeurs détruites est supérieur au PIB mondial, et même, selon les termes d'un économiste bourgeois, au coût d'une guerre mondiale généralisée.

On peut aussi se reporter à la réédition de *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme* par la Selio et à son introduction de 2009.

(8) “Discussion pour résumer sur les revendications de transition”, 23 mars 1938, tome 17 des *Œuvres* de Trotsky.

*deux facteurs, le facteur décisif est, bien entendu, le premier : les lois de l'histoire sont plus puissantes que les appareils bureaucratiques."*

Autrement dit : il n'est au pouvoir de personne d'empêcher les lois de la lutte de classe de s'exercer, de conduire les ouvriers, malgré tous les obstacles, à se constituer comme classe, à dresser leurs organisations et à chercher à se défendre dans la plus âpre lutte de classe contre la classe capitaliste.

---

### **"ON A VU LA MÉCANIQUE DU FRONT POPULAIRE"**

---

Pour Trotsky, affirmer que les conditions objectives constituent le facteur décisif n'implique nullement de minimiser l'importance du facteur subjectif, à propos duquel il souligne qu'il entretient avec les conditions objectives un rapport de dépendance qui "n'est pas un processus simple".

Il poursuit :

*"On a observé en France l'année dernière un phénomène très important et très instructif pour les camarades des Etats-Unis. Le mouvement ouvrier avait reçu un élan puissant. Les syndicats étaient passés en quelques mois de moins d'un million à près de cinq millions. Les grèves sur le tas en France ont été incomparablement plus puissantes qu'aux Etats-Unis. Les travailleurs étaient prêts à tout, à aller jusqu'au bout. Et, d'un autre côté, on a vu la mécanique du Front populaire : pour la première fois, on pouvait démontrer l'importance historique de la trahison de l'Internationale communiste. Parce que, depuis quelques années, l'IC est devenue un appareil pour la conservation sociale du capitalisme, la disproportion entre les facteurs objectifs et subjectifs a pris une acuité terrible, et le Front populaire est devenu le frein le plus puissant pour canaliser ce grand courant révolutionnaire des masses. Et il y est, dans une certaine mesure, arrivé (...). Il existe, partout dans le monde, ce qui existe aux Etats-Unis, à savoir cette disproportion entre les facteurs objectifs et subjectifs, mais elle n'a jamais été aussi aiguë que maintenant" (9).*

Pour Trotsky, cet obstacle dressé par les appareils traîtres dans le cadre de la poli-

tique de Front populaire ne peut nullement conduire à renoncer au combat pour une issue positive. Trotsky ne confond pas le fossé entre conditions objectives et conditions subjectives avec le fait que la classe ouvrière serait vouée à la défaite.

Pour lui, les conditions d'une victoire révolutionnaire sont réunies... à l'exception d'une condition essentielle : la question de la direction de la classe ouvrière.

Dès lors, il estime que la IV<sup>e</sup> Internationale, malgré la modestie de ses effectifs, peut et doit jouer un rôle essentiel, en prenant appui sur le mouvement de la classe (et en s'y insérant) pour aider à jeter un pont entre la conscience actuelle des ouvriers et la conscience des tâches qu'ils doivent réaliser :

*"On a aux Etats-Unis un mouvement des masses pour surmonter cette disproportion, celui qui va de Green à Lewis, de Walker à LaGuardia (10). Il s'agit de surmonter la contradiction fondamentale. Le PC joue aux Etats-Unis le même rôle qu'en France, mais à une échelle plus modeste. Le rooseveltisme remplace ici le front-popularisme de France. Dans ces conditions, notre parti doit aider les ouvriers à surmonter cette contradiction."*

La IV<sup>e</sup> Internationale, martèle Trotsky, a un rôle décisif à jouer :

*"Les tâches stratégiques consistent à aider les masses, à adapter leur mentalité politique et psychologique à la situation objective, à surmonter les préjugés traditionnels des ouvriers américains, à adapter leur état d'esprit à la situation objective de la crise sociale de l'ensemble du système. Dans cette situation — prenant en considération la petite expérience, puis considérant la création du CIO, les grèves sur le tas, etc. —, nous avons tout à fait le droit d'être plus optimistes, plus courageux, plus offensifs dans notre stratégie et notre tactique — pas aventuristes —, et d'avancer des mots d'ordre qui ne font pas partie du vocabulaire de la classe ouvrière américaine."*

---

(9) *Ibidem.*

(10) Pour Trotsky, le passage du syndicalisme de métier réactionnaire de l'AFL de William Green au syndicalisme d'industrie du CIO de John L. Lewis avait constitué un pas en avant, de même, sur un autre plan, que le passage de la mairie de New York des mains de James John Walker (1886-1957), un démocrate affairiste inféodé au grand milieu capitaliste, à celui de LaGuardia, qui se présentait comme plus progressiste.



Donc, la nécessité du *Programme de transition* est totalement reliée à la capacité pour la IV<sup>e</sup> Internationale — en dépit du retard pris — d'aider la classe ouvrière américaine et du monde entier à surmonter l'effet de ce retard, d'avancer sur la question de la crise de direction.

C'est à cet endroit précis qu'intervient la notion de revendications transitoires.

---

### **“POUR NOTRE CONCEPTION STRATÉGIQUE, C'EST UN PROGRAMME DE TRANSITION”**

---

“*Quel est le sens du programme de transition ?*”, interroge Trotsky, qui répond :

“*On peut dire que c'est un programme d'action, mais pour nous, pour notre conception stratégique, c'est un programme de transition — c'est une aide aux masses pour surmonter les idées reçues (...) et pour s'adapter aux exigences de la situation objective. Ce programme de transition doit inclure les revendications les plus simples. Nous ne pouvons ni prévoir ni prescrire les revendications locales et syndicales adaptées à la situation locale d'une usine donnée, le développement de cette revendication, au mot d'ordre pour la création d'un soviét d'ouvriers. Ce sont là les deux points extrêmes, à partir du développement de notre programme de transition, pour trouver les liens et amener les masses à l'idée de la prise révolutionnaire du pouvoir. C'est pourquoi certaines revendications apparaissent comme très opportunistes — parce qu'elles sont adaptées à la mentalité réelle des travailleurs. C'est pourquoi d'autres apparaissent comme trop révolutionnaires — parce qu'elles reflètent plus la situation objective que la mentalité réelle des ouvriers. Nous devons combler aussi vite que possible l'écart entre les facteurs objectifs et les facteurs subjectifs*” (11).

Pour Trotsky, la méthode du “*programme de transition*” a un caractère stratégique parce qu'elle part de la situation actuelle et conduit à poser la question de la prise du pouvoir par le prolétariat. Dans ces conditions, la revendication transitoire n'a pas pour vocation principale d'être satisfaite dans le système capitaliste (même si, on le verra plus loin, le programme accorde la plus grande importance au combat pratique pour les revendications immé-

diates et pour leur satisfaction, laquelle ne peut que conforter la classe dans son organisation indépendante) (12).

---

### **“IL PROCÈDE DE LA LONGUE EXPÉRIENCE COLLECTIVE DES RÉVOLUTIONNAIRES”**

---

D'où vient cette notion de “*programme de transition*” ? Trotsky répond :

“*Je veux insister sur le fait que ce n'est pas l'invention d'un homme seul. Qu'il procède de la longue expérience collective des révolutionnaires. C'est l'application de vieux principes à cette situation. Il ne faut pas le considérer comme fixé une fois pour toutes, mais au contraire comme étant capable d'être flexible vis-à-vis de la situation*” (13).

Cette définition du “*programme de transition*” comme l'expression de la continuité

---

(11) “*Discussion pour résumer sur les revendications de transition*”, 23 mars 1938, tome 17 des Œuvres de Trotsky.

(12) A propos du mot d'ordre de l'échelle mobile des salaires et des horaires de travail, Trotsky explique : “*Qu'est-ce que ce mot d'ordre ? En réalité, c'est le système du travail dans une société socialiste. C'est-à-dire le nombre total des travailleurs divisé par le nombre total des heures. Mais si nous présentions la totalité du système socialiste, cela apparaîtrait, à l'Américain moyen, comme étant utopique, comme quelque chose qui vient d'Europe. Nous devons le présenter comme une solution à cette crise qui permette d'assurer leurs droits à pouvoir manger, boire et vivre dans des appartements décents. C'est le programme du socialisme, mais dans une forme simple et populaire*” (“*The Political Backwardness of the American Workers*”, publié dans *The Transitional Program for Socialist Revolution*, Pathfinder Press). Signalons que ce mot d'ordre du *Programme de transition* n'a rien à voir avec la “revendication” du NPA en France et autres organisations de ce type “*d'un partage du travail et des richesses*” aujourd'hui. Il est clair que dans les conditions de la crise actuelle, marquée par la destruction de centaines de millions d'emplois, le mot d'ordre ouvrier est d'abord l'interdiction des licenciements et la création d'emplois (aux États-Unis, la centrale syndicale AFL-CIO revendique un plan de création de 15 millions d'emplois). Le partage des emplois existants, aujourd'hui, risque fort d'aboutir à accompagner la destruction des emplois par la précarisation et la paupérisation de la classe. On le voit, le *Programme de transition*, comme Trotsky l'indique lui-même, n'est pas un catalogue de revendications valable en toutes circonstances. Mais la méthode, elle, reste d'une totale actualité.

(13) “*The Political Backwardness of the American Workers*”, publié dans *The Transitional Program for Socialist Revolution*, Pathfinder Press.

de “*la longue expérience collective des révolutionnaires*” n’est pas, pour Trotsky, une figure de style. Dans un article publié à la même époque (14), il évoque les dix points du programme du *Manifeste communiste* de Marx et Engels (1847-1848) comme ayant déjà un caractère de “*programme de transition*” ; un programme de transition qu’ultérieurement (en 1872) les deux auteurs corrigeront et compléteront sur la base de l’expérience de la Commune de Paris, mettant à l’ordre du jour l’obligation, pour satisfaire ce programme ouvrier, de briser la machine de l’Etat bourgeois.

Cette méthode sera reprise par les bolcheviks. En septembre 1917, en pleine révolution russe, Lénine, dans son article consacré à “*la catastrophe imminente et les moyens de la conjurer*” (15), écrit :

« *La Russie est menacée d'une catastrophe certaine. Le pays se meurt par manque de denrées alimentaires, par manque de main-d'œuvre, alors qu'il y a en suffisance du blé et des matières premières ; et c'est dans un tel pays, dans un moment aussi critique, que le chômage est devenu massif ! Quelle preuve faut-il encore pour démontrer qu'en six mois de révolution (...), alors que nous sommes en république démocratique, alors que foisonnent les associations, organisations et institutions qui s'intitulent fièrement "démocratiques révolutionnaires", rien, absolument rien de sérieux n'a été fait pratiquement contre la catastrophe, contre la famine ? Nous courons de plus en plus vite à la faillite, car la guerre n'attend pas et la désorganisation qu'elle entraîne dans toutes les branches de la vie nationale s'aggrave sans cesse.* »

Avant de formuler le détail des revendications urgentes qu’appelle la situation, Lénine montre du doigt les obstacles auxquels se heurtent ces mesures :

“*Il suffit d'un minimum d'attention et de réflexion pour se convaincre qu'il existe des moyens de combattre la catastrophe et la famine, que les mesures à prendre sont tout à fait claires, simples, parfaitement réalisables, pleinement à la mesure des forces du peuple, et que si ces mesures ne sont pas prises, c'est uniquement, exclusivement parce que leur application porterait atteinte aux profits exorbitants d'une poignée de grands propriétaires fonciers et de capitalistes*” (16).

Dans les faits, les bolcheviks n’auront guère le temps de mobiliser autour du pro-

gramme de revendications transitoires détaillé par Lénine dans “*La catastrophe imminente et les moyens de la conjurer*”. La précipitation des événements — en particulier l’effondrement de l’influence des mencheviks et des socialistes-révolutionnaires parmi les masses entre septembre et octobre 1917 — les contraignent à combattre pour aider les soviets à prendre directement le pouvoir entre leurs mains, ce qu’ils feront le 25 octobre 1917.

Mais l’expérience pratique des bolcheviks de février à octobre 1917 nourrit toute l’orientation du *Programme de transition*, à la fois sur les revendications transitoires et sur le mot d’ordre de “*gouvernement ouvrier et paysan*”. Ce dernier est désigné par Trotsky comme le “*plus avancé*” de tous les mots d’ordre de transition. Il l’oppose au Front populaire comme expression de la nécessaire rupture avec la bourgeoisie. Mobiliser les masses afin d’imposer aux partis qui parlent en leur nom de faire un pas sur la voie de la rupture et de s’engager sur la voie du gouvernement ouvrier et paysan : cet axe de combat est central aux yeux de Trotsky, et cela en dépit du caractère “*peu vraisemblable*” de cette hypothèse. Il écrit :

“*Inutile de se perdre en conjectures. L'agitation sous le mot d'ordre du gouvernement ouvrier et paysan garde dans toutes les conditions une énorme valeur éducative (...). Chacune de nos revendications transitoires doit conduire à une seule et même conclusion politique : les ouvriers doivent rompre avec tous les partis traditionnels de la bourgeoisie, établir en commun avec les paysans leur propre pouvoir*” (17).

On lira à ce sujet l’article de Jean-Pierre Raffi dans ce numéro de *La Vérité* (18).

(14) “90 années de Manifeste communiste”, 30 octobre 1937, tome 15 des *Œuvres* de Trotsky.

(15) “*La catastrophe imminente et les moyens de la conjurer*”, tome 25 des *Œuvres* de Lénine, 1917.

(16) *Ibidem*.

(17) *Programme de transition* : “*Le gouvernement ouvrier et paysan.*”

(18) Dans les années qui suivront la prise du pouvoir par les soviets, la jeune Internationale communiste prolongera la démarche de Marx et Engels, et de Lénine. Une résolution du III<sup>e</sup> Congrès de l’Internationale communiste stipule : “*Les Partis communistes ne peuvent se développer que dans la lutte. Même les plus petits des Partis communistes ne doivent pas se borner à la simple propagande et à l’agitation. Ils doivent constituer, dans toutes les organisations de*

---

## REVENDEICATIONS PARTIELLES, DÉMOCRATIQUES ET TRANSITOIRES

---

Pour Trotsky, la mise en avant d'un programme de revendications transitoires n'implique nullement de repousser le combat pour les revendications immédiates :

« La tâche stratégique de la IV<sup>e</sup> Internationale ne consiste pas à réformer le capitalisme, mais à le renverser. Son but politique est la conquête du pouvoir par le prolétariat pour réaliser l'expropriation de la bourgeoisie. Cependant, l'accomplissement de cette tâche stratégique est inconcevable sans que soit portée la plus grande attention à toutes les questions de tactique, même petites et partielles (...). Ce qui distingue l'époque actuelle, ce n'est pas qu'elle affranchit le parti révolutionnaire du travail prosaïque de tous les jours, mais qu'elle permet de mener cette lutte en liaison indissoluble avec les tâches de la révolution. La IV<sup>e</sup> Internationale ne repousse pas les revendications du vieux programme "minimum" dans la mesure où elles ont conservé quelque force de vie. Elle défend inlassablement les droits démocratiques des ouvriers et leurs conquêtes sociales. Mais elle mène ce travail de tous les jours dans le cadre d'une perspective correcte, réelle, c'est-à-dire révolutionnaire. Dans la mesure où les vieilles revendications partielles "minimum" des masses se heurtent aux tendances destructrices et dégradantes du capitalisme décadent — et cela se produit à chaque pas —, la IV<sup>e</sup> Internationale met en avant un système de revendications transitoires dont le sens est de se diriger de plus en plus ouvertement et résolument contre les bases mêmes du régime bourgeois. »

Passage qui prend une importance accrue en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle où les masses sont contraintes par le capitalisme pourrissant (secondé par tous les appareils "ouvriers-bourgeois" définitivement ralliés au régime crouppissant de la propriété privée des moyens de production) à combattre de manière défensive, non seulement pour les revendications "minimum" les plus élémentaires, mais d'abord et avant tout contre l'offensive meurtrière qui les menace dans leur existence même. Offensive qui frappe la totalité des conquêtes ouvrières et démocratiques arrachées par la lutte de classe et le combat démocratique : l'existence d'organisations syndi-

cales et politiques indépendantes, aujourd'hui soumises à une pression sans précédent pour les entraîner sur la voie du corporatisme ; éléments fondamentaux de la démocratie politique que l'impérialisme décomposé remet en cause les uns après les autres ; et même l'existence des nations, soumises à présent à un processus de démantèlement et de dislocation.

Cette situation donne une place nouvelle au combat de défense de toutes les conquêtes de la classe et de la démocratie. Elle ne conduit pas pour autant les militants de la IV<sup>e</sup> Internationale à ériger ce combat de défense et de reconquête en un programme "minimum" renvoyant à un avenir indéterminé le combat pour la révolution prolétarienne. Bien au contraire : en cette phase de réaction et de destruction sur toute la ligne, plus que jamais, le combat pour chacune des revendications particulières met à l'ordre du jour la mobilisation des masses pour l'expropriation des expropriateurs.

---

## POUR OUVRIR UNE ISSUE, CONSTRUIRE UN PARTI

---

On l'a vu : ce système de revendications transitoires vise pour Trotsky à aider à résoudre la question de la crise de direc-

masse du prolétariat, l'avant-garde qui montre aux masses retardataires, hésitantes, en formulant pour elles des buts concrets de combat, en les incitant à lutter pour réclamer leurs besoins vitaux, comment il faut mener la bataille, et qui par là leur révèle la trahison de tous les partis non communistes (...). Sur le terrain du capitalisme, aucune amélioration durable de la situation de la masse du prolétariat n'est possible (...). Mais ce sentiment ne doit pas nous faire renoncer à combattre pour les revendications vitales actuelles et immédiates du prolétariat (...). Il faut au contraire prendre chaque besoin des masses comme point de départ de luttes révolutionnaires, qui, dans leur ensemble, pourront constituer le courant puissant de la révolution sociale. Les Partis communistes ne mettent en avant pour ce combat aucun programme minimum tendant à fortifier et à améliorer l'édifice vacillant du capitalisme. La ruine de cet édifice reste leur but directeur, leur tâche actuelle. Mais pour remplir cette tâche, les Partis communistes doivent émettre des revendications dont la réalisation constitue une nécessité immédiate et urgente pour la classe ouvrière, et ils doivent défendre ces revendications dans la lutte des masses, sans s'inquiéter de savoir si elles sont compatibles ou non avec l'exploitation usuraire de la classe capitaliste" (recueil des Quatre Premiers Congrès de l'Internationale communiste, "Thèse sur la tactique - Combats et revendications partiels").

tion du prolétariat. Cela signifie à la fois poser les fondations de la IV<sup>e</sup> Internationale et inscrire cette construction dans un ensemble plus vaste : l'aide à la défense et à la consolidation de tout ce qui fait l'indépendance de la classe ouvrière et de ses organisations contre le Front populisme et le corporatisme. Trotsky n'écarte pas l'hypothèse que sous une forme particulière, la transition s'applique également à la question de la construction du parti. En relation directe avec l'élaboration des revendications transitoires, il mène avec les partisans américains de la IV<sup>e</sup> Internationale la discussion sur le Labor Party. Trotsky pose la question du Labor Party — c'est-à-dire l'hypothèse de la formation d'un parti ouvrier par les syndicats américains rompant avec le Parti démocrate — en relation avec l'imminence de la guerre et la marche au fascisme en Europe. Dans une telle situation où le stalinisme usurpe le drapeau d'Octobre pour mener sa politique contre-révolutionnaire et où la social-démocratie mène la politique contre-révolutionnaire que l'on sait, la question de l'issue pour Trotsky recoupe la question du parti (19).

Le risque existe, estime-t-il, qu'aux Etats-Unis aussi la crise débouche sur la trique de fer du fascisme. Les travailleurs ont la capacité de se dresser pour interdire cette situation. L'existence d'un large parti ouvrier serait un rempart, dit Trotsky. Mais les travailleurs ne rejoindront pas directement, en masse, le Socialist Workers Party, organisation trotskyste, aux forces alors réelles, mais limitées, et qui, compte tenu de l'accélération du rythme d'évolution de la crise, risque de ne pas être prêt à temps.

Alors ? Existera-t-il à l'ouverture de la crise révolutionnaire, sinon d'emblée un parti de la IV<sup>e</sup> Internationale ayant une influence de masse, du moins un parti ouvrier indépendant solidement enraciné au sein duquel un courant de la IV<sup>e</sup> Internationale agira pour consolider les bases indépendantes d'un tel parti, lui-même point d'appui permettant à l'ensemble de la classe de résister ? Pour Trotsky, cette question concentre toutes les autres. Loin d'être un abandon du programme révolutionnaire, c'est un point du programme défini en fonction de la situation objective. Ouvrir une issue pour la classe ouvrière, c'est lui permettre sous les formes pos-

sibles à un moment déterminé d'avancer sur la question de la construction du parti, y compris s'il s'agit d'un parti au sens large, un parti de la classe s'opposant comme classe à la classe capitaliste, qui, elle, cherche à marcher vers le fascisme. Cette transition dans la construction du parti apparaît aux yeux de Trotsky comme une obligation découlant de la nécessité historique — la crise de l'humanité, c'est la crise de la direction — de surmonter l'écart entre la maturité des conditions objectives et l'immaturité des conditions subjectives, et en rapport avec l'accélération du rythme des événements.

---

## IV<sup>e</sup> INTERNATIONALE ET PARTI OUVRIER

---

Dans une discussion avec les militants américains, il répond à une objection qui lui est faite :

*“Sommes-nous pour la création d'un Labor Party réformiste ? Non. Sommes-nous pour une politique qui puisse donner aux syndicats la possibilité de jeter leur poids dans la balance ? Oui. Il peut devenir un parti réformiste — cela dépend du développement. Ici se pose la question du programme. Je l'ai indiqué hier et je vais le souligner aujourd'hui : il nous faut un programme de revendications transitoires, dont la plus achevée est celle de gouvernement ouvrier et paysan. Nous sommes pour un parti, pour un parti indépendant des masses laborieuses, qui prendra le pouvoir dans l'Etat” (20).*

Pour Trotsky, cette démarche s'inscrit dans la perspective d'un développement rapide de toute la situation :

*« Nous sommes dans une période du capitalisme déclinant, de crises toujours plus agitées et terribles, et de la guerre qui approche. En temps de guerre, les ouvriers apprennent très vite. Si vous dites qu'il faut attendre et voir, puis faire de la propagande, nous ne serons pas l'avant-garde, mais l'arrière-garde. Si vous me demandez : est-il possible que les ouvriers américains s'emparent du pouvoir dans dix ans ?, je dirai : oui, c'est tout à fait possible (...). Nous sommes une petite*

---

(19) Lire également l'article d'Alan Benjamin dans ce numéro de *La Vérité*.

(20) “Discussion sur le Labor Party”, 21 mars 1938, tome 17 des *Œuvres* de Trotsky.

organisation, propagandiste, et, dans certaines situations, nous sommes plus sceptiques que les masses, qui se développent très vite. Au début de 1917, Lénine disait que le parti est dix fois plus révolutionnaire que son comité central et les masses cent fois plus révolutionnaires que les rangs du parti. Il n'y a pas maintenant aux États-Unis de situation révolutionnaire. Mais les camarades avec des idées très révolutionnaires dans les époques tranquilles peuvent devenir de vrais freins au mouvement dans des situations révolutionnaires — cela se produit souvent. Un parti révolutionnaire attend la révolution si souvent et si longtemps qu'il a l'habitude de la reporter » (21).

Bien sûr, pour Trotsky, il est hors de question que dans le combat pour un parti ouvrier, les partisans de la IV<sup>e</sup> Internationale dissolvent leur organisation. Il le précise en ces termes :

« Nous manifestons clairement que nous avons notre organisation, notre presse (...). Mais nous sommes trop faibles. Et nous ne pouvons pas dire aux ouvriers : “Attendez que nous soyons devenus plus influents, plus puissants.” Il nous faut intervenir dans le mouvement tel qu'il est. »

Et Trotsky, dialoguant avec de possibles interlocuteurs dans le cadre du Labor Party en construction, dit :

« Je ne dirai pas que le Labor Party est un parti révolutionnaire, mais que nous ferons tout pour que ce soit possible. A chaque réunion, nous dirons : “Je suis représentant du SWP. Je considère que c'est le seul parti révolutionnaire. Mais je ne suis pas sectaire. Vous essayez maintenant de créer un grand parti ouvrier. Je vous aiderai, mais je vous propose d'examiner un programme pour ce parti. Je fais telle et telle proposition” » (22).

Et Trotsky précise à propos du Labor Party :

“Une organisation révolutionnaire qui aurait vis-à-vis de ce mouvement progressiste une position négative ou une neutralité expectative se vouerait elle-même à l'isolement et à la dégénérescence sectaire (...). Le Socialist Workers Party ne se borne pas cependant (...) à un mot d'ordre abstrait en faveur d'un Labor Party (...) et il peut encore moins admettre des combinaisons sans principe de sommet sous le couvert de ce mot d'ordre : il met en avant un programme de

revendications de transition afin de faire fructifier le mouvement des masses pour un Labor Party.

Tout en préservant sa pleine indépendance organisationnelle et politique, le SWP mène systématiquement et de façon intransigeante la lutte contre la bureaucratie syndicale, qui résiste à la création d'un Labor Party ou tente d'en faire une arme auxiliaire d'un des partis bourgeois. En expliquant et en popularisant son programme de revendications de transition (...), le SWP dénonce inlassablement, sur la base de l'expérience vivante des masses, les illusions réformistes et pacifistes de la bureaucratie syndicale et de ses alliés social-démocrates et staliens (...)” (23).

Pour Trotsky, la fondation de la IV<sup>e</sup> Internationale est inséparable du contexte international qui voit l'accélération de la marche à la guerre et à l'affrontement entre prolétariat et bourgeoisie, sous la menace de la marche au fascisme. Dans un tel contexte, la solution à la crise de direction est au centre de la recherche d'une issue pour la classe ouvrière. Elle appelle dans un même mouvement et la construction nécessaire de la IV<sup>e</sup> Internationale sur la base de son programme et l'insertion de ses sections dans le mouvement pratique, visant, sous des formes diverses, à combler le fossé entre conditions objectives et conditions subjectives. Dans des conditions historiques bien différentes — mais non sans ressemblances —, quelle est l'actualité de la méthode et des objectifs du *Programme de transition* tel que Trotsky l'a établi dans un dialogue constant avec ses camarades de la IV<sup>e</sup> Internationale naissante, sur la base de la continuité de toute l'histoire du mouvement ouvrier ? C'est le débat auquel la IV<sup>e</sup> Internationale invite travailleurs et militants de toutes tendances du mouvement ouvrier, attachés à l'indépendance de classe, clé d'un combat victorieux pour bloquer la marche à la barbarie capitaliste.

**Daniel Gluckstein**

(21) *Ibidem*.

(22) *Ibidem*.

(23) “Le problème du Labor Party”, avril 1938, tome 17 des Œuvres de Trotsky.



De gauche à droite : Trotsky, son petit-fils, Sieva, Alfred et Marguerite Rosmer, et Natalia Sedova (Mexico, 1939).



Le n° 12-13 de la revue *IV<sup>e</sup> Internationale*, daté de septembre-octobre 1938 (paru après la conférence de proclamation de la *IV<sup>e</sup> Internationale*).

# La fondation de la IV<sup>e</sup> Internationale Une nécessité historique

Par Lucien GAUTHIER

*“La situation politique mondiale dans son ensemble se caractérise avant tout par la crise historique de la direction du prolétariat.”*

C'est ainsi que s'ouvre le programme de fondation de la IV<sup>e</sup> Internationale, adopté en septembre 1938.

Pour Léon Trotsky, en fondant la IV<sup>e</sup> Internationale, il s'agissait de la continuité du combat de la Première, de la II<sup>e</sup> et de la III<sup>e</sup> Internationales.

La méthode de Léon Trotsky pour bâtir un parti et une Internationale est d'actualité parce qu'elle démontre que défense intransigeante des principes et libre débat ne sont nullement contradictoires. C'est de cette méthode que s'inspirera Pierre Lambert pour commencer à formuler, en 1948, ce qui se définira plus précisément dans les années 1960 concernant la construction du parti. Les réticences et hésitations qui vont surgir dans les années 1930 face à l'orientation de Léon Trotsky vont en effet resurgir avec force après son assassinat et après-guerre. Les dirigeants de la IV<sup>e</sup> Internationale n'ont pas saisi ce que signifiait l'orientation d'intervention dans la lutte des classes pour bâtir un parti.

La fondation de la IV<sup>e</sup> Internationale il y a 72 ans, en 1938, ne relève pas d'une volonté autoproclamatoire de Léon Trotsky qu'il existe une nouvelle Internationale après la faillite de la III<sup>e</sup>, mais est le résultat d'un combat politique au sein du mouvement ouvrier durant une quinzaine d'années.

La IV<sup>e</sup> Internationale plonge ses racines dans le combat contre la bureaucratisation du parti russe par l'Opposition de gauche, qui devient ensuite l'Opposition de gauche internationale (OGI), étendant son combat au sein de l'Internationale communiste (IC), pour se transformer ensuite en Ligue communiste internationaliste (LCI) après le naufrage de l'IC en 1933.

De 1923 à 1933, avec l'Opposition de gauche, Léon Trotsky ne va cesser de combattre contre la bureaucratisation du parti et de l'Internationale, pour leur redressement. La politique anti-front unique du PC allemand, sous l'égide de Staline, permet la victoire de Hitler et l'écrasement du plus puissant prolétariat. Faisant référence à la trahison des dirigeants de la II<sup>e</sup> Internationale en août 1914, Trotsky conclut :

*“Le stalinisme en Allemagne a eu son 4 août.”*

Dès le 12 mars 1933, dans une lettre à l'OGI, Trotsky affirme qu'il faut bâtir un nouveau parti en Allemagne. Puis, en rapport avec les développements dans la classe ouvrière mondiale, il écrit, le 15 juillet 1933 :

*“Il faut construire de nouveaux PC et une nouvelle Internationale.”*

C'est là un tournant majeur pour l'Opposition de gauche, qui, jusqu'à présent, n'a été qu'une opposition luttant pour le redressement de l'IC. Certes, l'OGI s'était constituée comme une organisation internationale avec les meilleurs éléments de



l'IC qui ont combattu sa dégénérescence, mais ils ne sont que quelques milliers, exclus, pourchassés et réprimés.

Trotsky a conscience, il l'écrira d'ailleurs, que sa principale tâche est de transformer le noyau de militants convaincus, mais formés jusque-là dans l'opposition à l'intérieur des PC à une attitude propagandiste, en militants intervenant dans la lutte des classes, en cadres ouvriers de la montée révolutionnaire inévitable, préparés théoriquement et armés pratiquement pour faire face à la gigantesque tâche de bâtir de nouveaux partis et une nouvelle Internationale.

Cette question n'est pas secondaire, car c'est cette incompréhension du bolchevisme de la part des dirigeants trotskystes français qui va permettre à Michel Pablo, sous l'autorité de Pierre Frank, de conduire à la liquidation de la IV<sup>e</sup> Internationale en 1951-1953. C'est cette crise de dislocation de la IV<sup>e</sup> Internationale qui a entravé la possibilité de jouer un rôle plus actif dans le processus révolutionnaire de ces soixante dernières années. Le pablisme porte la responsabilité des limites du développement de la IV<sup>e</sup> Internationale au compte de la contre-révolution.

Mais cela n'a été possible que par l'inasimilation par les dirigeants du SI d'après-guerre, notamment les Français, de la méthode bolchevique de construction du parti de Trotsky.

Dans *Quelques enseignements de notre histoire*, Pierre Lambert note :

« Un clivage commence à s'opérer entre ceux qui, plus ou moins confusément, refusent d'intervenir dans la classe — se réfugiant dans l'activité journalistique et une politique de contacts avec les intellectuels idéologues qui prétendent forger "l'opinion publique de gauche" — et ceux qui entendent consciemment porter le programme dans les tendances ouvrières (...).

Et le PCI, qui se veut parti dirigeant, développe une politique de prestige, coûteuse en efforts militants et en argent, une politique au-dessus de ses moyens politiques, de la place qu'il occupe réellement dans la lutte des classes. Les dirigeants du PCI n'ont pas compris la différence qui existe entre le parti dirigeant la lutte des classes et le parti qui se construit par l'intervention dans la lutte des classes. Cette politique devient un

*facteur supplémentaire de désorganisation et de démoralisation. »*

Et Pierre Lambert de démontrer comment la direction de la section française de la IV<sup>e</sup> Internationale substitue une politique auto-proclamatoire aux tâches quotidiennes de construction du parti :

« Pourtant, les résultats aux élections à l'Assemblée constituante de novembre 1945 : 10 817 voix pour le PCI (8 000 à Paris, 2 700 dans l'Isère), les meetings archicomblés témoignent des possibilités effectives qui s'ouvrent aux trotskystes. La direction fixe alors l'objectif de 30 000 ouvriers d'avant-garde à recruter dans le plus bref délai, dont 3 000 dans l'immédiat parce que "correspondant aux possibilités d'encadrement actuelles du parti" (...).

Et ces objectifs aberrants, impossibles à atteindre, déterminés par un volontarisme étranger au marxisme et par le désir de voir le parti déjà construit, introduisent dans le PCI scepticisme, désorganisation et démoralisation.

Pour les dirigeants du PCI, le rythme et les méthodes de la construction du parti ne sont pas déterminés par la lutte de classes (les relations existant à un moment donné dans la classe, entre classe et appareil, entre classe et avant-garde, entre appareil et avant-garde), mais par les illusions, lesquelles recouvrent le désir d'être considéré comme un "parti comme les autres" » (*Quelques enseignements de notre histoire*).

« Le SI, omnipotent et omniprésent, s'est refusé à réfléchir sérieusement sur la signification des relations entre avant-garde et classe, avant-garde et appareils, appareils et classe. Le SI s'y refuse parce que — du moins il l'estime tel — la direction de l'Internationale est déjà la direction du mouvement ouvrier mondial. Il s'y refuse parce que, comme la plupart des militants, il a accepté sans discussion que "le PCI est le parti révolutionnaire", que les "liens entre le PCI et la classe sont d'ores et déjà des liens de direction" (...). C'est alors qu'il est présenté un amendement à la résolution sur la construction du parti. Cet amendement dit en substance : "Si, pour les trotskystes, il est indiscutable que le programme de la IV<sup>e</sup> Internationale est le seul programme sur lequel peut se bâtir le parti révolutionnaire, sur lequel peut être construit le parti mondial de la révolution socialiste en France, il n'est pas prouvé que ce parti, dont la classe ouvrière a besoin pour vaincre, se construira dans le cadre

formel que représente aujourd'hui le PCI."

*Cet amendement représente le premier moment du cheminement d'une pensée collective qui ne trouvera d'ailleurs une expression achevée que bien plus tard.*

*Nous n'en sommes pas là. En 1948, cet amendement exprime une nécessité qui ne pourra pas ne pas s'imposer, celle faite aux trotskystes de commencer à en finir avec les prétendues vérités toutes faites, celle de commencer à étudier sérieusement les conditions réelles de la construction du parti révolutionnaire en France, en s'appuyant sur la méthode vivante du bolchevisme, contre la répétition formelle des phrases de Que faire ? »*

Et c'est précisément la manière dont Trotsky, sur la base de toute l'expérience révolutionnaire, aborde la question de la construction du parti qui inspirera Pierre Lambert pour rompre avec le caractère auto-proclamatoire de la direction française en matière de construction du parti, pour chercher les voies et les moyens d'ancrer les militants de la IV<sup>e</sup> Internationale dans la classe ouvrière.

---

## DES CADRES RÉVOLUTIONNAIRES IMPLANTÉS

---

Revenant sur l'expérience révolutionnaire russe et l'histoire du Parti bolchevique, Léon Trotsky écrit :

*« La direction n'est pas du tout le "simple reflet" d'une classe ou le produit de sa propre puissance créatrice. Une direction se constitue au travers des heurts entre les différentes classes ou des frictions entre les différentes couches au sein d'une classe donnée. Mais, aussitôt apparue, la direction s'élève inévitablement au-dessus de sa classe et risque de ce fait de subir la pression et l'influence d'autres classes. Le prolétariat peut "tolérer" pendant longtemps une direction qui a déjà subi une totale dégénérescence intérieure, mais qui n'a pas eu l'occasion de la manifester au cours de grands événements. Il faut un grand choc historique pour révéler de façon aiguë la contradiction qui existe entre la direction et la classe. Les chocs historiques les plus puissants sont les guerres et les révolutions. C'est précisément pour cette raison que la classe ouvrière se trouve souvent prise au dépourvu par la guerre et la révolution. »*

Mais, dans ce "grand choc", il faut l'intervention consciente et organisée des révolutionnaires pour aider la classe ouvrière à s'émanciper des directions faillies.

C'est pourquoi il souligne :

*"Mais même dans des cas où la vieille direction a révélé sa corruption interne, la classe, surtout si elle n'a pas hérité de la période antérieure de solides cadres révolutionnaires capables d'utiliser l'effondrement du vieux parti dirigeant, ne peut pas improviser tout de suite une direction nouvelle."*

Pour Léon Trotsky, la construction de la IV<sup>e</sup> Internationale ne réglera pas d'un coup de baguette magique la question des directions officielles du mouvement ouvrier.

"Le" parti révolutionnaire ne sera pas construit avant la révolution (le "grand choc"), mais il faut bâtir un parti révolutionnaire avant la révolution.

Trotsky se fixe d'arriver à implanter, préalablement au choc historique, dans la classe ouvrière, les militants construisant la IV<sup>e</sup> Internationale, à recruter, à former des cadres révolutionnaires :

*"Bien sûr, devant une révolution, c'est-à-dire quand les événements marchent vite, un parti faible peut devenir très vite un parti puissant, à condition de comprendre avec lucidité le cours de la révolution et de posséder des cadres éprouvés qui ne se laissent pas intoxiquer par des phrases et ne sont pas terrorisés par les persécutions. Mais il faut avoir un parti de ce type avant la révolution, parce que le processus d'éducation des cadres exige beaucoup de temps et que la révolution ne laisse pas de temps" ("Classe, parti, direction", Œuvres, tome 20).*

---

## LE TOURNANT VERS L'INTERVENTION DIRECTE

---

En 1933, il ne s'agit plus dès lors pour l'Opposition de gauche internationale de se concentrer sur les seuls militants des PC. Ceux-ci, demeurés, après la faillite de l'IC, dans les partis stalinien, ne sont pas, eux, passés du côté de l'ordre bourgeois. Trotsky a la certitude qu'ils retrouveront un jour, contre leur direction, leur place dans les rangs des combattants révolutionnaires.

Mais ce n'est pas le cas aujourd'hui. Pour les regagner, il faudra d'abord avoir été capable de construire une force combattante et organisée sur un programme.

En rapport avec les développements dans le mouvement ouvrier, Trotsky pense qu'il est temps de consacrer les forces jusque-là concentrées en direction des PC à d'autres formations elles aussi issues de la crise des PC ou aux groupes qui sont nés dans le cours des montées révolutionnaires en se démarquant à gauche de la social-démocratie, et que la politique stalinienne freine dans leur évolution vers le communisme.

En effet, produit du développement de la lutte des classes, un processus de recombinaison s'amorce. Le RSP de Sneevliet, vétéran du mouvement communiste aux Pays-Bas, qui est pour une nouvelle Internationale. Le KPD en Allemagne, avec Brandler et Walcher, compagnon de Rosa Luxemburg, qui est pour le "*redressement de l'IC*". En Norvège, la DNA, qui évolue vers la droite. Il y a également les regroupements issus de la social-démocratie. L'ILP, en Grande-Bretagne, social-démocrate de gauche, qui avait refusé l'adhésion à l'IC. En Hollande toujours, l'aile gauche du PS scissionne et fonde l'OSP. Une fraction de la gauche allemande du PS est exclue et fonde le SAP, et se voit rejointe par une fraction du KPD qui scissionne sous l'impulsion de Walcher, qui prend aussi la direction du SAP.

En avril 1932 se tient une conférence internationale avec l'ILP, le SAP, l'OSP, la DNA, qui constitue un bureau international, l'IAG.

C'est dans ces conditions que Léon Trotsky et la LCI vont s'adresser à ces regroupements. Trotsky va personnellement rencontrer un certain nombre des dirigeants de ces groupes pour avancer vers la nécessité d'une déclaration pour une nouvelle Internationale.

Dans une lettre au SI de la LCI, Trotsky expose les raisons de ce projet :

*"La composition de la conférence de Paris telle qu'elle est projetée repose incontestablement sur une confusion entre deux tâches distinctes : celle de la construction d'une nouvelle Internationale et celle de l'organisation d'un front unique. Continuer sur cette voie en se fermant les yeux n'aurait comme résultat que de dis-*

*soudre les partis prolétariens révolutionnaires en un conglomerat informe d'organisations ne sachant pas clairement ce qu'elles veulent (...).*

*Pour apporter un peu de clarté sur la nature des relations réciproques entre les diverses organisations qui participent à la conférence de Paris, le noyau des organisations révolutionnaires doit immédiatement s'unir autour d'un document programmatique précis qui formulerait les principes qu'elles ont en commun et poserait ouvertement la tâche de la construction d'une nouvelle Internationale. Le projet d'une déclaration de ce genre devrait être discuté, revu, rédigé et signé bien avant l'ouverture de la conférence. Il y a toutes raisons de penser que quatre organisations au moins pourraient s'unir autour d'une telle déclaration" ("La construction de la nouvelle Internationale et la politique du front unique", Œuvres, tome 2).*

Pour Trotsky, la question est clairement posée, il ne s'agit pas d'une politique de diplomatie et de compromission, pas plus que d'une habile manœuvre. Il explique qu'il ne s'agit pas d'un front unique d'organisations : il s'agit d'un combat pour une nouvelle Internationale, qui exige discussion, confrontation et délimitation pour avancer dans l'implantation d'un nouveau parti et d'une nouvelle Internationale dans la classe ouvrière.

La "*Déclaration des quatre sur la nécessité et les principes d'une nouvelle Internationale*" est signée par le SAP, l'OSP, le RSP et la LCI.

Dans cette conférence, la majorité des groupes présents, tels l'ILP ou la DNA, sont hostiles à cette déclaration. Significatif est le vote de la résolution générale de cette conférence au sujet de laquelle les quatre se divisent : le SAP et l'OSP votent pour, le RSP et la LCI contre.

Si, pour Trotsky, les hésitations de ses alliés sont préoccupantes, l'essentiel demeure, la "*Déclaration des quatre*" est un acquis. Il faut la consolider en avançant vers la fusion du SAP et de l'IKP (Opposition de gauche allemande), et celle de l'OSP et du RSP.

Mais Trotsky devra répondre aux inquiétudes et à l'opposition de militants de l'Opposition qui désapprouvaient la constitution du Bloc des quatre. Ces réticences expriment le poids du passé, le rôle d'op-

posants purs et intransigeants. Ainsi, la majorité du petit groupe britannique proteste contre la proposition faite par Trotsky d'entrer dans l'ILP. De la même manière, en France, se dresse une opposition de vieux communistes.

Des démissions et des scissions se produisent en Grèce. Une minorité du groupe britannique, convaincu par Léon Trotsky, entre dans l'ILP, le RSP hollandais adhère à la LCI, une commission se met en place pour la fusion entre le RSP et l'OSP, et entre le SAP et l'IKP. Mais ce processus va être retardé, puis reporté. Cette détérioration des relations se manifesterait nettement le 30 décembre 1933, lors de la "pré-conférence des quatre", où sera dressé un constat de désaccords.

---

## LE CENTRISME ET LA IV<sup>e</sup> INTERNATIONALE

---

Ces développements, évolutions, reculs, ruptures sont à mettre en relation avec la situation internationale, qui se caractérise par une remontée du mouvement des masses, notamment en France et en Espagne. Les appareils de la II<sup>e</sup> et de la III<sup>e</sup> Internationales vont, contre la puissante aspiration des masses à l'unité, dresser le barrage du Front populaire, qui utilise l'apparence de l'unité pour masquer la collaboration de classes. La question de l'indépendance de classe du prolétariat et des groupes révolutionnaires va donc être au centre de la nouvelle étape du combat pour la nouvelle Internationale. Le poids de cette nouvelle situation, les illusions des masses sur l'unité réalisée, la pression des appareils vont se faire sentir non seulement sur les organisations "de gauche", mais aussi sur la LCI.

Pour les marxistes, le centrisme, c'est un groupe qui oscille entre réforme et révolution. On distingue le centrisme de gauche ou progressiste, décrivant par exemple le mouvement d'un groupe issu de la social-démocratie vers la gauche, et, à l'inverse, le centrisme réactionnaire pour un groupe issu de l'IC évoluant vers la droite.

Léon Trotsky décide alors de déclencher une polémique contre le centrisme, parce que les oscillations politiques, les reculs et les hésitations font obstacle aux

tâches de construction d'un parti et d'une Internationale. Il est indispensable de clarifier les choses, l'heure est à bâtir la IV<sup>e</sup> Internationale.

Dans une série d'articles, il va établir la distinction entre bolchevisme et centrisme, cherchant ainsi à dégager les meilleurs éléments du SAP, de l'ILP, etc.

La tendance à la conciliation se manifeste aussi au sein de la LCI. Des délégués de celle-ci à la conférence internationale de la jeunesse adoptent le mot d'ordre "*Pour une nouvelle Internationale*". Trotsky caractérise cette formulation comme le résultat d'une adaptation au centrisme, car refusant de formuler le mot d'ordre de IV<sup>e</sup> Internationale.

Trotsky est conscient du tournant qui s'opère avec l'arrêt du mouvement vers la gauche de groupes comme le SAP et l'OSP, qui subissent la pression des appareils dirigeant le mouvement ouvrier. Mais le mouvement de la classe se poursuit, s'approfondit, cherche sa voie. C'est pourquoi il considère comme favorables les conditions de construction.

---

## LE TOURNANT FRANÇAIS

---

Quelques jours plus tard, analysant les journées de février 1934, qui ont vu la masse ouvrière contraindre à l'unité dans un seul cortège, spontanément, aux cris de "*Unité !*", les dirigeants réformistes et stalinien, Trotsky écrit :

*"C'est au tour de la France. Pour la IV<sup>e</sup> Internationale."*

Du fait du rejet de la politique stalinienne en Espagne et en France notamment, une vague de jeunes ouvriers rejoignent les partis sociaux-démocrates.

En France, des responsables des Jeunesses socialistes de la région parisienne ont pris contact avec les bolcheviks-léninistes.

Trotsky appelle au "*tournant en France*", à "*l'entrée*" dans la SFIO. Dans un article intitulé "*La Ligue devant un tournant décisif*" (juin 1934), il indique ce qui fonde, du point de vue de la construction du parti, la tactique "entrisme" :

“Récemment encore, les leçons des événements, l’analyse marxiste, la critique des bolcheviks-léninistes militaient en faveur de la politique du front unique. Maintenant, il s’y est ajouté en France un puissant facteur : la pression active des masses elles-mêmes. Ce facteur est aujourd’hui décisif. Il s’exprime directement à travers les manifestations militantes des rues, et indirectement à travers le tournant politique des deux appareils. C’est là un énorme pas en avant. Mais c’est précisément parce qu’il est énorme qu’il modifie de fond en comble la situation politique (...).

La tâche des bolcheviks-léninistes ne consiste pas désormais à répéter des formules abstraites sur le front unique (alliance ouvrière, etc.), mais à formuler des mots d’ordre déterminés, une activité concrète et des perspectives de lutte sur la base d’une politique de front unique de masse (...).

Le caractère irrécyclable de l’attachement aux principes n’a rien à voir avec la pétrification sectaire qui passe sans y accorder d’attention sur les modifications de la situation de l’état d’esprit des masses. Partant de la thèse selon laquelle le parti prolétarien doit, à tout prix, être indépendant, nos camarades anglais en ont conclu qu’il serait inadmissible d’entrer dans l’ILP.

Hélas ! ils oublièrent seulement qu’ils sont bien loin d’être un parti, mais qu’ils n’étaient qu’un cercle propagandiste, qu’un parti ne tombe pas du ciel, que le cercle propagandiste doit traverser une période embryonnaire avant de devenir un parti” (Œuvres, tome 4, pages 104 à 107).

Avec ce “tournant”, il s’agit pour Trotsky de faire en sorte que les partisans de la IV<sup>e</sup> Internationale — comme il l’a fait avec le SAP — œuvrent à regrouper sous le drapeau de la IV<sup>e</sup> Internationale des secteurs ouvriers qui se dégagent dans la situation nouvelle.

Mais cette orientation vers les masses, vers l’implantation dans la classe ouvrière, ne va pas sans rencontrer de résistance au sein de la LCI.

En juillet 1934, dans “Les tâches de la LCI”, Léon Trotsky établit la continuité de la méthode et le lien entre “entrisme” et lutte pour la IV<sup>e</sup> Internationale :

“Le Bloc des quatre en tant que tel a été un pas indispensable sur la route vers la IV<sup>e</sup> Internationale, un pas qu’il faudra

répéter et qui sera répété à un niveau supérieur (...).

Tout travail fructueux de notre part doit reposer sur une rupture totale avec nos méthodes de travail passées, celles de la fraction. Le travail idéologique de la fraction était pour l’essentiel de nature critique (...). Notre activité antérieure était consciemment limitée à la propagande, puisque la fraction se soumettait consciemment dans l’action à la discipline du parti. Dans notre travail, maintenant, le noyau du nouveau parti et de la nouvelle Internationale doit au contraire s’efforcer de dépasser les bornes de la propagande à toute occasion, et prouver le sérieux et la valeur de notre détermination révolutionnaire à travers l’action indépendante ou la participation à l’action” (Œuvres, tome 4).

Pour Trotsky, rompre avec le travail propagandiste signifie s’engager pleinement dans les tâches de construction, qui impliquent l’intervention politique dans la lutte des classes.

A travers l’orientation de la section française se joue le sort de la LCI, et donc de la IV<sup>e</sup> Internationale, confrontée aux résistances au sein de la LCI qui visent à lui conserver un caractère de “club de propagande”. L’Allemand Bauer s’indigne :

“Pourquoi, si l’on rompt avec le SAP, entrer dans la SFIO ?”

Le dirigeant de la section française, Pierre Naville, s’y oppose au nom des principes. Trotsky établira en réponse le lien entre l’adaptation politique de Naville à la SFIO au lendemain des journées de février 1934 et son refus de combattre en “entrant”.

“L’intransigeance” de certains masque en fait la recherche de la “conciliation” avec le centrisme et le refus d’avancer pratiquement dans la voie de la construction de la IV<sup>e</sup> Internationale. “L’intransigeant” Bauer rompra avec la IV<sup>e</sup> Internationale pour rejoindre... le SAP !

En France, Pierre Frank, avec Raymond Molinier, constitue le groupe *La Commune*, “un journal de masse”. Dans un article intitulé “Qu’est-ce qu’un journal de masse ?”, Léon Trotsky écrit :

« Mais, très souvent, l’impatience révolutionnaire — qui se transforme très facilement en impatience opportuniste — mène à cette conclusion que les masses n’affluent pas parce que nos idées sont

*trop compliquées et nos mots d'ordre trop avancés. Il faut donc simplifier notre programme, alléger nos mots d'ordre, bref, jeter du lest. Au fond, cela signifie que nos mots d'ordre doivent correspondre, non à la situation objective, non au rapport des classes analysé par la méthode marxiste, mais à des appréciations subjectives — très superficielles et très insuffisantes — de ce que "les masses" peuvent accepter ou non. Mais quelles masses ? La masse n'est pas homogène (...).*

*Mais voici que commence la partie la plus importante : "La Commune ne vient pas s'ajouter à la multiplicité des tendances du mouvement ouvrier." Quel mépris souverain pour la "multiplicité" des tendances existantes ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Si toutes les tendances sont mauvaises ou insuffisantes, il faut en créer une nouvelle, la vraie, la juste. S'il existe des tendances justes et des tendances fausses, il faut apprendre aux ouvriers à les distinguer. Il faut appeler les masses à rejoindre la tendance juste pour combattre les fausses. Mais non, les initiateurs de La Commune, un peu comme Romain Rolland, se situent "au-dessus de la mêlée". De tels procédés sont indignes de marxistes. »*

---

## LE "MANIFESTE POUR LA IV<sup>e</sup> INTERNATIONALE"

---

La rupture avec le SAP signifie la fin du Bloc des quatre, mais, dans le même temps, l'OSP, débarrassée de sa droite, fusionne avec le RST de Sneevliet, en mars 1935, pour donner naissance au RSAP (Parti socialiste révolutionnaire ouvrier), avec 5 000 membres, disposant d'une réelle base ouvrière. Aux États-Unis, la section de l'Opposition de gauche fusionne avec l'American Workers Party, formation de cadres syndicaux, pour former le Workers Party of the United States avec plus de 2 000 militants, dont beaucoup de cadres syndicaux.

Léon Trotsky, en 1935, qui vit alors encore en France, multiplie les contacts, notamment avec des responsables syndicaux de l'enseignement, pour tenter de les convaincre de se joindre aux efforts de ses camarades dans la SFIO. Pour Trotsky, il faut combattre les tendances petites-bourgeoises du groupe français masquées par les querelles de personnes qui déchirent la

direction française. Il faut planter l'organisation dans la classe ouvrière. C'est ainsi qu'il apporte une grande attention aux développements dans les syndicats. Avec un jeune camarade de Grenoble, Alexis Bardin, il va préparer son intervention au Comité confédéral de la CGT en mars 1935. Cette même attention qu'il porte aux problèmes dans le mouvement ouvrier va l'amener à discuter de manière détaillée avec des camarades américains sur les développements dans le mouvement syndical, la signification de la naissance et du renforcement d'un nouveau syndicat, le CIO, la manière de poser la question du Labor Party dans les syndicats.

C'est donc avec le RSAP, le Workers Party, la LCI, le WP du Canada et le GBL de France qu'est adopté le "Manifeste pour la IV<sup>e</sup> Internationale", dont le sous-titre est "Lettre ouverte aux organisations et groupes révolutionnaires prolétaires" :

*« Nous joignons en annexe la "déclaration des quatre" sur les principes fondamentaux de la IV<sup>e</sup> Internationale. Pas une ligne de cette déclaration n'a vieilli. La présente lettre n'est qu'une reformulation de la "déclaration des quatre" à la lumière des dix-huit mois écoulés.*

*Nous appelons tous les partis, les organisations, les fractions, dans les vieux partis comme dans les syndicats, toutes les associations et groupes ouvriers révolutionnaires qui sont d'accord avec nous sur les principes fondamentaux et sur la grande tâche que nous avons énoncée — la préparation et la construction de la IV<sup>e</sup> Internationale — à nous adresser leurs signatures pour cette "Lettre ouverte", leurs propositions et critiques. Des camarades isolés qui, jusqu'à présent, n'ont pas été liés à notre travail, pourront, s'ils désirent sérieusement rejoindre nos rangs communs, entrer en contact avec nous » (Œuvres, tome 5, page 359).*

Il s'agit pour Trotsky d'avancer avec la même méthode que le Bloc des quatre, mais en faisant un pas dans l'organisation du fait même des développements de la lutte des classes. Notons d'ailleurs que le texte ne parle pas de fondation ou de création de la IV<sup>e</sup> Internationale : elle existe virtuellement ; politiquement, il ne reste plus qu'à la consolider en la dotant d'un cadre.

Et comme toujours, c'est sur les questions pratiques que se manifestent les hésitations. Léon Trotsky va critiquer le SI pour avoir proposé au SAP d'être cosignataire.

*“Le Manifeste est publié par des organisations qui acceptent de façon réellement active la IV<sup>e</sup> Internationale. Le SAP n'appartient pas à cette catégorie.”*

Il considère que ce texte et l'affirmation de la IV<sup>e</sup> Internationale constituent une base pour attirer de nouveaux groupes ; mais cela exige la clarté.

En réponse à Marceau Pivert (dirigeant de l'aile gauche de la SFIO qui rompra avec elle pour fonder le Parti socialiste ouvrier et paysan [PSOP], un groupe centriste, avant de revenir après-guerre à la SFIO), qui ironise sur l'importance qu'accorde Trotsky à parler de IV<sup>e</sup> Internationale, un “numéro”, Trotsky écrit un article fameux, *Étiquettes et numéros* :

*« En politique, le “nom”, c'est le “drapeau”. Celui qui renonce aujourd'hui à un nom révolutionnaire pour le bon plaisir de Léon Blum et consorts, celui-là renoncera aussi facilement demain au drapeau rouge pour le drapeau tricolore.*

*Pivert proclame le droit de tout socialiste d'espérer en une Internationale meilleure — avec ou sans changement de “numéro”. Cette ironie un peu déplacée sur le “numéro” représente une erreur politique de même type que l'ironie sur “l'étiquette”. Politiquement, la question se pose ainsi : le prolétariat mondial peut-il arriver à lutter avec succès contre la guerre, le fascisme, le capitalisme, sous la direction des réformistes ou des staliniens — c'est-à-dire de la diplomatie soviétique ? Nous répondons : il ne le peut pas. La II<sup>e</sup> et la III<sup>e</sup> Internationales ont épuisé leur contenu et sont devenues des obstacles sur la voie révolutionnaire. Les “réformer” est impossible, car toute leur direction est radicalement hostile aux tâches et aux méthodes de la révolution prolétarienne. Celui qui n'a pas compris jusqu'au bout l'effondrement des deux Internationales, celui-là ne peut pas lever le drapeau de la nouvelle Internationale. “Avec ou sans changement de numéro ?” Cette phrase est dénuée de sens. Ce n'est pas par hasard que les trois anciennes Internationales se sont trouvées numérotées. Chaque numéro correspond à une époque déterminée, un programme et des méthodes d'action » (7 août 1935, Œuvres, tome 6).*

Et à l'égard de Pivert, il explique comment la IV<sup>e</sup> Internationale entend se construire : la clarté dans le débat politique, la plus grande souplesse dans les formes d'organisation visant au rassemblement. C'est pourquoi il propose à Pivert, sur cette base, le travail en commun :

*« Pivert se trompe quand il pense que le bolchevisme est incompatible avec l'existence des fractions. Le principe de l'organisation bolchevique est le “centralisme démocratique” assuré par une complète liberté de critique et de groupement comme par une discipline de fer dans l'action (...).*

*La IV<sup>e</sup> Internationale, bien entendu, ne souffrira pas dans ses rangs de “monolithisme” mécanique. Au contraire, une de ses plus importantes tâches est de régénérer à un niveau historique plus élevé la “démocratie révolutionnaire de l'avant-garde prolétarienne”. Les bolcheviks-léninistes se considèrent comme une fraction de l'Internationale qui se bâtit. Ils sont prêts à travailler la main dans la main avec les autres fractions vraiment révolutionnaires » (Œuvres, tome 6).*

---

## FRONT POPULAIRE ET CENTRISME

---

La pression de la prétendue unité réalisée par les Fronts populaires va alors s'exercer avec force. Pour Léon Trotsky, la ligne de Front populaire mise en avant par l'appareil stalinien vise à dresser un mur de défense de la propriété privée contre le mouvement des masses qui cherchent à réaliser leur unité. Les Fronts populaires, en France comme en Espagne, vont contribuer de manière décisive à étrangler la révolution qui a commencé en 1936. Trotsky s'appuie sur toute son expérience, qui est celle de la révolution russe, du Parti bolchevique de Lénine, qui n'a jamais dévié d'une ligne de front unique opposé à la collaboration de classe des mencheviques et des S-R au gouvernement, préservant l'indépendance du parti et aidant les masses à se saisir du pouvoir à travers les soviets.

Mais en Espagne, la Gauche communiste d'Andrès Nin (la section de l'OGI) a fusionné avec le Bloc ouvrier et paysan de Maurin (des anciens du PC et des nationalistes catalans) pour donner naissance au

POUM, principalement implanté en Catalogne, pour ne pas rester “isolé” et “sec-taire”, pour fonder un “parti important”. Il va vite être confronté à la révolution.

Tout en dénonçant la constitution du Front populaire, le POUM se prononce pour un authentique Front populaire, puis signe l'accord électoral du Front populaire, que Trotsky dénonce comme une trahison. Nin expliquera, le 5 avril 1937 :

*“Le mouvement pour le Front populaire exerça une telle pression que notre parti fut obligé de s'y joindre.”*

Léon Trotsky répondra :

*“La technique électorale ne peut justifier la politique de trahison consciente consistant à proposer un programme commun avec la bourgeoisie.”*

Alors qu'une véritable révolution a commencé en Espagne, le gouvernement de Front populaire vise à contenir le mouvement des masses dans le cadre de la “légalité républicaine”, c'est-à-dire la propriété privée, puis à l'épuiser et à le défaire. Polémiquant avec Trotsky, Nin lui reproche de voir dans les soviets la “panacée universelle” ; il affirme que, à la différence de la Russie, les syndicats ne sont pas

*“corporatistes. Ils ne se sont jamais limités à la lutte pour les revendications immédiates, ce sont des organisations de type authentiquement politique.”*

Aux côtés du syndicat lié au PSOE, l'UGT, il y a en Espagne le grand syndicat anarchiste, la CNT, qui soutient le Front populaire. Des responsables de la CNT-FAI, des dirigeants anarchistes de premiers plan deviendront même ministres du gouvernement de Front populaire !

Le 4 novembre 1936, *Solideriedad Obrera*, le journal de la CNT, justifie :

*“Depuis toujours, la CNT a été l'ennemie anti-Etat et l'ennemie de toute forme de gouvernement. Mais (...) le gouvernement à l'heure actuelle (...) a cessé d'être une force d'oppression... Tout comme l'Etat ne représente plus l'organisme qui sépare la société en classes.”*

Beaucoup plus tard et à titre personnel, Frederica Montseny, dirigeante de la CNT et ministre du gouvernement, écrira, avec une lucidité amère :

*“La vérité intangible : l'Etat récupérerait ses positions perdues, et nous, les révolutionnaires, intégrés dans l'Etat, devions*

*participer à cela. C'est pour ce faire qu'on nous a intégrés à l'Etat.”*

Et la direction du POUM, au nom du fait que les soviets ne sont pas “la panacée universelle”, s'accrochera aux basques de la direction CNT-FAI.

Dans cette même réponse à Léon Trotsky, Nin nie toute contradiction entre comité central des milices et gouvernement. Après avoir loué le rôle des soviets, il conclut de manière “réaliste” (sic) :

*“Nous avons l'absolue conviction que la conquête du pouvoir politique par le prolétariat dans notre pays est possible sans qu'au préalable existent les organes du pouvoir.”*

Le 1<sup>er</sup> octobre 1936, le comité central des milices est dissous ! Le 9 octobre, un décret pris avec l'accord de Nin et de la CNT dissout les comités en Catalogne. L'Etat “récupère ses positions”, comme le dit Montseny. En mai 1937, l'appareil stalinien veut aller jusqu'au bout de cette “récupération”. Le 3 mai, la police stalinienne attaque le central téléphonique de Barcelone, alors sous contrôle de militants de la CNT et du POUM. La classe ouvrière de Barcelone se dresse. Le soulèvement contrôle la ville. Les dirigeants nationaux de la CNT interviennent pour “négocier” un “compromis”. Les milices ouvrières de la CNT et du POUM, qui descendaient sur Barcelone, sont arrêtées par leurs dirigeants. L'ordre est revenu. Les milices staliniennes peuvent alors se livrer à l'assassinat des militants de la CNT et du POUM. Malgré sa collaboration active avec le Front populaire, les stalinien ne peuvent oublier que Nin a été un partisan de Trotsky ; ils l'enlèvent, le torturent et le tuent.

Mais le sort tragique de Nin ne peut faire oublier celui du prolétariat espagnol, livré au franquisme par le Front populaire soutenu par Nin et la direction du POUM.

---

## LA IV<sup>e</sup> INTERNATIONALE EXISTE ET LUTTE

---

Mais, tandis que s'éloignent ces groupes dans le marais centriste, d'autres, en Tchécoslovaquie, au Brésil, rejoignent la “*Lettre ouverte*” ; la section aux Etats-Unis,



“entrée” dans le PS, en sort avec des effectifs doublés pour fonder le Socialist Workers Party (SWP), qui a une réelle base ouvrière ; et c’est le renforcement de la section soviétique clandestine.

Il ne s’agit pas pour Trotsky d’une simple question numérique. Pour lui, la “nature de l’URSS” est décisive pour la fondation de la IV<sup>e</sup> Internationale. C’est à cette époque qu’il écrit *La Révolution trahie*, établissant que l’URSS est un Etat ouvrier bureaucratiquement dégénéré. Cela signifie que la IV<sup>e</sup> Internationale doit défendre l’Etat soviétique contre l’impérialisme et contre la bureaucratie, que pour cela il faut une nouvelle révolution, une révolution pour chasser la bureaucratie.

Les éléments de décomposition et de recomposition poussent Trotsky à avancer plus rapidement dans la voie de la IV<sup>e</sup> Internationale.

Il précise qu’il ne s’agit pas de renoncer au combat pour rassembler largement, mais de le faire en toute clarté :

*“Il vous semble que le nom de la IV<sup>e</sup> Internationale empêchera des organisations sympathisantes ou à moitié sympathisantes de se rapprocher de nous. C’est radicalement faux. Nous ne pouvons attirer vers nous que par une politique claire et juste. Pour cela, il nous faut une organisation, pas une nébuleuse. La IV<sup>e</sup> Internationale ne sortira pas de nos mains toute achevée, comme Minerve est sortie de la tête de Jupiter. Elle grandira et se développera dans la théorie comme dans l’action.”*

Dans le *Programme de transition* — concentré de toute la tradition marxiste —, auquel il travaille sans relâche, Trotsky écrit :

*« Des sceptiques demandent : “Mais le moment est-il venu de créer une nouvelle Internationale ?” Il est impossible, disent-ils, de créer une Internationale “artificiellement” ; seuls de grands événements peuvent la faire surgir, etc. Toutes ces objections démontrent seulement que des sceptiques ne sont pas bons à créer une nouvelle Internationale. En général, ils ne sont bons à rien.*

*La IV<sup>e</sup> Internationale est déjà surgie de grands événements : les plus grandes défaites du prolétariat dans l’histoire. La cause de ces défaites, c’est la dégénérescence et la trahison de la vieille direction. La lutte des classes ne tolère pas d’interruption. La III<sup>e</sup> Internationale, après la*

*II<sup>e</sup>, est morte pour la révolution. Vive la IV<sup>e</sup> Internationale !*

*Mais les sceptiques ne se taisent pas : “Est-ce déjà le moment de la proclamer maintenant ?” La IV<sup>e</sup> Internationale, répondons-nous, n’a pas besoin d’être “proclamée”. Elle existe et elle lutte. Elle est faible ? Oui, ses rangs sont encore peu nombreux, car elle est encore jeune. Ce sont, jusqu’à maintenant, surtout des cadres. Mais ces cadres sont le seul gage de l’avenir. En dehors de ces cadres, il n’existe pas, sur cette planète, un seul courant révolutionnaire qui mérite réellement ce nom. »*

De même que la révolution de 1917 et à sa suite la III<sup>e</sup> Internationale avaient surgi de la première guerre impérialiste, la IV<sup>e</sup> Internationale surgit des défaites infligées au prolétariat mondial par l’impérialisme et le stalinisme. Mais cela n’est pas automatique, car si “la lutte de classes ne souffre pas d’interruption”, il dépend de l’avant-garde révolutionnaire qu’elle ne laisse pas s’interrompre le combat pour le parti mondial.

Cependant, contrairement à l’image que certains veulent répandre, la “fondation” de la IV<sup>e</sup> Internationale n’a pas été une transformation de l’Opposition de gauche baptisée IV<sup>e</sup> Internationale. La IV<sup>e</sup> Internationale de 1938 n’est pas l’Opposition de gauche de 1928-1933. La naissance de la IV<sup>e</sup> Internationale a été le produit de la maturation dans le mouvement ouvrier, de différenciations et de clarifications, de fusions et de scissions, de crises et d’avancées, et ce dans le cours même des plus grands événements de la lutte des classes. Ce ne sont plus les “propagandistes” des années 1920 qui la composent (même si bien des traits restent présents) ni des militants qui étaient tous issus des PC.

C’est, à une échelle limitée, la fusion de générations d’expérience et d’origines diverses ; et Trotsky, à qui l’on objecte le petit nombre de partisans de la IV<sup>e</sup> Internationale, explique :

*« D’ores et déjà, ils constituent une force incomparablement plus influente, plus homogène que la “gauche de Zimmerwald”, qui, à l’automne 1915, prit l’initiative de préparer la III<sup>e</sup> Internationale. »*

Certes, les forces sont limitées, à cause de la situation internationale (et aussi des erreurs commises), mais, même s’il ne

s'agit encore que de fondations, c'est la IV<sup>e</sup> Internationale que l'on construit quand on les pose. Pour Trotsky, la IV<sup>e</sup> Internationale est en construction depuis qu'en 1933 les bolcheviks-léninistes ont décidé de s'atteler à cette tâche. Ce sont des raisons matérielles, ainsi que les hésitations politiques, qui ont fait reporter cette décision. Mais pour lui, la question est politiquement réglée : la IV<sup>e</sup> Internationale est encore embryonnaire, mais elle existe et elle est dotée d'un programme, celui-là même que l'IC de Lénine s'était assigné de rédiger en 1922, mais en y intégrant toute l'expérience accumulée, et notamment la dégénérescence de l'URSS.

Forger les cadres de l'avant-garde, implanter la IV<sup>e</sup> Internationale dans la classe ouvrière, telle a été la tâche centrale de Léon Trotsky. Le révisionnisme pabliste, en disloquant la IV<sup>e</sup> Internationale, a

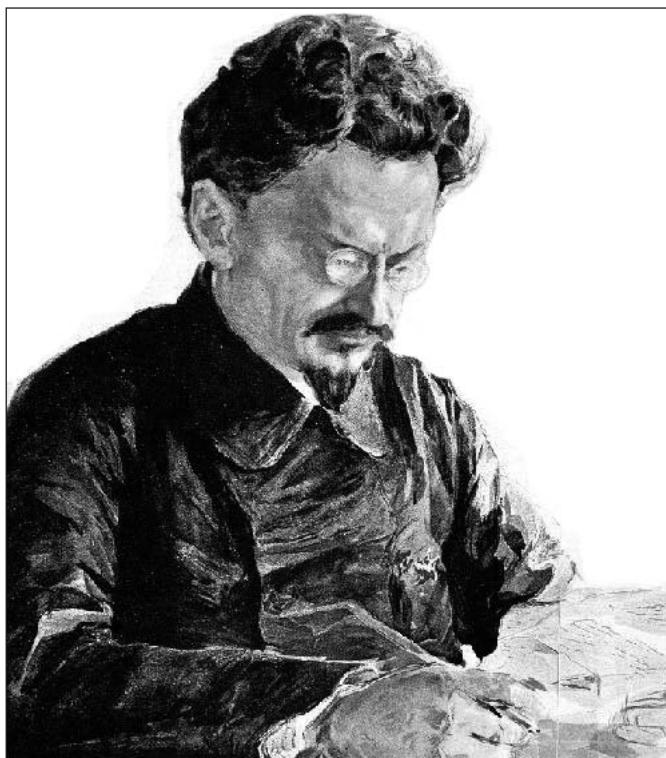
contribué à sa manière à la défense de l'ordre bourgeois.

Mais le combat contre le pablisme, la reproclamation de la IV<sup>e</sup> Internationale en 1993 n'auraient pu se réaliser sans opérer une rupture avec les méthodes petites-bourgeoises des membres du SI d'après 1945. C'est à partir de la méthode de construction défendue par Léon Trotsky que Pierre Lambert va développer et généraliser ce qu'il est convenu d'appeler la méthode de la transition dans la construction de la IV<sup>e</sup> Internationale. Ce n'est pas l'objet de cet article. Mais il faut préciser qu'à la manière de Léon Trotsky, il ne s'agit ni de ruses ni de manœuvres ou de diplomatie, mais d'une volonté de se lier et d'implanter la IV<sup>e</sup> Internationale dans la classe ouvrière.

**Lucien Gauthier,  
juillet 2010**



Natalia Sedova et Léon Trotsky à leur arrivée à Mexico.



# Le Manifeste de la conférence d'alarme

Par Jean-Jacques MARIE

---

## LA DÉFENSE DE L'EMPIRE...

---

Le tapage médiatique organisé en France autour de "l'appel du 18 juin 1940" lancé de Londres par le général de Gaulle a eu au moins un mérite. La reproduction de discours prononcés à cette époque par le général et par Churchill a mis en valeur l'un des mots les plus fréquemment évoqués par les deux hommes : l'"Empire" et sa défense (1).

L'"Empire" des deux pays ensemble couvre de l'Inde (qui, alors, rassemble les futurs Inde, Pakistan et Bangladesh issus de sa scission provoquée) à l'Afrique en passant par l'Indochine (Vietnam), la Birmanie et les pays du Moyen-Orient sous mandat britannique et français, soit plus d'un milliard d'hommes, de femmes et d'enfants opprimés et surexploités.

Certes, l'évocation est plus insistante encore chez Churchill que chez de Gaulle, car le Premier ministre anglais a les moyens politiques et militaires de s'atteler à la défense de cet empire menacé, alors que de Gaulle n'est encore que le dirigeant fantôme et hypothétique d'une bourgeoisie française alors massivement rassemblée derrière le maréchal Pétain et la collaboration avec l'Allemagne nazie, qu'elle considère comme le vainqueur de la guerre engagée.

---

## DES DÉCENNIES DE GUERRES, DE SOULÈVEMENTS, DE TRÊVES...

---

Les discours des deux hommes d'Etat impérialistes confirment pleinement ce

que Trotsky écrit dans le Manifeste issu de la conférence d'alarme des responsables de la IV<sup>e</sup> Internationale réunie en mai 1940. La "défense de la démocratie" est d'abord la couverture idéologique de la défense par les deux bourgeoisies de leur gigantesque empire colonial, et plus généralement du système de la propriété privée des moyens de production, dont il est une composante organique. Ce texte analyse la nature de la guerre engagée depuis neuf mois, ses conséquences probables et les tâches de l'avant-garde révolutionnaire, d'où son titre de *Manifeste de la IV<sup>e</sup> Internationale sur la guerre impérialiste et la révolution prolétarienne mondiale*.

Fondamentalement, le Manifeste applique à la situation créée par l'explosion de la guerre en septembre 1939 une analyse fondée sur celle que Lénine donne dans *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*. Ainsi, Trotsky souligne : si la révolution ne l'emporte pas au lendemain de la guerre,

*"le monde capitaliste n'a pas d'issue, à moins de considérer comme telle une agonie prolongée. Il faut se préparer pour de longues années, sinon des décennies, de guerres, de soulèvements, de*

---

(1) Le discours de De Gaulle du 30 juillet 1940 est à ce sujet d'une clarté limpide : "J'affirme, au nom de la France, que l'Empire français doit rester la possession de la France." Et il interpelle les "hauts-commissaires, gouverneurs généraux, gouverneurs, administrateurs, résidents de nos colonies et de nos protectorats" pour leur rappeler leurs "devoirs envers la France, leurs devoirs envers nos colonies", et leur dire : "Vous êtes les gérants de la souveraineté française actuellement en déshérence." Inutile de préciser — mais il est toujours bon de le rappeler — que de Gaulle n'a évidemment pas un mot pour les intérêts des populations colonisées, juste bonnes à servir de chair à canon à la puissance coloniale.

*brefs intermédiaires de trêves, de nouvelles guerres et de soulèvements*” (2).

C'est bien ce à quoi l'on assiste depuis la défaite du nazisme et de la révolution contenue en Europe en 1945 : les guerres coloniales, les soulèvements des colonisés, les révolutions, au premier rang desquelles la révolution chinoise, victorieuse en 1949, les révolutions à Cuba, au Nicaragua, les guerres impérialistes déchaînées au Vietnam, au Congo, en Irak, en Afghanistan, la guerre permanente livrée par l'Etat d'Israël au peuple palestinien avec le soutien des Etats-Unis, le massacre des Tchétchènes organisé par l'Etat mafieux russe au lendemain de la chute de l'URSS, les massacres dits interethniques organisés par les puissances impérialistes en Yougoslavie pour disloquer ce pays ou en Afrique pour pouvoir mieux piller les pays ex-coloniaux, la destruction complète de l'Etat en Somalie livrée aux bandes de tueurs et de pillards. C'est sous des formes diverses “la guerre sans fin” annoncée par George Bush lors de l'invasion de l'Irak. Cette guerre prend la forme de véritables guerres civiles larvées imposées par les gouvernements un peu partout dans le monde.

Ainsi, le *Financial Times* commente d'une éloquente phrase lapidaire le brutal plan de réduction massive de dépenses publiques annoncé en Grande-Bretagne par le Premier ministre conservateur, Cameron, plan qualifié pudiquement de plan d'austérité ou de rigueur semblable à celui imposé par le FMI et l'Union européenne à la Grèce, à l'Espagne, au Portugal :

*“Le sang va couler.”*

---

## LA CAUSE PRINCIPALE DE LA GUERRE : LA PROPRIÉTÉ PRIVÉE DES MOYENS DE PRODUCTION

---

Soucieux de répondre aux interrogations des militants sur la nature du conflit qui embrase l'Europe et menace d'embraser le monde entier, Trotsky souligne d'abord :

*“La cause immédiate de la guerre actuelle est la rivalité entre les empires coloniaux anciens et riches, Grande-*

*Bretagne et France, et les pillards impérialistes en retard, Italie et Allemagne”* (3).

Mais cette cause immédiate n'est que la conséquence d'une cause plus profonde : la décomposition, la crise mortelle du capitalisme, c'est-à-dire du système de la propriété privée des moyens de production, dont aujourd'hui les altermondialistes, les pablistes du Secrétariat unifié et autres courants dits d'“extrême gauche” masquent la réalité en remplaçant la réalité très concrète de la propriété privée des moyens de production par l'idéologie du “libéralisme”, voire de “l'ultralibéralisme” et même du “libéralisme sauvage”, dont la caractère ultra ou sauvage reste pudiquement limité au domaine du vocabulaire.

*“Contrairement aux fables officielles destinées à droguer le peuple, la cause principale de la guerre comme des autres maux sociaux – le chômage, le coût élevé de la vie, le fascisme, l'oppression coloniale –, c'est la propriété privée des moyens de production et l'Etat bourgeois qui repose sur ces fondements”* (4).

Appuyé sur ce constat, il démonte le mensonge officiel de la “défense de la patrie” par lequel la bourgeoisie de tous les pays dissimule ses buts de guerre réels :

*“En ce qui concerne les grands Etats, ce qui est en jeu pour la bourgeoisie, ce n'est pas du tout la question de la défense de la patrie, mais celle de la défense des marchés, des concessions étrangères, des sources de matières premières et des sphères d'influence. La bourgeoisie ne défend jamais la patrie pour la patrie. Elle défend la propriété privée, les privilèges, les profits.”*

Et il rappelle :

*“Chaque fois que ces valeurs sacrées sont menacées, la bourgeoisie prend tout de suite le chemin du défaitisme”* (5).

Ce fut le cas au lendemain de la révolution russe, où les blancs se tournèrent soit vers l'impérialisme allemand, soit vers l'impérialisme français et anglais, contre elle. Certains d'entre eux, comme les généraux Krasnov et Chkouro, finirent par fonder dans la Wehrmacht une division SS de tueurs pendant la Seconde Guerre mon-

(2) Léon Trotsky, *Œuvres*, tome 24, p. 70.

(3) *Ibidem*, p. 30.

(4) *Ibidem*, p. 29.

(5) *Ibidem*, p. 37.

diale contre l'Union soviétique, poussant ainsi à son terme le défaitisme bourgeois qui subordonne la "défense de la patrie" à la défense du système d'exploitation et d'oppression ! Trotsky rappelle :

*"Pour sauver son capital, la bourgeoisie espagnole s'est tournée vers Mussolini et Hitler pour en recevoir une aide militaire contre son propre peuple. La bourgeoisie norvégienne a aidé l'invasion de la Norvège par Hitler (...). Le patriotisme officiel n'est qu'un masque des intérêts des exploités"* (6).

Quelques semaines après la rédaction de ces lignes, le défaitisme de nombreux cercles dirigeants de la bourgeoisie française, traumatisés par la grève générale de juin 36 et ses atteintes à la propriété privée, et avides de revanche, se manifesteront de façon éclatante par leur ralliement aux défaitistes de classe Pétain et Laval, partisans avoués de Franco.

---

### UN MOT D'ORDRE TOUT AUSSI MENSONGER : "DÉMOCRATIE CONTRE FASCISME"

---

*"Le mot d'ordre de guerre pour la démocratie contre le fascisme n'est pas moins mensonger."*

Trotsky rappelle le soutien apporté à Hitler par l'écrasante majorité de la bourgeoisie anglaise qui voyait en lui l'homme qui, au compte des intérêts des grands pays impérialistes, mènerait l'assaut contre l'Union soviétique.

Trotsky souligne :

*"Les démocraties impérialistes sont en réalité les plus grandes aristocraties de l'histoire. Angleterre, France, Hollande et Belgique reposent sur l'asservissement des peuples coloniaux"* (7).

Aux empires coloniaux de la France et de l'Angleterre s'ajoutent alors en effet l'Indonésie, colonie hollandaise, et le Congo belge, où la très démocratique monarchie dominante a en moins d'un siècle abattu près de dix millions de Congolais trop rétifs à l'esclavage qui leur était imposé.

*"La démocratie des Etats-Unis repose sur la confiscation de l'immense richesse de tout un continent."*

Dans la situation alors créée,

*« tous les efforts de ces "démocraties" sont orientés vers la préservation de leur position privilégiée. Une importante partie du fardeau de la guerre est reportée par les démocraties impérialistes sur leurs colonies. Les esclaves sont obligés de fournir du sang et de l'or pour assurer à leurs maîtres la possibilité de demeurer des esclavagistes (...). Toute la guerre actuelle est une guerre pour les colonies. Certains leur font la chasse, d'autres en retiennent qu'ils refusent d'abandonner. Aucun des deux camps n'a la moindre intention de les libérer de son plein gré. »*

Mais,

*"par le simple fait qu'elle crée d'énormes difficultés et dangers pour les centres impérialistes des métropoles, la guerre a ouvert de larges possibilités aux peuples opprimés (...). Seule une lutte révolutionnaire directe et ouverte des peuples asservis peut ouvrir la route de leur émancipation"* (8).

Les années qui suivront la Seconde Guerre mondiale confirmeront cette analyse : la guerre, affaiblissant considérablement la France et l'Angleterre au détriment de la puissance croissante des Etats-Unis, dont la gigantesque industrie d'armement est dopée par le conflit, ébranlera la domination de ces deux pays, ainsi que celle de la Hollande et de la Belgique, sur leur empire colonial, qui s'effondrera par pans successifs jusqu'à l'accession de l'Algérie et du Congo belge à l'indépendance au tout début des années soixante.

---

### LA DÉFENSE DE L'URSS

---

Les raisons organiques de la guerre (la crise de l'impérialisme étouffant sur un marché mondial trop étroit) sont une chose, ses causes immédiates, qui en sont le premier sous-produit ("*la rivalité entre les empires coloniaux anciens et riches, Grande-Bretagne et France, et les pillards impérialistes en retard, Italie et Allemagne*") (9) en sont une autre, et les circonstances qui accélèrent l'explosion en sont un autre sous-produit dérivé : en l'occurrence, il s'agit de l'alliance de Staline avec

(6) *Ibidem*, pp. 37-38.

(7) *Ibidem*, p. 38.

(7) *Ibidem*, p. 38.

(9) *Ibidem*, p. 30.

Hitler, qui fut, rappelle Trotsky *“le lever de rideau de la guerre mondiale et conduisit tout droit à l’asservissement du peuple polonais”*. Cette alliance — très provisoire —, que la propagande bourgeoise présente tapageusement comme ayant par elle-même provoqué la guerre, était le résultat, dit Trotsky, de

*“la faiblesse de l’URSS et de la panique du Kremlin face à l’Allemagne. La responsabilité de cette faiblesse ne repose sur nul autre que le même Kremlin : sa politique intérieure qui a ouvert un abîme entre la caste dirigeante et le peuple, et sa politique extérieure, qui a sacrifié les intérêts de la révolution mondiale aux intérêts de la clique stalinienne”* (10).

Cette situation met plus que jamais à l’ordre du jour la défense de l’URSS, dont la défaite dans la guerre mondiale

*“signifierait non seulement le renversement de la bureaucratie totalitaire, mais la liquidation des nouvelles formes de propriété, l’effondrement de la première expérience d’économie planifiée et la transformation de tout le pays en colonie, c’est à-dire la remise à l’impérialisme de ressources naturelles colossales qui lui donneraient un répit jusqu’à la troisième guerre mondiale”* (11).

Mais cette défense ne peut être effective que si elle débouche sur

*“le renversement révolutionnaire de la clique bonapartiste du Kremlin (...), dont la préparation doit être l’une des tâches principales de la IV<sup>e</sup> Internationale. Elle n’est ni simple ni facile”* (12).

Staline percevait fort bien le danger. En 1939, il convoque Pavel Soudoplatov, jeune cadre de la Sécurité d’Etat, pour préparer l’assassinat de Trotsky, et lui explique :

*“Il faut en finir avec Trotsky dans l’année, avant le début de la guerre, qui est inévitable. Si cela n’est pas fait, lorsque les impérialistes attaqueront l’Union soviétique, nous ne pourrons pas nous fier à nos alliés du mouvement communiste international.”*

Ainsi, c’est l’approche de la guerre imminente, dont Staline a peur après avoir liquidé l’état-major et les trois quarts de l’encadrement de l’Armée rouge saignée à blanc, qui précipite la décision d’assassiner Trotsky. Staline ajoute :

*“Si on élimine Trotsky, tout danger disparaîtra (...). L’élimination de Trotsky*

*se traduira par l’effondrement total du mouvement et nous n’aurons plus besoin de dépenser de l’argent pour combattre les trotskystes et les empêcher de détruire le Comintern ou de nous détruire”* (13).

“Nous”, bien entendu, c’est la bureaucratie-nomenklatura. Ainsi, pour Staline, dans la guerre qui s’engage, la liquidation de la IV<sup>e</sup> Internationale est un objectif politique prioritaire.

L’impérialisme comprend aussi le danger. Pendant que les Anglais et les Américains se préoccupent surtout de l’Asie, de l’Afrique et du Moyen-Orient, leurs chasses gardées coloniales ou para-coloniales (gardées, mais menacées d’abord par l’ébullition révolutionnaire qui les secoue et secondairement par le danger nazi ou japonais), l’Union soviétique paie de 27 millions de morts — dont une partie est due aux répressions qui ont décimé le corps des officiers de l’Armée rouge et à l’incurie bureaucratique de Staline — la victoire sur le nazisme. La classe ouvrière et la paysannerie soviétiques sont saignées à blanc. Par cette stratégie, l’impérialisme aide la bureaucratie à se maintenir, et leurs efforts conjoints parviennent, dans leur intérêt commun, à contenir la vague révolutionnaire qui déferle sur l’Europe à la fin de la guerre, sans parvenir à la contenir en Chine et à maintenir intacts les empires coloniaux.

---

## LA DÉMOCRATIE BOURGEOISE NE PEUT ÊTRE SAUVÉE

---

Le fascisme et la démocratie bourgeoise mènent en effet l’humanité dans une impasse. Comment les révolutionnaires doivent-ils se comporter dans cette situation ? Doivent-ils inviter les ouvriers à combattre pour la défense des démocraties bourgeoises colonialistes et impérialistes contre le fascisme ?

Trotsky part d’un constat :

*“Par ses victoires et ses actes pleins de bestialité, Hitler a provoqué la haine aiguë des ouvriers du monde entier.”*

(10) *Ibidem*, p. 45.

(11) *Ibidem*, p. 46.

(12) *Ibidem*, p. 48.

(13) Pavel Soudoplatov, *Missions spéciales*, p. 99.

Puis il ajoute :

*“Mais entre la haine légitime que lui vouent les ouvriers et l'aide apportée à ses ennemis plus faibles, mais non moins réactionnaires, il y a un gouffre infranchissable. La victoire des impérialistes de Grande-Bretagne et de France ne serait pas moins effrayante pour le sort ultime (ultime souligné par moi, Trotsky n'a pas en vue le seul résultat immédiat de la guerre — J.-J. M.) de l'humanité que celle de Hitler et Mussolini. La démocratie bourgeoise ne peut être sauvée”* (14).

En imposant une autre variante de cette analyse fondamentale, l'histoire semble n'avoir pas validé la première conclusion que tire Trotsky de cette prémisse aujourd'hui largement vérifiée par la décomposition de la démocratie bourgeoise, qui, pour survivre, s'attaque aux acquis fondamentaux de la civilisation, arrachés par le mouvement ouvrier : le droit au travail, le droit à la santé, le droit à l'instruction.

*“En aidant leur bourgeoisie contre le fascisme étranger, les ouvriers ne feraient qu'accélérer la victoire du fascisme dans leur propre pays”* (15).

La vague révolutionnaire qui a déferlé sur le monde au lendemain de la guerre a interdit cette évolution, fait éclater la révolution en Chine, imposé de nombreux acquis sociaux comme produits dérivés de la révolution contenue, différé de plusieurs décennies la décomposition du régime de la propriété privée des moyens de production, qui prend aujourd'hui une ampleur nouvelle et catastrophique.

---

### UNE CONDITION NÉCESSAIRE : L'ACTION INDÉPENDANTE DE LA CLASSE OUVRIÈRE

---

L'indépendance de la classe ouvrière est la garantie de sa capacité à agir au compte de ses intérêts propres lorsque la crise révolutionnaire se produira, action indépendante que les organisations sociales-démocrates et staliniennes s'attachent à interdire en subordonnant la classe ouvrière aux besoins de la bourgeoisie et du rétablissement de l'Etat bourgeois là où celui-ci sera ébranlé de fond en comble, comme en France et en Allemagne. C'est pourquoi Trotsky conclut le Manifeste en

définissant les grandes lignes de l'action indépendante à développer par les militants de la IV<sup>e</sup> Internationale :

*“Indépendamment du cours de la guerre, nous remplirons notre tâche fondamentale : nous expliquerons aux ouvriers que leurs intérêts et ceux du capitalisme assoiffé de sang sont irréconciliables. Nous mobilisons les travailleurs contre l'impérialisme. Nous propageons l'unité des travailleurs dans tous les pays belligérants et neutres ; nous appelons à la fraternisation des ouvriers et des soldats dans chaque pays, et des soldats avec les soldats de l'autre côté de la ligne du front. Nous mobilisons les femmes et les jeunes contre la guerre. Nous menons un travail constant, persistant, inlassable de préparation à la révolution — dans les usines, les ateliers, dans les villages, dans les casernes, au front et dans la flotte”* (16).

---

### LES QUATRE CONDITIONS DE LA RÉVOLUTION PROLÉTARIENNE

---

La carte du monde a profondément changé depuis la rédaction de ce Manifeste. Mais son intérêt n'est pas seulement historique ; il n'est pas seulement l'analyse des conditions et de la portée réelle de la Seconde Guerre mondiale, il définit en quatre points ce que sont les conditions fondamentales de la victoire de la révolution prolétarienne :

*“1. L'impasse bourgeoise et la confusion de la classe dominante qui en résulte ;*

*2. le vif mécontentement et l'aspiration à des changements décisifs dans les rangs de la petite bourgeoisie, sans le soutien de laquelle la grande bourgeoisie ne peut pas se maintenir ;*

*3. la conscience du caractère intolérable de la situation et le fait qu'on soit, dans les rangs du prolétariat, prêt à des actions révolutionnaires.*

*4. Un programme clair et une direction ferme de l'avant-garde prolétarienne.”*

---

(14) Trotsky, *Œuvres*, tome 24, p. 74. Remarquons en passant que Trotsky prévoit l'un des aspects d'une victoire des “démocraties” : *“L'Europe avilie et épuisée (...) deviendrait le débiteur failli de son sauveur d'outre-Atlantique”* (p. 44).

(15) *Ibidem*.

(16) *Ibidem*, p. 75.



Trotsky souligne enfin :

*“La principale raison des défaites de nombreuses révolutions a sa racine dans le fait que ces quatre conditions n’atteignent que rarement le nécessaire degré de maturité au même moment” (17).*

C’est ce qui se manifestera au lendemain de la guerre : les trois premières conditions seront plus ou moins complètement réunies, mais alors même que la victoire de l’Union soviétique sur le nazisme rassemble une importante partie de la classe ouvrière derrière les partis communistes qui en apparaissent comme l’ombre portée, la IV<sup>e</sup> Internationale, dont les rangs ont été décimés par la terreur, n’a pas alors les moyens d’aider la classe ouvrière à surmonter jusqu’au bout la volonté acharnée des dirigeants sociaux-démocrates et des staliniens de préserver coûte que coûte l’ordre bourgeois, les premiers parce qu’ils sont attachés par mille liens à l’Etat bourgeois dont la survie est la condition de leur propre survie politique, les seconds parce que tels sont les intérêts et les exigences de

la bureaucratie du Kremlin pour son maintien.

Cette quatrième condition n’a pas été remplie, en particulier à cause de la dislocation de la IV<sup>e</sup> Internationale engendrée par le pablisme, qui confiait à la bureaucratie stalinienne la tâche de construire à sa manière le socialisme pendant des décennies. C’est cette condition qui, pour l’essentiel, reste à remplir. Certes, la situation est aujourd’hui, par bien des aspects, très différente de ce qu’elle était en 1938 ou en 1945, en particulier à la suite de la chute de l’URSS, qui a disloqué partiellement la propriété d’Etat, livrée aux appétits des nomenklaturistes mafieux, et engendré une décomposition accélérée des partis staliniens. Mais sous des formes différentes d’il y a 60 ou 70 ans, c’est toujours la tâche de l’heure.

**Jean-Jacques Marie**

(17) *Ibidem*, p. 69.

## LA VERITE

### Bulletin d’abonnement

• Six numéros : 28 euros

• Pli clos : 33 euros

Nom, prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : .....

Complément d’adresse : .....

Chèques à l’ordre de *La Vérité* à envoyer à :  
*La Vérité* (administration, service abonnements),  
 87, rue du Faubourg-Saint-Denis, 75010 Paris.

**Rédaction, administration et correspondance**

(pour tous les pays et pour les versions anglaise, espagnole et française)

**87, rue du Faubourg-Saint-Denis, 75010 Paris - France**

**Revue éditée sous la responsabilité du secrétariat international  
de la IV<sup>e</sup> Internationale**

**Directeur de la publication : Daniel Gluckstein**

Imprimerie ROTINFED 2000 Paris



---

ISSN 0294-359X